

THÉOLOGIE PRATIQUE

2

MAURICE RAY

Pour que
nous soyons
réconciliés



Maurice Ray

POUR QUE NOUS SOYONS RÉCONCILIÉS

Théologie pratique *volume 2*



Ligue pour la lecture de la Bible
Lausanne (Suisse)

Du même auteur :

S'aimer

L'Occultisme à la lumière du Christ

Echec à l'oppresseur

Non au yoga

Médecines parallèles: oui ou non?

Commentaires bibliques: I et II Pierre, Jude

Avec Alain Burnand :

Deux oui pour un nom

Demain... l'au-delà

Chrétien à plein temps, à pleine part (épuisé)

Autres titres dans la collection « Vie Chrétienne » :

Au risque de ta présence, Thomas Smail

*Radiographie chrétienne du yoga, de la méditation transcendante
et de la réincarnation*, Denis Clabaine

© 1986 – Ligue pour la lecture de la Bible, Lausanne, Suisse

ISBN 2-8285-0090-X

Couverture: Atelier Orange, Elisabeth Ruey-Ray, 1260 Nyon

Imprimé en Suisse par l'Atelier Grand SA, Le Mont-sur-Lausanne

Pour mieux comprendre...

Dans la préface au premier volume de cette série paru sous le titre «Dieu nous veut compagnons», Philippe Decorvet note que le dernier auteur évangélique francophone d'une théologie pastorale est Alexandre Vinet. Peut-être ne faut-il pas s'en étonner!

Il règne dans la génération nouvelle une sorte d'agacement à l'égard des pères. Non pas des «pères de l'Eglise»... Ils constituent un chapitre élémentaire de l'histoire de la théologie. Ce sont les pères plus proches que l'on est tenté de récuser. Car on a instauré un type de relations cordiales certes, mais *fraternelles*. On joue la carte immédiate des «camarades». Quant aux «pères spirituels», on tend à s'en dégager par crainte d'un paternalisme encombrant. Demeurent alors, inemployées, leurs richesses accumulées.

Sauf si, courant le risque, tel d'entre eux — Maurice Ray précisément — ose en référer au véritable droit d'aînesse, qui n'est pas de spolier les cadets de quelque droit ou de quelque privilège que ce soit — par exemple, celui de faire leurs propres expériences — mais de leur transmettre quelques précieux repères; les balises récentes des passes et des écueils! Car l'aînesse (c'est un truisme de le dire), c'est l'irremplaçable qualité de ceux qui nous ont un peu (juste un peu!) précédés *dans la même génération que la nôtre*... A la différence des «pères de l'Eglise», ces aînés sont nos contemporains avec quelques années de plus que nous. De ce fait, leur expérience constitue pour le moins une valeur de référence.

Il faut savoir gré à Maurice Ray — j'en rends grâce à Dieu en même temps que j'en exprime ma gratitude à notre frère — de n'avoir pas compris le mot de retraite comme une période de cessation d'activités; mais bien plutôt comme l'occasion providentielle de rédiger une sorte de testament, le fruit de ce qu'il a retiré (c'est ça... la retraite!) de tant d'années de service. Non point des souvenirs ou des anecdotes, mais des enseignements, des découvertes, des confirmations de ce que l'Écriture affirme et promet.

Il est vrai...

Un héritage pose des problèmes. Quand la Justice de paix nous remet en vrac les éléments d'une succession, selon la place disponible ou, mieux, selon ses préférences, on garde ou on jette. Mais quand il y a testament...

Ici, Maurice Ray ne s'en est pas remis au hasard pour la transmission de ses archives. Ah non. Il a tout mis en ordre. Ce qu'il nous communique de son «vécu», est rehaussé d'une claire volonté didactique.

Tout au long de ces volumes 2 et 3, il nous instruit d'une sagesse biblique aux prolongements concrets. Mais il faut remarquer que cet enseignement, de manière inhabituelle, taille dans le vif de la relation d'aide, autrefois nommée la cure d'âme.

Au fil des années, l'auteur a parcouru en long et en large les vastes domaines des ministères évangéliques. Or, dans les chapitres qui ont trait à la guérison intérieure, à la dépression, aux difficultés relationnelles, à la restauration de l'identité de la personne, il explore des aspects, parfois des profondeurs, dont on a souvent laissé l'exclusivité à d'autres «spéléologues» (les psychiatres). De ce fait, il ne laisse pas d'interroger les bergers jusqu'ici, il est vrai, rarement formés à ces soins aux brebis.

C'est dire que l'héritage que j'ai le privilège de préfacer n'est pas d'emblée à la portée de n'importe quelles mains.

Pour conclure.

Il faut avoir la franchise de le dire: le contenu de ces deux volumes ne saurait, je crois, être considéré comme une vulgarisation proposée à Monsieur tout le monde. Est-ce à dire que c'est destiné exclusivement à des spécialistes? Pas non plus.

J'en reviens à mon propos. Encore une fois, c'est un héritage; qui plus est: l'héritage de quelqu'un. Ce quelqu'un, c'est le pasteur Maurice Ray. Ce disant, on en définit à la fois les particularités et les constantes: l'ancrage dans les révélations de la Parole de Dieu; l'opiniâtre exigence de l'Ecriture, avec ses promesses hardiment offertes et ses contreparties de rigueur. Ses coloris contrastés et caractéristiques, nous les retrouvons de page en page. Oui, Dieu est fidèle. Et Maurice Ray aussi, dans sa manière de lire et de vivre; de vivre et d'enseigner; de témoigner.

Nous avons situé l'héritage; reste à définir les héritiers! Il s'en trouvera certainement dans le grand public. Mais le grand nombre sera recensé «dans la parenté». Dans la famille. L'Eglise, au sens le plus large. L'Eglise — tant ses laïcs que ses ministres — est en effet concernée, communautairement, dans la réalité du ministère évangélique; apostolique; chrétien. Dans ce qu'il a, ce ministère, de spécifique. Et aussi dans ce qu'il comporte de riche, d'insoupçonné, avec ses zones limites, et ses implications extrêmes.

Les lecteurs? D'aucuns seront surpris. Gageons qu'ils ne seront pas déçus. Ces pages et ce qu'elles proposent, on peut, ou non, en recevoir les affirmations et en apprécier les audaces. On peut, ou non, en regretter les limitations volontaires. On ne saurait, par contre, mettre en doute l'authenticité du témoignage et son côté prophétique. Et si, après lecture, quelqu'un devait me dire «que ces deux livres l'ont laissé sur sa faim», je lui rétorquerais qu'ils ont, au contraire, suscité une certaine faim inconnue, oubliée. C'est le signe qu'ils venaient à leur heure.

Car le Vivant de l'Apocalypse est sans grande indulgence pour ceux qui disent avoir de tout à satiété et n'avoir plus grand besoin de rien.

Alain Burnand

La réconciliation, un ministère à définir

Un peu d'histoire

L'appellation «cure d'âme» a derrière elle une longue histoire.

On attribue à Ezéchiel l'initiative d'un tel ministère. En effet, ce prophète de la fin du 7^e siècle avant Jésus-Christ est considéré comme le premier à s'être adressé, non seulement au peuple dans son ensemble, mais aussi à l'individu affecté par telle situation particulière¹.

Dans l'Eglise primitive, le souci du prochain était tenu pour une responsabilité qui incombait à tous les membres de la communauté². L'Eglise s'instituant et se cléricalisant, ce ministère revint peu à peu au «curé», c'est-à-dire au responsable de la communauté locale. Regrettablement aussi, ce service des autres se laissa enfermer dans les limites étroites de «la confession». Comme le dit F. Schlemmer, «la Réforme a re-créé la cure d'âme, en supprimant la distinction de la vie religieuse et de la vie dans le siècle, en affirmant que la vie chrétienne peut et doit se réaliser dans toute condition... en donnant ainsi pour mission au pasteur de faire paître chaque brebis du troupeau»³. A Strasbourg en 1538, Bucer rédigea un écrit définissant non seulement ce qu'est la véritable Eglise, mais «qui sont ses véritables serviteurs et comment ils doivent exercer leur activité à la cure d'âme et au ministère pastoral pour le salut des brebis du Christ»⁴. Calvin, fut,

1/ Ez 34.

2/ Rm 14.19; 15.2; Gal 6.1; He 10.24; Jq 5.19-20.

3/ Revue Réformée 97/98-1974 p.54.

4/ Cité par J. Courvoisier dans «La notion d'Eglise chez Bucer». Thèse de licence en théologie no 292. Ed. «Je sers» Paris, 1933.

sur ce point et sur d'autres, élève de Bucer. Il fit de la cure d'âme une discipline mutuelle, «une admonestation de correction et autres aides pour tenir la main à la doctrine... pour retenir et dompter ceux qui sont rebelles... un éperon pour piquer ceux qui d'eux-mêmes sont tardifs et nonchalants... quelquefois une verge paternelle pour châtier doucement et avec mansuétude chrétienne ceux qui ont failli plus gravement»¹.

Il faudra attendre le Réveil piétiste qui marqua l'Eglise allemande du 17^e siècle et le protestantisme européen du 18^e, pour retrouver cet intérêt porté à la personne éprouvée et au ministère qui lui est attaché. Parallèlement, des réserves furent émises à l'endroit de ce ministère. Elles tenaient aux raisons mises en évidence par Ed. Thurneysen dans l'introduction à son livre: «La doctrine de la cure d'âme»². Pourquoi, se demandait-on à l'époque, l'annonce de la Parole de Dieu et la pratique des sacrements, activités ecclésiales par excellence, s'interrompraient-elles au bénéfice d'une activité privée et, par là même, suspecte? «Pourquoi donc, en tant que membre du corps, l'individu aurait-il encore besoin d'une annonce particulière du message...? C'est une grande folie que de vouloir ériger en règle l'inhabituel, à savoir la cure d'âme, si l'on se refuse à admettre que la prédication, la catéchèse et la liturgie réalisent la majeure partie de la cure d'âme». Conclusion: «La cure d'âme privée ne doit pas être la norme...»³.

Par ailleurs, si les générations précédentes n'attachaient pas d'intérêt majeur à ce ministère, c'est que l'acceptation de toute forme de souffrance, élevée au rang de vertu et de patience, rendait suspecte, sinon superflue, toute considération concernant «l'état d'âme» des gens. Encore faut-il préciser qu'avant l'arrivée au pouvoir de Freud et d'autres pères de la psychanalyse, la seule cure d'âme reconnue dans l'Eglise avait pour unique référence la Parole de Dieu.

Ce bref rappel du passé n'est pas informatif seulement. Il vise à faire entendre d'emblée cette vérité fondamentale:

1/ Calvin «Institution chrétienne» livre IV, chap. 12/1

2/ Delachaux et Niestlé, 1958, p.13

3/ Ibid. citation de W. Löhle, par E. Thurneysen, p.13.

Toute forme de cure d'âme est en soi une annonce de la Parole de Dieu et une application de cette Parole. Elle a pour fin un salut qui édifie toute la personne mais aussi la communauté dans laquelle cette personne a pris ou prendra sa place.

Cela dit, il faut admettre que la chrétienté d'aujourd'hui, dans sa pratique de la cure d'âme, se réclame d'autres critères et vise d'autres fins que celle de l'édification de la communauté. Nous n'en rendrons pas compte ici. Notre préoccupation est de mettre en valeur les principes d'une cure d'âme spécifiquement chrétienne, se référant à une anthropologie biblique. Nous nous intéressons à une guérison consécutive au pardon révélé à la croix, associé à la vie nouvelle qui en découle: la communion retrouvée avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la participation à l'héritage du Royaume de Dieu manifestée par une vie personnelle, conjugale, ecclésiale, restaurée et sanctifiée.

Notre anthropologie

La pluralité des anthropologies proposées à l'homme du 20^e siècle souligne les recherches de cet homme et sa quête d'identité. Aux nombreuses élaborations scientifiques, ou philosophiques, ou mystiques qui lui sont présentées, le chrétien oppose le sobre et péremptoire «Je suis» de Jésus, dans lequel il découvre à la fois son identité, sa vie et sa raison d'être.

Il est aisé de dire qu'elle se veut strictement biblique. Il l'est un peu moins d'en discerner les contours précis. D'abord, les théologiens n'esquissent pas tous semblable stature de l'homme créé par Dieu! Ensuite, les psychothérapeutes et leur apport de la science métaphysique prêtent à la créature humaine une ou des structures différentes de celles que nous lui reconnaissons. Enfin, nous refusons les dépassements de la personne que proposent les psychologies mystiques, ou métaphysiques, ou philosophiques. Ainsi, limitons-nous la définition de l'homme à ce qu'en dit l'Écriture.

Elle se distance absolument d'une représentation dualiste (*âme* – *corps* ou *esprit* – *matière*) et reconnaît à l'homme une nature tripartite: esprit, âme et corps.

Dès les premières pages de l'Écriture, il est précisé que l'esprit, l'âme et le corps constituent la personnalité humaine sortie des mains du Créateur.

Genèse 2.7 dit que le corps est formé de la poussière de la terre et que, par le souffle de Dieu, l'homme devient une âme vivante (*nephesh*), une personnalité individuelle. Zacharie précise que Dieu «a formé l'esprit de l'homme qui habite en lui»¹. L'homme n'est donc «ni uniquement esprit comme les anges, ni uniquement animal comme les bêtes. Il est une personne vivante, constituée d'un esprit, d'une âme et d'un corps»².

Le vocabulaire biblique n'autorise pas une présentation unique des propriétés de chacun des trois principes constitutifs de l'homme. Telle qualité, apparemment spécifique de l'âme, est également appliquée à l'esprit. On pourrait donc nous reprocher d'avoir simplifié les choses en nous limitant à l'une de ces présentations³. En réalité, cela n'a pas une importance primordiale, et s'il est vrai qu'il peut en résulter des implications différentes, nous veillerons à ne pas ignorer l'apport résultant d'un autre choix.

Même si Watchmann Nee tire de son enseignement⁴ telle ou telle conséquence discutable, nous disons volontiers avec lui:

L'esprit a essentiellement pour office notre communion avec Dieu. Ces paroles connues le soulignent: «Le Saint-Esprit rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu». «Mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur». «Dieu que je sers en mon esprit...»⁵.

L'âme (parfois traduite cœur), siège de la personnalité, dispose des riches facultés que sont la volonté, l'intelligence, le sentiment. Trois citations le confirment: «J'ai fait plier ma *volonté* aux paroles de sa

1/ Za 12.1

2/ D'un exposé de G. Hopson dont la revue «Tychique» en janvier et septembre 80 a partiellement rendu compte; cf. aussi 1 Thess 5.23; He 4.12; 1 Co 2.14; 14.14; Rm 8.16.

3/ «La vie réelle, l'homme réel, débordent tous les schémas qu'on prétend en donner» dit le Dr P. Tournier dans «Le personnage et la personne» p.98, Ed. Labor et Fides.

4/ «L'homme spirituel» Ed. Monnier, Neuchâtel.

5/ Rm 8.16; Lc 1.47; Rm 1.9.

bouche». «Connais la *sagesse* pour ton âme. Si tu la trouves, elle est un avenir». «J'aurai la *joie* dans mon âme que tu as délivrée»¹.

Le corps est serviteur ou instrument de ce que l'homme est capable de faire et d'expérimenter consciemment. L'unité et l'interaction de l'âme et du corps sont telles que la partie physique (*soma*) est souvent assimilée à la totalité de la personne. «Livrer son corps aux flammes», c'est se livrer soi-même à la mort. Les convoitises du cœur peuvent «deshonorer le corps»².

Cependant, quand l'archange Michel contestait au diable la liberté de disposer du corps de Moïse³, c'est bien du seul «corps» («le vase», dira Paul, 2 Cor. 4.7) qu'il était question.

La chute a gravement altéré à la fois l'unité et la fonction des trois éléments constitutifs de l'homme. La mort intervenue est d'abord celle de l'esprit. Ayant perdu la communion avec son Créateur, l'homme devient un être religieux, à la quête de Dieu qu'il confond avec ses idoles ou avec les Puissances et les Dominations célestes. Il se trouve ainsi entraîné dans la séduction satanique alors qu'il se croit en communion avec Dieu.

Cette altération atteint également son âme. Comme le dit G. Hopson «sa raison, certes, garde la totalité de ses moyens naturels, mais elle est non moins déchuée et égocentrique que ses autres facultés»⁴. Son sentiment se trouve affecté de la même manière et, tôt ou tard, dévoile sa déchéance. Il n'est pas jusqu'aux attributs du corps qui progressivement ou soudainement laissent paraître cette flétrissure. «L'homme est tout entier aliéné dans la sphère de la mort»⁵.

Dans cette aliénation, l'homme confère l'autorité à autrui ou à lui-même. En dehors de la communion de Dieu, *son esprit* agrée toutes sortes de spiritualités. Elles le régissent par la mystique ou le doctrinarisme dont elles s'accompagnent. A d'autres moments, *son âme* est dominée par les exigences de sa raison ou par celles d'un sentiment devenu passionnel. *Son corps* le rend servile devant tel besoin naturel déréglé jusqu'au vice. L'Écriture parle de l'«intelligence obscurcie», des «sentiments livrés à la dissolution», du «cœur asservi aux convoitises», du «corps livré à ses sens réprouvés»⁶.

1/ Jb 23.12; Pr 24.14; Ps. 71.23.

3/ Jude 9.

6/ Ep. 4.18-19; Mt 15.18; Tt 3.3; Rm 1.28.

2/ 1 Co 13.3; Rm 1.24.

5/ Ibid.

4/ Op. cit.

Sur cet aspect de la déchéance de l'homme, la théologie est unanime. Elle l'est moins quand il s'agit de dire ce que devient l'homme racheté par le Christ. Nous nous en tenons d'abord à ces deux solides fondements: «Le premier Adam avait une âme vivante. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant... Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous»¹. Rappelons aussi la parole de Jésus: «Le pain de Dieu, c'est celui qui descend du ciel et qui donne la vie au monde»².

Cette révélation était inscrite dans le tabernacle dont Moïse avait reçu la vision détaillée³. Le parvis extérieur, image du corps, était accessible à tous. Seuls les prêtres avaient accès au lieu saint, image de l'âme. Et seul le grand prêtre pénétrait au-delà du voile qui fermait l'accès du lieu très saint, image de l'esprit. Ce lieu sans lumière abritait l'arche de l'alliance, les tables de la loi, le propitiatoire sur lequel l'aspersion du sang renouvelait, une fois l'an, l'alliance de Dieu avec son peuple.

Ce tabernacle était une figure tripartite et prophétique de l'homme et de l'œuvre du Christ venu pour en faire une nouvelle créature. Au jour de Vendredi Saint, à l'heure où Jésus prononça la parole «tout est accompli» et rendit l'esprit, dans le temple de Jérusalem le voile séparant le lieu très saint du lieu saint «se déchira du haut jusqu'en bas»⁴. Par ce signe, Dieu annonçait ce que Pâques et Pentecôte allaient confirmer: la résurrection et la restauration de l'homme, sa communion retrouvée avec Dieu. Ainsi est mis fin à la condition spirituellement enténébrée que décrivait Jésus: «Si la lumière qui est en toi est ténèbres, combien grandes sont tes ténèbres»⁵. L'expiation opérée à la Croix et le baptême dans l'Esprit Saint rendent à l'homme, son unité et sa véritable structure prédite par le livre des Proverbes: «Le souffle en l'homme est une lampe de l'Eternel, il pénètre jusqu'au fond des entrailles»⁶. Ce que Watchmann Nee explicite ainsi: «A la régénération, l'homme reçoit la vie même de Dieu. En conséquence, c'est désormais le Saint-Esprit qui va gouverner l'esprit de

1/ 1 Co 15.45; Rm 8.11.

2/ Jn 6.33.

3/ Ex chap. 25 à 30.

4/ Mt 27.51

5/ Mt 6.23.

6/ Pr 20.27. Le souffle est ici assimilé à l'Esprit (note de la TOB)

l'homme qui, à son tour, se trouvera équipé pour exercer son contrôle sur l'âme, et par l'âme gouverner le corps. Parce que le Saint-Esprit devient la vie de l'esprit, cet esprit devient la vie de l'être humain entier. L'esprit, l'âme et le corps sont rendus conformes à l'intention première de Dieu»¹.

L'homme, image du Créateur, retrouve ainsi sa destinée éternelle. Encore faut-il bien entendre que, conséquemment à la chute, cette «image» a perdu une part essentielle de son originalité. Genèse 5.1 dit au sujet de Adam qu'il fut créé à la ressemblance de Dieu, mais que sa descendance porte son image d'homme mortellement asservi². Il ne retrouve donc l'intégrité de son être que par le Christ et dans la mesure de sa persévérance à lui rester attaché comme le sarment l'est au cep.

Se posent alors trois questions:

Première question:

Selon l'Écriture, l'homme déchu et pécheur est déclaré «charnel». Jusqu'à quel point la corruption de l'homme charnel est-elle effective?

Une fausse réponse est à l'origine de la notion controversée des mérites. Elle est aussi à l'origine d'une autre notion controversée, celle des bonnes dispositions du cœur qui permettraient à l'homme charnel de faire sien le message de la grâce et de l'amour de Dieu.

Nous n'entrerons pas dans ce débat, pour la raison suivante: il ne s'agit pas tellement de savoir ce qu'on est ou ce que l'on vaut encore sous l'empire de la chair, que de savoir ce que Dieu, lui, dit de nous. Or, son verdict est clair.

Aucune lumière naturelle du cœur ou de la raison ne nous permet de nous approcher de la révélation et de nous l'approprier, avec mérite à l'appui. Jésus ne nous laisse aucune illusion: «Vous dites, nous voyons! C'est pour cela que votre péché subsiste»³. L'apôtre est non moins catégorique: «Si quelqu'un pense être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, il s'abuse lui-même»⁴.

1/ op. cit. p.40.

2/ Gn 5.3; cf. Jb 15.14-16; Jn 3.6; 1 Co 15.49.

3/ Jn 9.41.

4/ Ga 6.3.

Avec la même lucidité, il s'agit alors d'entendre l'Evangile. Dieu veut délivrer l'homme de l'emprise de la chair. Le Christ Sauveur est venu le racheter à tout jamais de sa déchéance. Il l'a fait sur le seul critère de son amour souverain et de l'offrande de sa vie donnée en rançon.

Dès lors, l'intuition, la raison, la conscience, le sentiment — fussent-ils subtils, pénétrants, logiques, éveillés, sensibles — ne font plus autorité en l'homme. La seule autorité agréée est celle de la révélation de Dieu en Jésus-Christ que l'Esprit Saint, par l'Ecriture, communique à l'intelligence, au cœur et à la conscience.

Deuxième question:

La mise à mort de la chair est interprétée par l'apôtre Paul de deux manières apparemment contradictoires. Il nous invite à nous considérer comme morts au péché¹; en même temps il nous exhorte à faire mourir notre comportement charnel². Il précise même: «Marchez selon l'Esprit et vous n'accomplirez plus les désirs de la chair»³. Comment entendre cela et le vivre pratiquement?

Le jugement accompli à la croix porte effectivement à la fois sur le péché et sur l'homme qui le commet. En Jésus crucifié, la chair est réellement mise à mort, les péchés sont définitivement condamnés; l'homme, né de la chair et charnellement ennemi de Dieu, est jugé une fois pour toutes. C'est fait et il n'y a plus à y revenir.

Mais cet acte de justice est en même temps un acte d'amour et de grâce accordée au pécheur. En conséquence, si la chair est définitivement proscrite, la vie d'un homme racheté, esprit, âme et corps, garde toute sa valeur. Et Dieu lui demande d'avoir envers lui-même la plus haute considération puisqu'Il l'appelle, dorénavant, à Le glorifier précisément en cette vie et en ce monde.

Cela est possible, non parce que le rachat l'en rendrait capable, mais parce que l'onction de l'Esprit Saint lui en communique la possibilité. Et là, il importe d'être clair.

L'onction de l'Esprit ne fait pas de l'homme gracié un robot du Seigneur. Réellement affranchi, sa liberté retrouvée, l'homme est

1/ Rm 6.11.

2/ Rm 8.13.

3/ Ga 5.16.

engagé dans un combat. Avec la force que lui donne l'Esprit, il aura sans cesse à résoudre victorieusement les problèmes que lui posent la nature charnelle et le monde charnel dans lequel il continue à vivre.

De cela, il y aurait à tirer d'importantes implications pratiques. Nous en retiendrons trois.

1. La vie dans l'Esprit signifie parallèlement une totale réhabilitation de la personne. Ce que n'ont pas compris les chrétiens qui, interprétant mal l'œuvre de la croix, ne cessent de se dévaluer jusqu'à se mépriser et à détester toute ou partie de leur personnalité. Ils font erreur. C'est leur chair qu'ils doivent combattre, c'est de leur péché qu'ils doivent se repentir. Mais Dieu leur commande d'avoir pour eux-mêmes, en particulier pour leur être psychique et physique (sans oublier leur environnement¹) un amour semblable à celui qu'Il leur porte et qu'Il porte à autrui².

2. La vie dans l'Esprit, parallèlement au combat qu'il faut poursuivre contre la chair, est essentiellement une vie bonne, heureuse et généreuse, parce que c'est une vie dans la glorieuse liberté que Dieu nous a rendue. Et là, je cède la plume à Roland de Pury qui a su trouver les mots pour la décrire:

«C'est la liberté inouïe de celui qui a sa tombe derrière lui... Il est enseveli avec Christ par le baptême en sa mort. Donc en lui toute convoitise est muée en espérance. Une vie éternelle a commencé en ce lieu où il est mort et ressuscité avec la vérité. Jésus est sa vie... absolument triomphante sur le champ de bataille où elle a manifesté la nullité des faux dieux, la nullité du pouvoir de Satan, la nullité de tout ce qui n'est pas vrai et tout ce qu'il veut être sans elle. Rien ne saurait exprimer la débâcle de la puissance des ténèbres devant la Vérité qui se lève au matin de Pâques et de Pentecôte dans le cœur des hommes nouveaux»³.

Le ministère de la réconciliation travaille à rendre aux hommes qui la méconnaissent, aux chrétiens en particulier, cette glorieuse liberté des enfants de Dieu⁴.

3. Cependant, il convient de ne jamais oublier que cette vie dans l'Esprit est inséparable des commandements de Dieu. Deux écueils guettent alors cette glorieuse liberté.

1/ L'écologie a son fondement dans la croix!

2/ Mt 22.37-40.

3/ R. de Pury: «Qu'est-ce que le protestantisme», Ed. les Bergers et les Mages, p. 78-79.

4/ Jn 8.36; Rm 8.21.

Le premier est le *légalisme*. Même racheté, l'homme a besoin de garantie et de sécurité. Le regard porté sur l'Esprit peut être frappé de myopie au point de confondre le Saint-Esprit et l'esprit tout court. L'âme restant le centre d'expression de la personne, sa force naturelle supplante peu à peu celle de l'Esprit, remplace l'obéissance à Dieu par un assujettissement à sa loi.

Le chrétien intellectuel devient prisonnier d'un système doctrinal bien charpenté et boulonné!

Le chrétien affectif et sensible ramène la spiritualité à une seule règle, celle d'un amour sentimental confondu avec celui de l'Esprit. Il excuse tout et pardonne tout, mais il ignore toute justice.

Le chrétien zélé et scrupuleux engage toute sa volonté à mener une vie dans la sainteté confondue avec un perfectionnisme moral. Ainsi, la joyeuse et libre obéissance fait place à un règlement de comptes où l'homme est toujours redevable et Dieu toujours exigeant.

L'autre écueil est l'*anomalisme* (absence de lois, de règles). Une mauvaise interprétation de «la lettre qui tue» et de «l'Esprit qui vivifie»¹ confère à l'homme racheté une presbytie ouvrant à de larges horizons. L'homme racheté est tellement régénéré, tellement libre, tellement spirituel qu'il règne déjà, qu'il confond les chemins du Seigneur avec ceux d'un angélisme humanisé, quand ce n'est pas socialisé et politisé. Cette prétendue révolution dans l'Esprit peut aussi prendre l'aspect opposé d'une spiritualité qui nie l'homme naturel, son simple bon sens, voire son sens des responsabilités. Cette spiritualité est justement tenue pour de l'illuminisme. Car l'âme, cette fois fusionnée avec l'esprit, s'empare de l'autorité, gouverne sous le déguisement de l'Esprit Saint et lui attribue des directives qu'il n'a jamais données.

Troisième question:

L'anthropologie biblique fait de l'homme racheté corps, âme, esprit, une unité. Est-ce à dire que la corporalité de l'être est à mettre sur un même plan que la psyché (l'âme) ou le pneuma (l'esprit)?

La déclaration «vos corps sont les membres du Christ»², «le corps est le temple du Saint-Esprit»³, atteste la réhabilitation de l'être tout

1/ 2Co 3.6.

2/ 1Co 6.15.

3/ 1Co 6.19.

entier, donc le respect et l'attention que le chrétien accorde aussi à son corps. Pour autant ne faut-il jamais méconnaître l'ordre créateur confirmé par l'ordre rédempteur. Dès la création, l'esprit est, en l'homme, l'instrument de communion avec Dieu. C'est donc de l'esprit qu'émane la vie régissant l'homme conformément à la volonté divine. La rédemption ne change rien à cet ordre. Au contraire, elle le rétablit. L'esprit humain retrouve sa place et son rôle d'instrument de l'Esprit divin au bénéfice de l'âme et du corps. Paul le souligne: «Celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit»¹. (Il ne dit pas «une seule âme» ou «un seul corps»). Aux Romains, il précise que cette responsabilité rendue à l'Esprit confère à l'homme une vie victorieuse de la chair², étant entendu que cette victoire est la conséquence de notre rachat par le Christ et s'opère dans la recherche de la sanctification dans l'Esprit³.

La méconnaissance de cette disposition n'est pas sans conséquence. Le mépris du corps et de l'âme est compensé par leur surestimation, au point que pour certains, le corps devient par lui-même, autant et de la même manière que l'esprit, un instrument de rencontre entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son prochain. Cette même surestimation est accordée à l'âme. Son dynamisme, y compris celui de l'imagination, sans médiation de l'esprit, est reconnu au service de l'Esprit Saint.

Cette immanence conduit à un savoir qui se substitue à la sagesse de l'Esprit Saint, à des expériences qui finalement méprisent la Parole et prétendent à ses effets sans L'avoir entendue. La sanctification devient un labeur à l'écoute de soi-même. On se dit bien «régénérés» et en nouveauté de vie. Et c'est vrai! Mais l'autorité «royale» de l'esprit est remplacée par la démocratie parlementaire et égalitariste du corps, de l'âme et de l'esprit.

Pour notre part, nous restons fidèles au sacerdoce royal de l'esprit, lieu très saint du tabernacle qu'est notre personne rachetée et vivifiée par l'Esprit.

* * *

1/ 1Co 6.17.

2/ Rm 8. 9, 12.

3/ 2Co 7.1., cf. également Ps. 32.2; 51.19.

En résumé, il est conforme à la vérité biblique de dire: l'homme, restauré dans son unité, participe à tous les aspects de sa vie physique, psychique et spirituelle. Toutefois, par son corps il est principalement en communion avec la création, par son âme, avec les créatures, par son esprit avec le Créateur. Son unité retrouvée reconnaît l'apanage et l'autorité de l'esprit, distingue entre l'esprit et l'âme, sauvegarde leur indépendance par rapport au corps, sans que jamais ce dernier soit tenu ou considéré comme une enveloppe matérielle d'importance secondaire. Le mépris du corps ou son idolâtrie n'ont aucun appui biblique. L'esprit, l'âme et le corps sont la résultante du même acte créateur et rédempteur de Dieu. La parole qu'il prononce, accomplit en Jésus-Christ, est l'instrument de cette création renouvelée. Encore faut-il l'entendre comme Dieu nous en instruit. L'homme n'est ni une chose, ni un animal parmi les autres. Il est celui qui, à l'image de Dieu, reçoit de Lui la faculté d'entendre et de dire la Parole. «L'homme vit ainsi dans l'interpellation et l'appel de Dieu comme celui à qui la Parole est adressée et qui parle lui-même à Dieu»¹.

L'apôtre Paul écrit aux Corinthiens: «L'homme naturel ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu; elles sont une folie pour lui et il ne peut les connaître... l'homme spirituel juge de tout et n'est lui-même jugé par personne»². Il éclaire ainsi la différence fondamentale qu'il convient d'établir entre un homme religieux ou idéaliste, et un homme né de l'Esprit. Ou encore, entre un homme spirituel, au sens philosophique et religieux du terme, et un homme pneumatique, c'est-à-dire vivant dans la vie et la communion du Saint-Esprit.

Ces distinctions ne sont ni arbitraires, ni subtiles. En effet, aussi longtemps qu'il n'a pas répondu à sa vocation en Christ, l'homme demeure charnel, prisonnier de ses impossibilités et de ses contradictions, étranger à la vie de Dieu, marqué de mort dans tout son être³. Aucune spiritualité, qu'elle soit d'ordre moral, philosophique ou religieux, ne modifie fondamentalement cet état. C'est pourquoi, la thérapie chrétienne établit une claire distinction entre l'homme régénéré par l'Esprit Saint et l'homme croyant, encore assujéti à sa chair. Elle distingue entre une spiritualité, exaltation de la chair, et une spiritualité manifestation du Saint-Esprit.

1/ Thurneysen, op. cit. p. 42.

2/ 1 Co 2.14-15.

3/ Rm 7.25.

Elle sait que, en conséquence de la chute, l'inconscient reste une part importante et enténébrée de l'homme. Elle sait que cet inconscient échappe à son contrôle. Elle laisse au psychologue et au psychiatre «scientifique» ou «non professionnel» leurs moyens d'investigation. Pour sa part, avec l'apôtre Paul, elle dit que seul l'homme éclairé en son esprit par le Saint-Esprit peut, en vérité, sonder son propre cœur et «dévoiler les secrets du cœur» d'un autre¹. Elle sait aussi que «cela vient de Dieu qui nous a réconciliés avec lui par Christ et qui nous a donné le ministère de la réconciliation»².

La spécificité de ce ministère

Sous l'appellation «psychologie», beaucoup de sciences d'observation cherchent à définir et à comprendre la vie psychique de l'homme, ses structures et ses lois. Elles rendent compte aussi de l'ensemble des phénomènes par lesquels l'homme manifeste son existence individuelle dans ses rapports avec lui-même et avec autrui. Elles tendent à découvrir, à analyser, à expliquer les motifs des comportements humains intérieurs et extérieurs, conscients et inconscients, normaux ou anormaux.

A la question: Qu'est-ce qu'un psychologue, Ch. Willm répond: «Il nous est apparu — et il l'est encore aujourd'hui — un bon connaisseur de l'âme humaine»³. S'il était cela uniquement, tout serviteur du Christ devrait être au premier chef un psychologue. Mais Ch. Willm ajoute: «Il est aussi, et tour à tour, un grand philosophe métaphysicien; un philosophe enseignant la psychologie à des fins philosophiques; un savant ou un chercheur spécialisé dans la recherche expérimentale, jusque dans les laboratoires appropriés; un praticien thérapeute, à formation savante, ou parfois seulement improvisée, soignant les multiples accidents, des plus bénins aux plus graves, qui troublent l'équilibre de la vie de l'homme; enfin un psychotechnicien patenté, au service de la cité, mais aussi des gouvernants et des possédants, sans qu'il y paraisse».

1/ 1 Co 2.10; 14.25.

2/ 2 Co 5.16-18.

3/ Ch. Willm, Christianisme au 20^e siècle, N°32/1970.

On peut donc comprendre qu'un Pierre Janet¹ ait écrit: «La psychologie, par sa définition même, touche absolument à tout. Elle est universelle. Il y a des faits psychologiques partout... Bien pis, devant le nombre croissant de ceux qui offrent des consultations «psy», le public confond le psychanalyste avec le psychotechnicien, le psychosociologue, le psychosomaticien, l'orientateur professionnel, le rééducateur, ou encore l'expérimentateur (celui qui cherche par curiosité scientifique à provoquer des réactions)».

Nous n'allons pas étudier chacun de ces termes mais, par rapport à eux, délimiter ce qui appartient à la spécificité de notre ministère.

Cela va de soi, il y a une psychologie personnelle à laquelle il est bon de s'intéresser. Quand David dit à Dieu: «Sonde-moi, Eternel, éprouve-moi, fais passer au creuset mes reins et mon cœur...»² et qu'il ajoute: «Je me suis conduit selon ta vérité... sans dissimulation ni hypocrisie», c'est qu'il a examiné lui-même son état psychique. Quand nous sommes invités à «rechercher la justice, la piété, la foi, la charité, la patience, la douceur»³, à être «une pâte nouvelle, sans levain de méchanceté ou de malice»⁴, nous sommes amenés à observer les motifs de nos comportements intérieurs et extérieurs. Pour cela, nous mettons en œuvre l'une ou l'autre des pratiques connues sous le nom d'*examen de conscience*, de découverte de *nos manières d'être*, de mise en lumière de *nos dispositions d'esprit* ou de *nos états d'âme*, amenant quelquefois à de lucides aveux de peurs, d'angoisses, de complexes, d'obsessions, de blocages insurmontables.

Est-il nécessaire de le souligner? Cette connaissance évitant les pièges de l'introspection ou l'ascendant d'une personne par rapport à l'autre, aurait sa place privilégiée dans la vie du couple, dans le dialogue entre parents et enfants, dans le cheminement de chrétiens compagnons de route et de service. Elle serait une des applications pratiques de l'exhortation à l'amour et au support fraternels⁵. Or, cette forme de l'entraide mutuelle est peu pratiquée. C'est qu'en vérité, elle offre plus de difficultés qu'il n'y paraît.

1/ Un des géants de la psychologie française (1859-1947), cité par Pierre Daco dans «Les prodigieuses victoires de la psychologie moderne», bibliothèque Marabout 1960, p.123.

2/ Ps 26.2.

3/ 1 Tm 6.11.

4/ 1 Co 5.7-8.

5/ Ep 4.2; Col 3.13.

L'explication première: notre chair «hait cette connaissance», fuit ce qui la lui donnerait et la conduirait à sa crucifixion¹.

Il faut admettre également que, sans le secours de l'Esprit, et surtout sans l'amour qui l'anime, cette forme d'entraide court très vite le risque de la provocation ou de l'accusation de l'autre. Elle peut donc occasionner des blessures, alors qu'elle visait à guérir.

Il faut admettre enfin que l'apprentissage de la connaissance de soi-même et de la communion avec autrui a été, jusqu'à une époque récente, négligé dans l'Eglise. Cela explique et justifie, et la discipline dont nous allons parler, et la part de psychologie qu'elle comporte.

Avant d'en faire l'étude, il importe encore d'en préciser certaines limites. Les remarques pertinentes d'un correspondant nous aideront à les établir.

Avant et après sa conversion à Jésus-Christ, il a suivi une double psychothérapie, et cela durant plusieurs années: d'une part celle d'un psychologue professionnellement formé, d'autre part celle de frères ou de sœurs en Christ intéressés à la relation d'aide. Il écrit:

«Mon expérience — plus que mon savoir — m'a prouvé que les éléments inconscients qui nous tarabustent sont incroyablement difficiles à décortiquer, à rendre conscients, à dépasser; ils sont une véritable entrave à notre progression. Je veux bien — et je ne doute pas un instant — que le Seigneur puisse aplanir ce type de difficultés, par des voies et des moyens qui lui sont propres. Mais j'ai peur d'une thérapie qui «bagatelliserait» par trop cet aspect-là. On peut prendre des décisions importantes telle la conversion, on peut faire un retour sur soi, on peut demander le baptême d'eau et d'Esprit, on peut se faire imposer les mains, on peut recevoir l'onction d'huile, bref tout l'arsenal de la bataille spirituelle, et toujours et encore buter sur ces poussées inconscientes, ces traumatismes inconscients, qui pénalisent notre quotidien et déforment notre vision des choses, autant sur le plan affectif, intellectuel que spirituel.

Par la thérapie du psychologue, j'ai pris conscience de choses cachées, refoulées durant des années. Depuis ma conversion, le Seigneur m'a aussi fait réaliser bien des choses, par mes contacts avec tel frère ou telle sœur de ma communauté. Mais, pour dire ma pensée véritable, j'ai aussi été frappé par le 'simplisme' de certaines prises de position de chrétiens qui offraient leur aide, alors que leurs interventions désarmaient, pour ne pas dire agaçaient par leur naïveté.

Le rêve serait d'avoir pour 'ministre' quelqu'un qui soit également très ouvert à tout cet aspect inconscient de la personne et apte à aider à le décrypter».

1/ Ga 5.24.

Nous aurons à nous souvenir de ce tonique avertissement !

Certes, ne s'improvise pas psychologue qui veut ! Cependant, le psychanalyste a de grands services à rendre au thérapeute chrétien, d'élémentaires enseignements à lui donner. Ils sont nombreux les croyants qui, dans leurs luttes, confondent les troubles de leur inconscient avec le combat de la foi ; leur recherche de la pureté avec la peur de la sexualité ; leur désir d'humilité avec leurs complexes d'infériorité ; leur crainte de Dieu avec des peurs nées d'une éducation répressive ; leur sentiment du péché avec des culpabilités infantiles.

Mais il y a d'autres remarques à faire.

Outre que la préparation au ministère ne comporte pas toujours une connaissance de la psychologie et surtout pas de la psychologie analytique, nous nous différencions de ces thérapies sous plusieurs aspects.

1. L'agnosticisme ou l'athéisme d'un patient ne sont pas nécessairement pris en considération par le thérapeute scientifique alors que nous en tenons compte au premier chef. C'est pourquoi, à partir d'un même diagnostic, notre vision chrétienne de l'homme peut nous amener à une thérapie très différente de celle envisagée par le thérapeute scientifique.

En effet, la psychologie et la psychiatrie s'ordonnent autour d'une préoccupation honorable en soi, mais strictement humaniste. Elles travaillent à donner ou à rendre à l'homme la possibilité de se réaliser lui-même. Notre divergence ne porte pas sur ce point, mais sur une analyse de l'homme sans référence ni à son Créateur, ni à sa destinée ; conséquemment, sur la mise en œuvre de moyens dont nous ne reconnaissons par nécessairement la valeur. La thérapie chrétienne veut aussi l'accomplissement d'un être conformément à sa vocation, mais elle ne situe cette réussite que dans une communion de l'homme retrouvée avec le Christ, seul médiateur entre Dieu et les hommes¹.

2. Certes, dans son intention première, l'analyste se veut simple présence, écoutante et objective. En réalité, il devient un « miroir » grâce

1/ E. Thurneysen est catégorique : « La connaissance de l'existence de l'homme devant Dieu, selon l'Écriture sainte, est contestée aujourd'hui par beaucoup... La théorie et la pratique de la cure d'âme prendront des formes radicalement différentes suivant la conception de l'homme qui leur servira de base. C'est donc l'anthropologie qui donnera à la cure d'âme son orientation décisive » op. cit. p. 49.

auquel le patient peut défouler «sans tort ni raison» ses fantasmes, même dépravés. Le risque n'est pas qu'il les dévoile ou qu'il en prenne conscience, mais qu'il s'en trouve *ipso facto* absout, même justifié, ou encore encouragé à les cultiver, par lui-même ou par le silence du thérapeute. On sait combien l'anthropologie ou l'éthique d'un psychiatre peuvent s'inspirer de données en totale contradiction avec la révélation chrétienne. Dans son ouvrage déjà cité, le professeur Thurneysen traitant de la philosophie de Freud déclare :

«Nous sommes redevables à ce savant... mais la psychologie des profondeurs qu'il professe est toute pénétrée de sa conception naturaliste de l'homme... lequel n'est envisagé psychologiquement que sous l'angle de ses instincts, et compris de ce seul point de vue. Si la cure d'âme adopte cette conception, elle est perdue pour sa véritable tâche»¹.

Ce ne sont donc pas les recherches ou les résultats des thérapies analytiques qui nous les font regarder avec circonspection, mais leur conception fondamentale de l'homme. En effet, elles analysent ses actions ou réactions conscientes ou inconscientes sous le seul aspect d'une dualité entre l'être physique et l'être psychique, ou encore entre l'être intérieur et l'être extérieur. Finalement, la plupart visent à le rétablir dans une identité correspondant à une vision dualiste de l'homme alors que nous lui reconnaissons une structure tripartite².

3. Ainsi que nous l'avons vu, le verdict de la mort «salaire du péché»³ doit s'entendre d'abord sous l'aspect d'une rupture de communion entre l'homme et son Créateur. Il en résulte que l'homme est un être estropié à mort, ou, selon une expression similaire, un être estropié sa vie durant. Son apparente autonomie le maintient dans un état permanent d'existence vaine, ce que ne reconnaît pas nécessairement, voire pas du tout, le psychothérapeute scientifique.

Par ailleurs, aucune science matérialiste ou même religieuse ne délivre l'homme charnel de ses faiblesses constitutives, causes premières de ses perturbations psychosomatiques ou relationnelles. L'action du Christ — et non pas un processus dynamique joint à l'effort d'une

1/ Op. cit. p. 176.

2/ Ce problème se retrouve lorsqu'un médecin traite son patient en tenant compte de son seul état physiologique et ignore délibérément les causes psychosomatiques de la maladie.

3/ Rm 6.23.

volonté docile — libère l'homme du pouvoir de la chair. De plus, la grâce de cette libération peut s'accompagner d'obéissances précises: un pardon à accorder, une repentance, une réparation, une confession. A moins qu'il soit disciple du Seigneur, le psychothérapeute scientifique n'engage pas son patient dans de telles démarches.

4. A maintes reprises, l'Écriture prête tout ou partie des troubles psychosomatiques à la présence et à l'action aliénante, en l'homme, de ses adversaires impitoyables, Satan, les Dominations célestes, les démons. Or, en ce domaine aussi, il y a difficile entente entre la thérapie chrétienne et la psychiatrie moderne parce que son anthropologie non seulement ne tient nul compte de cette dimension de la réalité humaine et cosmique, mais généralement ignore, ou tient pour suspecte, une guérison dont le facteur premier devrait être l'exorcisme.

Ces quelques remarques étaient nécessaires. Est-ce à dire que privé de l'apport des psychothérapies strictement scientifiques, notre ministère sera nécessairement appauvri?

Disons d'abord qu'une thérapie chrétienne se réjouit et fait son profit de tout ce que la science met en lumière et communique au service d'une meilleure connaissance de l'homme et de la guérison à lui apporter.

Disons ensuite que l'étude et la connaissance de la Parole comportent de riches enseignements psychologiques.

Disons enfin qu'il est des charismes de l'Esprit Saint qui, non seulement, donnent accès à une psychologie chrétienne des profondeurs, mais qui accompagnent l'action de guérison de moyens rendant à l'homme le sens de sa vocation à la vie éternelle.

* * *

Au terme de ces considérations, il apparaît clairement que l'appellation «cure d'âme» est difficilement acceptable.

A l'évidence, l'âme n'est pas seule en cause. Et la médecine psychosomatique a justement mis en lumière la relation entre certaines maladies physiques et leur cause psychique et spirituelle, ou vice versa.

Par ailleurs, même si nous reconnaissons une valeur à la science psychologique et psychiatrique, à nous occuper seulement de «l'âme», nous courons le risque de ramener notre ministère à un processus faisant appel à la psychologie plus qu'à l'Esprit Saint.

Enfin, le traitement, les soins, l'action médicale qu'évoque le mot «cure» ne correspondent pas à l'attention fraternelle réfléchie et spirituelle d'un écoutant, ni à la démarche priante et libératrice qui l'accompagne ou y conduit, démarche inspirée de la Parole¹.

En remplacement, on a suggéré l'expression: «la relation d'aide». A beaucoup d'égards, elle correspond à l'intention première de cette forme d'écoute, à l'humilité et à la compassion qui doivent en rester la note dominante. Je laisse donc, à qui le veut, le libre choix de cette suggestion. Pour ma part, je lui préfère l'expression paulinienne déjà citée. Dans son éclairage biblique, et son contexte immédiat, dans le dynamisme de l'œuvre du Seigneur lui-même, elle dit la part heureuse qu'Il nous confie auprès de tous les hommes et en faveur de tout l'homme: «Dieu nous a réconciliés avec lui par le Christ et nous a donné...

‘le ministère de la réconciliation’²

C'est le titre général que nous avons retenu. C'est l'appellation dont nous userons dorénavant pour décrire la pratique de ce ministère.

1/ Ce que souligne E. Thurneysen: «Parce que Jésus-Christ s'est fait chair, il n'y a plus rien d'humain... qui ne puisse être interpellé et saisi par la Parole de Dieu et devenir ainsi propriété de Dieu. Depuis que Jésus-Christ est né, mort et ressuscité, le nom de Dieu est apposé sur tout ce qui est sur la terre. Ainsi, il n'est pas de question, de souci, de souffrance ou de mort devant lesquels on ne puisse ou ne doive prononcer une parole de jugement et de grâce, à cause de la puissance de ce nom. Toute cure d'âme authentique se réfère à cela.» Op. cit. p. 85-86.

2/ 2Co 5.18.

Le ministère de la réconciliation

Les raisons de sa nécessité

Il faut reconnaître le développement extraordinaire des sciences psychologiques et psychiatriques au cours de ces dernières décennies, sans cacher que leurs succès s'accompagnent aussi d'échecs évidents.

Par ailleurs, ces succès, conjoints à beaucoup d'autres en divers domaines, contribuent paradoxalement à précipiter l'homme dans la plus mortelle des tentations. Il s'est cru parvenu à l'âge adulte, capable de maîtriser l'ensemble des problèmes de son existence et de sa destinée. Or, en cette fin du 20^e siècle, il est plus que jamais aux prises avec d'insurmontables conflits intérieurs et extérieurs à lui-même, asservi à des forces dont il se réclame, mais dont il nie la réalité, constamment angoissé devant les menaces de totale destruction dont il est à la fois le servant et la victime.

Tenir nerveusement, résister psychiquement aux tensions dans lesquelles l'homme d'aujourd'hui est appelé à vivre sans cesse, tient du miracle. Or, le miracle n'est à l'actif d'aucun homme. Il cherche donc remède à ses maux. D'où son intérêt passionné pour toute science ou technique lui assurant le dynamisme et l'énergie physique ou psychique nécessaires s'il veut faire face à tout ce qui lui est demandé quotidiennement.

Soit dit en passant, dans cette situation, l'Eglise a souvent laissé à la seule psychologie et psychiatrie séculières le soin de venir en aide à l'homme perturbé et traumatisé par l'existence qu'il mène¹.

Tardivement elle se réveille. Elle ouvre parfois des yeux étonnés ou des oreilles scandalisées quand elle voit ou entend quels adjuvants, quels stimulants, quelles techniques d'auto-guérison, quels dépassements de soi-même, quels pouvoirs dynamisants, quels antistress, en bref, quels remèdes sont proposés à l'homme malade d'angoisse et de culpabilité.

Plutôt que de se scandaliser, elle aurait à s'interroger. En effet, non seulement les ministres préparés à cette tâche sont rares, mais ceux qui s'y intéressent ne sont pas toujours assurés qu'elle les concerne en vérité. Pour un peu, ils diraient que leur labeur dans l'Eglise est de faire de la théologie, et qu'à l'écoute de cet l'Evangile, les gens trouveront la guérison de leurs maux. Ils en viendraient même à demander si l'intérêt pour un tel ministère ne risque pas de conforter, chez autrui, une préoccupation de soi-même déjà outrancière dans un siècle, il est vrai, essentiellement tourné vers la satisfaction de convoitises égoïstes.

Il faut donc poser la question loyalement: cette face du ministère de la réconciliation a-t-elle un fondement biblique? L'intérêt et l'attention qu'on y porte ne trouveraient-ils pas meilleur emploi dans une prière accrue pour les malades et dans l'exercice des dons charismatiques de guérisons? N'improvisons-nous pas, tardivement et sous une étiquette chrétienne, une copie plus ou moins conforme de la psychothérapie séculière?

A cette question, l'Evangile donne des réponses claires.

Quand Jésus enseigne à pardonner, même à des ennemis, quand il nous appelle à nous humilier, à confesser nos péchés, à ne laisser «aucune partie» de nous-même dans les ténèbres mais à mettre tout en lumière, il invite à la guérison intérieure². Et il la pratique. Nous le discernons dans les expressions qu'utilise le Nouveau Testament:

1/ Cette constatation pourrait s'appliquer à d'autres domaines qu'à celui dont il est ici question. N'est-il pas humiliant que le souci de justice sociale et économique ait hanté le cœur d'un Proudhon ou d'un Marx alors qu'à l'époque, les responsables de beaucoup de dénominations chrétiennes en étaient apparemment préoccupés?

2/ Mc 11.25; Lc 18.13; 11.35-36.

«Jésus guérissait toute maladie et toute infirmité... On lui amenait tous ceux qui souffraient de maladies et de douleurs de divers genres»¹.

Plus expressive encore est sa déclaration au paralytique de Capernaüm: «Afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de pardonner les péchés, je te l'ordonne, lève-toi, prends ta natte et va dans ta maison»². Ainsi enseigne-t-il que toutes sortes de maladies, y compris celles du comportement, ont leur origine dans l'hérédité adamique constamment affrontée au mal qui l'habite, au mal dont nous accablent les autres, au mal que foment et nous inflige l'Adversaire.

Dans l'Ecriture, l'emploi fréquent du mot *âme* ne correspond pas à la notion limitée qu'elle a prise en français sous cette appellation, ou sous celles de *cœur* ou *esprit*. Non seulement elle désigne la personne tout entière, mais elle a pris la caractéristique de «l'homme dans le besoin»³.

Cet «état de privation» comprend aussi bien le besoin de Dieu que celui de beaucoup d'autres nécessités. En Christ, Dieu y a entièrement pourvu. Le ministère de la guérison intérieure en est une des manifestations.

Une étude du verbe *parakalein* (appeler, en rapport avec la prière, la supplication de l'homme), puis une même étude des verbes exprimant les diverses réponses de Dieu (*dein* = lier; *kollein* = attacher; *luein* = délier, libérer; *hilascomein* = pardonner; *nouthetein* = corriger, etc.) circonscrit le vaste champ d'activités du ministère de guérison.

A chacun de ces verbes correspondent des états d'âme (culpabilité, peur, haine, envie, jalousie, etc.) engendrant et fixant des comportements malheureux pour la personne elle-même et pour ceux qu'elle côtoie. Il faut savoir que l'hypocrisie, l'agressivité, la tromperie, les passions, ne sont pas toujours le fruit d'une méchanceté consciente, d'un dérèglement réfléchi et voulu. De plus, les manies, les obsessions, les dépressions, échappent au raisonnement et à la volonté de celui qui en est atteint, quand ce n'est pas parfois au discernement de ceux qui voudraient le secourir.

1/ Mt 4.23-24.

2/ Mc 2.10-11.

3/ H. W. Wolff. Anthropologie de l'AT, Labor & Fides, Genève, 74. p. 20.

La prédication de la Parole de Dieu «semence incorruptible»¹ a pour effet de régénérer, guérir, harmoniser et libérer la personne «en état de privation». Mais cette action libératrice peut se heurter à des obstacles ou blocages intérieurs plus ou moins conscients, à des situations extérieures vraies ou imaginaires. Les éclairer et les écarter, cela requiert les soins d'un berger.

Comme le dit M. Kelsey²: «Il y a des conditions physiques que seul le médecin est apte à connaître et à susciter. Il y a aussi des conditions d'ordre émotionnel qui peuvent être rendues présentes par ceux qui sont formés en psychothérapie; et finalement, la guérison requiert des conditions de nature spirituelle, qui ne peuvent être pleinement vues et facilitées que par ceux qui sont formés et expérimentés dans la vivante et unique tradition de l'Eglise chrétienne. Tous ces hommes, ensemble, peuvent constituer une équipe tout à fait utile pour le service du Seigneur».

Lui, réunissait tous les dons. Dans l'unité avec son Père, tout lui était possible, à l'instant même. Il disait et la chose était. Il avait cette connaissance de l'homme qui lui permettait d'intervenir souverainement.

Le ministère de guérison est un ordre du Seigneur³ au même titre que celui de l'évangélisation⁴. Une guérison intérieure peut avoir pour conséquence une santé physique retrouvée. Elle peut résulter d'un traitement psychologique approprié, être favorisée par des médicaments. Inversement, une guérison physique peut aider à un rétablissement psychique et spirituel.

En résumé, seule une lecture superficielle de l'Evangile pourrait laisser croire que le Christ a ignoré la guérison intérieure. Sa connaissance des hommes, sa lecture de ce que recelait leur cœur, sa puissance spirituelle et créatrice, donnaient souveraine action à sa Parole. A son service et dans sa dépendance, un tel ministère est assuré de la même bénédiction.

A cette réponse biblique, il faut ajouter celle d'une compassion que l'Esprit Saint met au cœur de tout chrétien solidaire du prochain.

1/ 1 Pi 1.23.

2/ «Guérison et christianisme», Harper & Row, New York 1973. p. 258. Cité par M. Scalan: «La guérison intérieure» p. 9.

3/ Mt 10.7-8; Mc 16.17-18; Lc 10.8-9; 24.47.

4/ Mt 28.19; 1 Co 9.16.

En beaucoup de domaines, notre siècle ne ressemble pas aux siècles précédents. Il faut en prendre acte et mettre en lumière les nombreuses raisons pour lesquelles nos contemporains supportent mal, psychiquement, le quotidien de leur existence.

Une société sécularisée

Elle connaît toutes espèces de religions — celle du plaisir, de la sécurité, du pacifisme, de la justice, de la violence, de la peur, et j'en passe — et facilement fait crédit à toutes espèces de spiritualités appuyées par autant de techniques dites spirituelles. En même temps, elle observe un silence obstiné sur Dieu, quand elle ne nie pas ouvertement ou idéologiquement son existence. Il en résulte une tendance à vivre à la surface de la réalité, une panique d'avoir à découvrir ce qu'elle masque en profondeur, souvent aussi un dégoût, lié aux sentiments qu'on en a trop vu ou trop entendu.

Cela s'accompagne quelquefois d'un aveuglement volontaire et paradoxal. Car nos contemporains ne cessent de revendiquer toutes sortes de droits à l'existence. Ils redécouvrent que la nature existe, mais ils s'obstinent à oublier que le temps existe, que les autres existent, que la conscience existe, que Dieu existe. Autre paradoxe: l'homme faute sans cesse contre lui-même ou son prochain; devant les conséquences de ses actes, il aurait pour le moins à prendre conscience de ses responsabilités. Il y a d'heureuses exceptions; mais la note générale viserait plutôt à le convaincre qu'il n'y est pour rien et que son père, ou sa mère, ou la société, ou l'école, ou l'Etat sont les vrais coupables! Bien sûr, il n'en est pas apaisé. Fondamentalement, son sentiment de culpabilité demeure et accentue à la fois sa peur de la mort et son instinct destructeur.

L'humanité contemporaine se sait gravement, même dangereusement malade. Mais elle cherche à côté d'elle et en dehors d'elle l'explication de son mal et les remèdes appropriés. Par la voix de ceux

qui la régissent, elle est plus ou moins assurée qu'elle va guérir, que le prochain changement de régime, ou de structures, ou de gouvernement, ou de patron, ou de mari, transformera la situation et redonnera un sens à sa vie. Faut-il s'étonner si, dans ce contexte, l'homme, ou bien idolâtre ses désirs jusqu'à la passion — «Je l'aimais trop, je l'ai assassinée» — ou bien se désespère? Ou encore, en attendant la fin qu'il pressent, dévore égoïstement ses années et se détruit lui-même par un suicide lent ou brutal?

Une crise d'identité

Les siècles passés n'ignoraient pas les difficultés. Du temps de Noé déjà, il nous est dit que «la méchanceté des hommes était grande... et que toutes les pensées de leur cœur se portaient chaque jour uniquement vers le mal»¹.

Cependant, une parole prophétique de l'apôtre Paul souligne les «temps difficiles» de la fin². Jésus lui-même a dit que l'étape ultime de notre ère verrait une détresse sans pareille³. Si ce n'est pas le lieu de la décrire, au moins faut-il en retenir un aspect.

L'homme créé à l'image de Dieu est prédestiné à une vie d'amour, donc de relations heureuses avec son entourage. Or, jusqu'au siècle dernier, les conditions d'existence offraient encore à l'homme les relations indispensables à sa formation et à son développement. Il avait socialement un vis-à-vis, une communion d'affection avec autrui, en bref, une vie familiale et communautaire possible.

Encore ne faut-il pas peindre en rose une réalité qui n'avait pas nécessairement cette couleur. Néanmoins, s'il arrivait que l'amour maternel ou paternel soit défaillant, le contact avec autrui était assuré à l'enfant, puis à l'adolescent: par la nourrice; par le ou les domestiques; par la présence des grands-parents; par le travail mettant côte à côte le maître et l'apprenti, le patron et l'ouvrier; par la vie du village ou de la cité qui, sauf exception, ne connaissait guère l'anonymat.

1/ Gn 6.5

2/ 2Ti 3.1

3/ Mt 24.21

En comparaison, la vie des enfants, des adolescents et finalement de beaucoup d'adultes d'aujourd'hui est généralement sans âme, c'est-à-dire sans les adjuvants nécessaires à la constitution de leur personnalité.

Beaucoup, à notre époque, sont mis à la pouponnière ou à la crèche dès leur naissance. Beaucoup n'ont réellement ni père, ni mère, mais, au titre de parents, deux êtres harassés de «boulot et de métro»! Beaucoup grandissent ayant pour seul vis-à-vis la «télé», l'ascenseur, le bus scolaire, les bandes de quartier, et plus tard, la machine-outil, l'ordinateur, quarante heures par semaine leur seule compagnie. Et lorsqu'ils rentrent, ils ont pour vis-à-vis les quatre murs d'un studio, l'appartement d'un HLM dont les habitants, par crainte d'histoires, ne veulent rien savoir du voisin. Dans la grisaille et la fatigue nerveuse de cette existence, quelle place y a-t-il pour un dialogue constitutif de la personnalité?

Faut-il donc s'étonner si nos contemporains, en nombre grandissant, non seulement craquent nerveusement ou psychiquement, mais traumatisés par les aléas de leur enfance ou de leur adolescence, connaissent une guérison d'autant plus difficile qu'ils n'ont pas de réelle personnalité? Pis encore, celle qu'ils ont acquise est constituée de traits artificiels, qui ont pris la place de leur être réel. Ils ont eux-mêmes élaboré cette fausse personnalité pour se protéger des agressions du monde, des nouvelles qu'ils en reçoivent, des spectacles qu'il leur offre, du bruit qu'il leur impose, des discours qu'il leur tient, des slogans dont il les martèle. En vérité, innombrables sont aujourd'hui les gens sans références, sans exemples, sans autorité, donc sans résistance intérieure parce que vivant sans amour, sans espérance, sans encouragements.

Ce qui faisait dire au psychologue C. Meynckens¹: «Aujourd'hui, on est témoin d'une crise profonde consécutive à la méconnaissance de son identité... Bien entendu, on a mis en place toute une série d'institutions, d'aides sociales, de secours diversifiés, mais ils n'ont fait qu'accentuer la solitude intérieure de l'individu et son désarroi... Car l'individualité dont nous sommes faits a tendance à être «massifiée»,

1/ «La civilisation occidentale face à la réalité». Convention nationale de «Contact», Paris. Décembre 79, p. 42.

à être prise dans un conglomérat, dans un groupe, à être perçue uniquement en fonction de ce groupe, ce qui est terriblement déboussolant».

A quoi le Dr Françoise Gay ajoute¹ : «Médecin dans différents hôpitaux parisiens, je vois défiler beaucoup de monde dans mes services, des personnes très différentes de tous les âges et de tous les pays. Leur point commun, c'est l'angoisse latente qu'elles portent en elles... depuis l'angoisse existentielle jusqu'à la petite peur du lendemain, en passant par la peur des voisins, la peur de perdre son emploi, la peur pour les enfants, pour soi-même, etc. On assiste à une véritable décadence du caractère, à une dégradation psychosomatique, à une sorte de délabrement intérieur et extérieur du naturel et des relations inter-humaines».

Le légalisme

Dans un tel contexte, il apparaîtrait à l'évidence que l'Evangile soit le secours, la réponse, le pain, la source, dont l'homme est l'insatiable quémandeur. Le conditionnel dans lequel je m'exprime laisse déjà entendre qu'il n'en est pas ainsi.

Notre première perception de Dieu — son image — se trouve déformée par la représentation altérée que nous en donnent ceux que Dieu avait appelés à Le représenter : nos parents ou leurs substituts. Ainsi, Dieu est perçu comme celui qui nous reproche l'état dans lequel nous sommes tombés, nous menace de sanctions si nous persistons dans notre égarement, nous met en demeure de faire volte-face et de rentrer dans l'ordre que sa loi établit. «Il faut... tu devrais... tu ne dois pas... tu dois... arrête... cesse... tâche...» sont les verbes inscrits à la clé du légalisme qui sert d'enseigne au message prétendu libérateur de trop nombreux secouristes évangéliques.

Alors qu'à l'évidence la loi est bonne puisque sa transgression constitue le péché, le légalisme qu'elle inspire est une perversion de son véritable sens.

1/ Ibid. p. 44

Elle était Thora, c'est-à-dire au sens hébraïque du terme: principes et substance de vie, inséparables du Dieu vivant qui nous appelle à la vie. Elle était le don par lequel Dieu se communique à son peuple et veut le faire participer à son dessein.

Elle est devenue le mètre-étalon de nos culpabilités ou de nos mérites.

Elle était le pédagogue pour nous conduire à Christ.

Elle est devenue un but à atteindre, sous la férule d'un maître impitoyable. La loi nous tournait vers Dieu et son secours efficace était généreusement accordé à notre foi; les légalismes mettent l'homme au centre et le harcèlent d'exigences, au prix d'efforts et de sacrifices.

Les exemples abondent. En voici cinq:

1. Catholique

«Chrétien, souviens-toi que tu as, aujourd'hui,
Ton Dieu à servir et à glorifier,
Ton Sauveur Jésus-Christ à imiter,
La vierge, sa mère, à prier,
Tes péchés à expier,
Ton âme à sauver,
La mort, peut-être, à souffrir,
L'enfer à éviter,
Le ciel à gagner»¹.

2. Laïc

«Quand nous avons à choisir entre deux chemins, il faut prendre le chemin le plus dur: la peur est le signe du devoir»².

3. Réformé

Aperçu d'un catéchisme d'autrefois (avec questions et réponses) qui a marqué beaucoup de générations (la mienne compris)!

Devoir: «Si en comparant nos vies avec la loi de Dieu, nous sommes assurés que nous sommes du nombre des vrais fidèles, nous devons rendre grâce à Dieu.»

Question: «Mais si on ne se trouve pas dans les favorables dispositions, que l'on ait à se reprocher bien des fautes et des négligences et que l'on manque de plusieurs vertus nécessaires à un chrétien, que faut-il faire?»

1/ Cité par le Dr Solignac dans «La névrose chrétienne», Ed. de Trévise, Paris 1976, p. 15.

2/ Ibid, p. 17, sous la plume du général Lapérine.

Réponse: «Si tu es résolu de faire de sincères efforts pour mieux vivre à l'avenir, et que tu fasses déjà, avant de communier, tout ce que tu peux pour marquer la sincérité de ta repentance, tu peux t'approcher de la table du Seigneur.»

Question: «Mais ceux qui sont encore dans l'habitude de péché, que doivent-ils faire?»

Réponse: «Ils doivent s'abstenir de la table du Seigneur puisqu'ils ne peuvent, dans cet état de corruption et de condamnation, avoir aucune communion avec Jésus-Christ.»

Question: «N'y a-t-il donc plus de pardon à espérer pour de tels pécheurs et sont-ils perdus sans ressources?»

Réponse: «L'Ecriture sainte ne leur ôte pas toute espérance de pardon; au contraire, elle les invite à se repentir, et elle leur promet que Dieu dans sa miséricorde leur fera grâce par Jésus-Christ, s'ils sont vivement affligés de leurs péchés et les réparent par une sincère et entière conversion. Ils doivent travailler incessamment à se relever par une repentance proportionnée à la grandeur de leur faute... afin de se mettre dans un état de pureté et de grâce qui leur permette de faire dans la suite une bonne communion.»

Question: «Suffit-il de s'être acquitté de ces devoirs-là le jour où l'on communie?»

Réponse: «Non! le principal reste à faire; c'est de tenir pendant toute la vie les promesses que l'on a faites à Dieu... en faisant de continuels efforts pour s'avancer de plus en plus dans le chemin de la sanctification»¹.

4. Chrétien idéaliste.

«Dieu est l'être envisagé comme l'expression la plus haute de l'amour. Les hommes sont ses enfants... Leur devoir, et plus encore leur bonheur, est de s'aimer comme des frères, et de se rapprocher de plus en plus de Dieu par la prière et par le développement incessant de leur âme. C'est en purifiant ses pensées, ses désirs et ses penchants que l'homme fortifie ses convictions religieuses. C'est en s'attachant au bien, au beau, au vrai... que l'homme se rattache au centre dont il provient. Ces affirmations sont immédiatement saisies et approuvées par la conscience, éclairées par les lumières de la raison... Si une déclaration scripturaire vous inspire le goût du devoir, la passion du bien et l'enthousiasme du sacrifice, si elle fait naître dans votre cœur des sentiments d'amour..., si elle vous apprend à repousser le mal... en d'autres termes, si elle vous rend meilleur... n'hésitez pas à reconnaître en elle le signe caractéristique de sa divine autorité»².

1/ Cours de religion, L. de Bons, pasteur des églises de Rolle et de Mont-le-Grand, Ed. H. Vincent, Lausanne, 1790, p. 434 à 438.

2/ «Pourquoi je suis devenu un chrétien libéral». J. Schorer, Genève 1966, p. 22 et 24. — Une importante remarque de E. Thurneysen a ici sa place: «Il est évident que le libéralisme, avec son message orienté vers l'homme et ses besoins religieux, transforme ce qui est du ressort de la foi en une morale humaine idéaliste et nie par conséquent que le pardon des péchés soit le seul contenu de la foi. Jésus n'apparaît plus comme le Fils de Dieu, qui est mort pour les pécheurs et dont la résurrection d'entre les morts a fait apparaître la puissance du pardon; ce message évangélique disparaît derrière l'image du chef exemplaire, de l'ami des hommes, du héros et du guide qui apporte et répand une nouvelle spiritualité; avec la force qu'elle lui apporte, l'homme, sur le chemin de l'imitation idéaliste, essaie au

5. Chrétien spiritualiste et moralisant.

«Abandonnez toute espèce d'appréhension en face de l'avenir... Rejetez toute pensée malveillante ou amère. Enterrez vos aversions, vos ressentiments, votre mentalité défaitiste... votre humeur sombre et vos découragements... et allez de l'avant vers une vie nouvelle de résurrection!

Vous devez aider à sauver les autres... Faites chaque jour quelque chose pour tirer une âme hors de cet océan de péché, de maladie et de doute où l'homme est tombé. Refusez d'être abattus, refusez d'être arrêtés dans votre ascension...

Quand surgissent des difficultés, vous devez donc les surmonter par vos efforts... Mes disciples autrefois eurent à jeter leurs filets... C'est ainsi que je me sers de l'effort de l'homme pour le bénir. J'ai besoin de son effort et il a besoin de ma bénédiction. De cette collaboration résulte le succès»¹.

Certes, il est facile de dénoncer la paille dans l'œil des autres et d'ignorer la poutre qui nous aveugle. Le légalisme et le moralisme nous guettent tous. Ils sont accusateurs mais sans la grâce, ou bien nous rassurent à bon marché.

Exemples connus:

«Combien d'âmes avez-vous sauvées?»

«A combien de personnes avez-vous rendu témoignage durant cette semaine?»

«Parler en langues, c'est être assuré d'être né de l'Esprit».

«Il est chrétien puisqu'il fréquente régulièrement le culte.»².

Et il y a, encore trop souvent entendue, «cette sorte de prédication et de cure d'âme caractérisée par une annonce de la loi et du jugement qui précède et accompagne parfois très lourdement le message de la grâce»³.

Le légalisme exigeant, épuisant pour celui qui en est atteint, n'est pas que religieux. Il s'acquine avec toutes les idéologies dont nos contemporains ont fait leurs maîtres à penser.

Suite de la note 2 de la page précédente

fond de se tirer d'affaire par lui-même. La cure d'âme devient alors, d'une façon tout à fait logique, l'invitation spirituelle à s'aider soi-même. La grâce devient la force qui permet à l'homme d'accomplir la loi morale par lui-même et de devenir ainsi un membre du «royaume de Dieu»; et le royaume lui-même (dont la notion a été vidée de tout contenu eschatologique) apparaît comme le terme immanent de l'histoire.» op. cit. p. 121.

1/ «Dieu appelle» Ed. Berger-Levrault, Paris 1970, p. 13-15, 129.

2/ Le pharisien disait aussi: Je jeûne deux fois par semaine et donne la dîme de tous mes biens! Lc 18.12.

3/ E. Thurseysen, op. cité, p. 122.

En milieu culturel, il y a le légalisme du savoir et ses «chapelles», auxquelles on accède par ambition ou par snobisme. Il suscite la suffisance ou l'amertume, jalouse ou dépitée, parce qu'on se croit très vite méconnu.

En politique, il y a le légalisme idéologique. Il a lui aussi ses «jugements», ses «chapelles» et ses «docteurs», ses «ex-communications» et ses «condamnations». Il taille à vif dans la chair des militants déviationnistes, il «en-goulague» les récalcitrants, il interne en maison psychiatrique ceux qui se permettraient d'être lucides.

En économie, sous le couvert du rendement, il y a le légalisme du travail, les priorités qu'il exige, les droits qu'il s'octroie, les asservissements auxquels il conduit, y compris parfois celui du «je m'enfichisme»! C'est jusque dans notre vie personnelle que nous rejoint le légalisme de la mode: conformisme de l'habillement, conformisme des loisirs, canons d'une «ligne» obligeant à des régimes, à des cures, à des coiffures, à des maquillages astreignants, si l'on veut être «à la page et dans le vent».

L'Ecclésiaste du 20^e siècle soulignerait qu'il s'agit là des «religions d'aujourd'hui». Elles culpabilisent un peuple crédule et sans berger. Ce peuple cherche alors un exutoire à cet étouffement et le trouve dans un laxisme à son tour culpabilisant et angoissant!

Mais l'Ecclésiaste aurait, sans doute, la loyauté de nous y rendre attentifs: dans une telle conjoncture, la contrepartie que devrait offrir l'Eglise de Jésus-Christ, «unie en Lui afin que le monde croie»¹, est, elle aussi, entravée par un légalisme supplémentaire: celui de sa désunion. Ce légalisme a autant d'aspects que de dénominations, et il les impose souvent sans même s'en rendre compte.

La prétention de l'Eglise romaine à détenir à elle seule la véritable apostolicité universelle, a fait couler trop de sang et trop d'encre pour qu'on s'y arrête. L'ayant rappelée, intéressons-nous aux légalismes qui s'en inspirent!

Il y a le légalisme de l'ancienneté, dont se parent souvent les Eglises dites historiques ou officielles pour monopoliser la foi et son expression.

1/ Jn 17.21.

Il y a le légalisme dénominationnel, qui érige en dogme coercitif telle ou telle vérité de la Parole: le baptême, le pentecôtisme, le méthodisme, le multitudinisme, etc.

Il y a le légalisme de la liturgie, du culte, du vêtement, de la forme musicale, du sacrement, ou alors son contraire, le refus de toute liturgie ou de tout dogme.

Il y a le légalisme des ministères, tendant à l'autoritarisme clérical; ou son contraire, tendant à la confusion et à l'hérésie.

Ne nous méprenons pas sur la portée de ces remarques.

Dans l'Eglise, la part faite au baptême, à la confession de foi, au déroulement du culte, à la sainte Cène, à la discipline communautaire, à la musique, à la Parole, au Saint-Esprit, aux ministères, a sa juste valeur quand elle garde son humble place et donne la sienne au Seigneur, seul contenant et seul contenu de la Parole.

En réalité, la diversité des églises en soi n'est jamais un obstacle au regard ou à la quête de ceux que nous aurions à rencontrer. Par contre, la justification légaliste de nos divisions, ou l'absence d'authentique amour fraternel, ou la jalousie, ou les critiques, ou les mépris qui en résultent, sont un scandale, une pierre d'achoppement, devant les pas de ceux qui cherchent une libération.

Nous ne voulons pas, à plaisir, noircir le tableau, mais répondre tout simplement à la question posée. Lorsqu'on nous demande pour quelles raisons la proclamation de l'Evangile doit être complétée par un ministère de réconciliation, nous sommes contraints de dire: La souveraine liberté et la santé qu'apporte cet Evangile sont souvent voilées, même obscurcies, par le moralisme religieux et le légalisme oppresseur qui en tiennent lieu.

Fausse spiritualité

La persévérance de Satan à nier sa défaite à Golgotha se traduit, aujourd'hui comme hier, par l'action concertée de toutes les Forces

et de toutes les Puissances célestes pour contrer l'Evangile et sa proclamation.

Le légalisme évoqué plus haut est une de ses armes de prédilection. Il sait que la loi sans la grâce laisse l'homme, ou bien sous le jugement, ou bien dans l'illusion d'un salut par les œuvres. D'où son attention à jouer parallèlement sur deux tableaux: inspirer et soutenir tout régime, tout système, toute idéologie doctrinaire et impitoyable dans l'application de la loi; en même temps, inspirer et soutenir tout mouvement qui travaillerait à la contestation de toute loi, l'anarchie étant le terrain favorisant tôt ou tard le retour à une loi draconienne dans ses applications et ses jugements. Car le diable est séducteur et accusateur¹.

Il sait que son double jeu a besoin d'être complété s'il veut parvenir à ses fins. Il travaille donc à retrouver son hégémonie renversée par le Christ. D'où son attention à chercher une riposte à l'Evangile.

Elle se présente sous la forme de spiritualités diversifiées tendant, ou bien à imiter l'Evangile, ou bien à le supplanter. Cela explique le foisonnement actuel de toutes sortes de spiritualités et leur envahissement étendu, favorisé par les media. Nous sommes au temps d'une séduction universelle, par le moyen des sciences ésotériques, par les pratiques occultes, par les techniques se réclamant d'une Energie céleste sous-jacente à la plupart des médecines dites «parallèles», par les différents yogas et processus visant à l'auto-libération, à la réincarnation, et à toutes sortes de divinisations de l'homme.

L'Ecriture nous informe qu'à la fin de ce siècle, l'humanité connaîtra une subversion de Satan et de ses anges². L'envahissement de l'occultisme sous toutes les formes évoquées plus haut, mais aussi les turpitudes et les effroyables violences auxquelles il conduit, sont deux des aspects de cette subversion. Elle se traduit, dans la vie de beaucoup de nos contemporains, par des troubles multiples, d'ordre psychique et physique, par toutes sortes d'aveuglements, d'oppressions, d'angoisses, de mélancolie, de dépressions, d'agitations, de violences aboutissant, tôt ou tard, à des situations dont ils n'échappent que par une libération ou même un exorcisme à opérer sur eux *personnellement*.

1/ Job 1.10-11; 2.5; Za 3.1; Ap. 12.10.

2/ Ap 12.12.

Formes et structures

Un charisme de l'Eglise

Si Dieu avait requis pour son service uniquement des prédicateurs et non des hommes et des femmes compatissant à la souffrance d'autrui, il aurait imaginé autre chose que son Eglise. Il a voulu que nous nous intéressions les uns aux autres, que nous participions chacun pour notre part à l'édification de son «corps»¹. En réalité, combien de prédicateurs ont envisagé d'être formés au ministère de la réconciliation, complément quasi indispensable de leur message et de leur responsabilité quant à l'édification de la communauté locale?

Et pourtant le Seigneur les y invite. Que seraient devenus la Samaritaine, ou Zachée, ou Marie-Madeleine, ou Saul de Tarse, si leur écoute de la Parole n'avait pas été suivie de l'aide apportée par les ministères d'hommes (ou de femmes) opérant en profondeur et sur des points précis de leur vie personnelle?

Moody avait une juste vision de la réalité lorsqu'il disait: «Beaucoup de personnes sont allées en enfer parce que la prédication n'a pas été suivie d'un entretien ou d'une visite personnelle». Regrettablement, nous sommes encore marqués par une éducation où la relation dominante est verticale (adulte-enfant, maître-élève, médecin-malade) alors que nos relations devraient être aussi celles d'un dialogue fraternel.

1/ 1 Co 12.27.

En pratique, c'est sous cette forme que le ministère de la réconciliation trouve sa meilleure expression. C'est dans ce sens aussi qu'il a sa place au cœur de la vie communautaire et, d'une certaine manière, peut être pratiqué par chacun. Henri Ochsenein le souligne dans son séminaire: «La cure d'âme, c'est le service, c'est le ministère auquel sont appelés tous les membres de l'Eglise. Il consiste à être à la disposition de Dieu pour qu'un homme arrive à la rencontre du Dieu vivant en Jésus-Christ»¹.

A ce niveau communautaire, toute démarche de ce type s'accompagne d'un constant esprit d'humilité, tant il est vrai que les plus pauvres sont parmi ceux qui partagent le mieux le peu qu'ils ont. Mais il faut admettre que cet échange ou ce partage se heurte à des obstacles réels et parfois insurmontables. D'une part, le chrétien ne se connaît pas toujours lui-même et peut être surpris par ses propres réactions devant autrui. D'autre part, ce type de relation dévoile, en l'autre et parfois en nous, des maladies aux noms divers: blocages, immaturité, blessures d'enfance, peurs, complexes d'infériorité ou de supériorité, idées arrêtées, frustrations... et j'en passe! Au point que la réconciliation à opérer pourrait être celle dont l'intervenant devrait bénéficier d'abord... alors qu'il pensait venir en aide aux autres!

Ayant ainsi souligné que la vie communautaire offre les conditions d'une pratique élémentaire du ministère de la réconciliation, il est évident que celui auquel nous allons nous intéresser est envisagé à un autre stade de son développement. Il correspond à la tâche que le Christ confie en particulier aux bergers lorsque, par la plume d'Ezéchiél, il les invite à «fortifier les brebis faibles, à guérir celles qui sont malades, à panser celles qui sont blessées», sans oublier son exhortation à «chercher celles qui sont égarées et perdues»².

La multiplicité des tâches et des responsabilités confiées aux bergers est souvent invoquée pour justifier leur manque d'intérêt à l'égard du ministère de la réconciliation. Cette défection ne devrait plus être agréée. Au contraire, elle devrait encourager et convaincre les «ministres» de «mettre à part pour l'œuvre à laquelle Dieu les a appelés»³,

1/ «A la découverte et au service de l'humain», Ed. Oberlin, Strasbourg 1963, p. 27.

2/ Ez 34.4. Soit dit en passant, la dernière de ces injonctions souligne l'étendue d'un tel ministère. Elle dépasse le cadre de la communauté locale.

3/ Act 13.2

ceux de leurs collègues ou de leurs collaborateurs qui accepteraient de se former, parce qu'ils y seraient intéressés, ou parce que, de toute évidence, pour elle-même ou en vue de son témoignage, leur communauté en aurait un urgent besoin.

Par ailleurs — il est pas inutile de le rappeler — ce ministère peut se pratiquer librement, sans titre reconnu, dans le simple service et témoignage que le Christ attend de chacun de ses disciples.

Quand une personne s'adresse à un pasteur, ou à un ancien, ou à un membre reconnu d'une église, il n'est nullement surpris que l'entretien engagé prenne un cours où la note spirituelle tôt ou tard apparaisse.

Par contre, il serait à conseiller à toute personne que les circonstances amènent à une telle relation d'aide, de ne pas tarder à préciser à son interlocuteur la source et le mobile de son service.¹

Il peut n'en être nullement indisposé. Pourtant, il est préférable qu'il nous l'entende dire clairement et qu'il n'ait pas à le découvrir après coup, avec la désagréable impression que nous l'avons piégé et faisons du prosélytisme.

Il importe aussi de laisser entendre à tout interlocuteur que nous le prenons au sérieux. Il faut enfin veiller à ne jamais taire notre foi. A l'heure actuelle, en effet, beaucoup de personnes, heureuses de trouver quelqu'un à qui parler, disent ouvertement qu'elles ont consulté un psychologue, un médecin, un psychiatre, quand ce n'est pas un devin, un guérisseur, un médium ou un gourou. La liberté qu'elles prennent de nous le dire nous fera répondre que nous apprécions la confiance qui nous est faite. Avec la même liberté et la même confiance, nous dirons, *nous aussi*, sur quel chemin de vérité et dans la présence de Qui nous essayons d'entendre et de comprendre toutes choses.

1/ Il y a la manière, bien sûr! La maladresse en ce domaine peut s'illustrer par l'anecdote fâcheuse — si elle était véridique — du monsieur ou de la dame qui, lors d'un trajet en chemin de fer, entre en conversation avec un voyageur, et soudainement, lui dit en le saisissant par le revers de son veston:

— Monsieur, êtes-vous sauvé?

Et l'autre de se lever aussitôt, de changer de compartiment en disant:

— Non, mais je me sauve!

Douze propositions élémentaires

Une expérience de plus de trente années m'a conduit à les formuler. L'ordre dans lequel je les énonce n'est pas arbitraire et peut connaître toutes les modifications qu'il plairait à quelqu'un d'apporter. La vie ne va pas sans règles. Mais la règle n'est pas la vie. Elle pourrait même entraver sa manifestation.

Savoir écouter

C'est la règle première de toute relation d'aide. Je maintiens pourtant qu'elle est capitale. Un prêtre contemporain, Jacques Loew, a caractérisé le pauvre de ce siècle: «C'est celui que personne n'écoute». A ce sujet, on peut faire de singulières observations.

Les tenants de l'occultisme — ils se veulent conseillers et guérisseurs — ne doivent-ils pas tout ou partie de leur crédit à leur attention souvent compatissante, à leur manière d'écouter, de faire parler, de s'intéresser aux personnes qui viennent les consulter? Et pendant ce temps, beaucoup de serviteurs de Dieu disent ne pouvoir rencontrer leur prochain à cause de leur ministère surchargé...

Beaucoup le sont effectivement. Puis-je dire mes constatations? J'ai eu quelquefois à m'interroger lorsque je voyais le temps me manquer, c'est-à-dire être ainsi dérobé aux autres... Le ministère, comme tout arbre qu'on voudrait fructueux, doit accepter que certaines branches gourmandes «soient périodiquement émondées». Si nous ne sommes plus disponibles pour les autres, il est urgent de revoir nos priorités!

J'ai liberté d'évoquer ici un fait du passé: Il m'a été dit maintes fois qu'une des raisons majeures de l'impact de l'émission: «Le Courrier du cœur»,¹ tenait à ce simple fait: ceux qui écrivaient pouvaient ne pas être d'accord avec la réponse; ils savaient cependant qu'ils avaient trouvé une oreille attentive à l'exposé de leurs difficultés.

J'évoque aussi nombre d'entretiens pastoraux, anciens ou récents. Une personne venue me voir a parlé durant près de deux heures!

1/ Dix minutes, le mardi soir, après les dernières nouvelles de 22 h 30, durant les années 1953-1968, à Radio Suisse Romande.

Le temps de partager toute la souffrance de sa vie. Les quelques mots de compassion apportés en conclusion de ce premier... dialogue, ont motivé cette remarque significative: «Je vous remercie de m'avoir écouté. Vous ne pouvez pas vous imaginer le bien que vous m'avez fait».

Une image stéréotypée du psychanalyste le montre muet, assis hors du champ visuel de son patient. Il ne s'agit pas d'imiter le médecin, et encore moins d'encourager nos interlocuteurs à nous dire tout ce qui surgit de leur esprit ou de leur cœur. Mais, à ceux que nous rencontrons, il convient d'offrir une plage de silence, favorable au récit de leurs difficultés.

Notons ce que dit de cette «écoute» une Françoise Dolto¹: «Quel que soit l'état actuel déficient ou perturbé du patient, le psychanalyste vise à entendre, derrière le sujet qui parle, celui qui demeure présent, dans un désir que l'angoisse authentifie et masque à la fois, présents emmurés dans ce corps et cette intelligence plus ou moins développée, et qui cherche la communication avec un autre sujet... Le rôle du psychanalyste, c'est celui d'une présence humaine qui écoute... A travers les propos qui lui sont tenus, sa sensibilité réceptrice lui permet d'entendre, à plusieurs niveaux, le sens sous-jacent émotionnel aux propos de son patient... Là où le langage s'arrête, c'est le comportement qui continue à parler».

Est-il nécessaire de le préciser? Cette écoute accueillante requiert une paix et un silence intérieurs, mais aussi ce fruit de l'Esprit qu'est la maîtrise de soi, une maîtrise s'interdisant toute réaction prématurée aux propos entendus. Elle demande aussi, avec cet autre fruit qu'est la patience, une écoute intelligente sachant, au fur et à mesure du développement souvent chaotique d'une histoire racontée, discerner entre l'essentiel et le secondaire, peut-être déjà aussi entre l'imaginaire et le vrai, et surtout entre le «dit» et le «non dit» peut-être le plus important.

Une telle écoute peut s'accompagner de notes, discrètement mais ouvertement prises, non sans avoir eu la prudence d'expliquer à l'interlocuteur, sensibilisé à tous les détails de votre comportement, que

1/ «Le premier rendez-vous avec la psychanalyse» (en préface au livre de Maud Mannoni, Ed. Gonthier, Genève), p. 11-13.

vous n'êtes pas greffier d'un tribunal, ni classeur de fiches, mais que vous suppléiez à votre propre faiblesse de mémoire en prenant note des points essentiels de son récit et des questions sur lesquelles vous reviendrez.

Détail important : à moins d'une entente préalable, une telle écoute ne saurait faire l'objet d'un enregistrement. En dépit des promesses que cette information resterait à votre strict usage, la simple pensée que ces propos vont être fixés sur bande pourrait paralyser un patient, l'empêcher même de dire l'essentiel de ce qu'il voulait partager. Et il va de soi que nous ne saurions l'enregistrer à son insu. Cet abus de confiance ne s'accorderait ni avec la liberté, ni avec l'expression de la vérité que nous enseigne le Seigneur.

C'est souvent en s'exprimant que tel patient prend lui-même conscience de la nature, de l'importance, ou au contraire de la relative insignifiance de certains aspects de son récit. C'est parfois lui rendre service et, en tout cas, faciliter votre ministère auprès de lui, que de l'inviter, préalablement à l'entretien, à mettre par écrit ce qu'il vient partager ou demander. Ce préalable, certes, n'est pas toujours possible. Il pourrait même être un obstacle supplémentaire sur le chemin d'un entretien déjà redouté. On ne peut en user qu'avec circonspection.

Il faut noter que ce partage, même désiré par l'interlocuteur, peut connaître un blocage qu'il ne surmonte pas. J'ai le souvenir d'une fillette dont la faute irréfléchie avait eu d'affreuses conséquences : la mort accidentelle de son petit frère. Depuis ce drame, elle était non seulement sans parole, mais se punissait en refusant de manger. Son maître de classe me mit au courant de la situation et me laissa seul avec l'enfant. Un silence écrasant s'établit dont nous ne sortions pas. La prière à haute voix aurait ajouté au fardeau de cette enfant. Une conviction me fut donnée. Dans un vocabulaire à sa portée, je racontai pourquoi Jésus était venu et comment, sur la croix, il avait accompli le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Je soulignai le pardon que Dieu nous offre. Cela amena déjà un changement dans le regard de l'enfant, jusqu'ici fermé. Une question jaillit : « Et mon

petit frère?» J'évoquai la vie de résurrection et les promesses de Jésus, pour nous comme pour les petits enfants¹. Bientôt des larmes coulèrent. Son cœur s'était ouvert au dialogue, maintenant possible.

Conclusion: L'écoute ne nous met pas d'abord en présence de quelqu'un qui aurait besoin de notre aide. Elle nous engage dans une relation de confiance où, à cause de la présence du Christ, l'écouter et l'écouté reçoivent possibilité d'entendre et, ainsi, de comprendre et de discerner. C'est pourquoi l'écoute intelligente s'interdit de chercher une réponse immédiate ou une prise de position prématurée. Il s'agit au contraire d'être assuré que la situation exposée rapporte les éléments essentiels, nous en offre une vision éclairée. A cette fin est alors appliquée une deuxième règle:

Savoir questionner

En l'occurrence, le verbe «savoir» est un signal de prudence. En effet, une question prématurément posée peut interrompre un récit, en dévier le sens, et loin d'apporter une meilleure information, troubler l'interlocuteur, même occulter ce qu'il allait dire ouvertement. Dans l'écoute, l'important n'est pas d'abord ce que, moi, j'aimerais mieux comprendre ou mieux discerner. L'important c'est que l'autre parle, puisse dire ce qui lui est arrivé, ce qui l'obsède, ce qu'il a sur le cœur, ce qui lui paraît injuste et le fait souffrir. Certes, cette écoute peut être fatigante ou fastidieuse, provoquer même parfois notre impatience. Faut-il le rappeler? Nous sommes là pour que les autres rencontrent un interlocuteur attentionné, patient, au-delà de l'ordinaire.

A cet égard, le fait de prendre des notes est un adjuvant réel. Cela mobilise notre attention silencieuse. Cela nous oblige aussi à une écoute qui retient les points importants, les relie à certains détails éclairants, souligne les aspects flous sur lesquels il y aura peut-être lieu de revenir, démontre les contradictions ou au contraire la logique du récit, bref, met sous nos yeux la trame sur laquelle, par la suite, s'inscrira notre conversation. Bien sûr, il n'y a nulle obligation d'obtempérer à ce mode de faire.

1/ Mt 18.10.

L'interlocuteur ayant exprimé ce qu'il avait à cœur de dire, trois types de questions peuvent alors intervenir. Je les donne dans un ordre vivement conseillé :

1. Des questions relançant le récit, peut-être prématurément interrompu ; donc des questions attentives à laisser l'interlocuteur parler encore, préciser tel aspect un peu flou ou peut-être déjà repéré comme significativement négligé.

2. Des questions plus délicates, à poser donc avec circonspection, parce qu'elles obligent à donner des détails gênants ou humiliants, parce qu'elles mettent en cause d'autres personnes ou évoquent des souvenirs douloureux.

3. Des questions plus délicates encore, parce qu'elles amènent déjà à une confession. En effet, il est préférable que cet aspect du dialogue soit le fruit d'une conviction de l'Esprit chez votre interlocuteur, plutôt qu'un aveu prématurément arraché sous la contrainte de votre interrogation. L'art médical enseigne qu'un abcès incisé trop tôt ajoute à la souffrance du patient au lieu de le soulager. J'ai souvenir de l'heureuse remarque d'un enseignant : « Imaginez, disait-il, un ressort de sommier. Que faut-il faire pour le détendre ? Imposez-vous à lui, il vous résistera. Allez dans son sens, étirez-le au maximum, vous en ferez un fil de fer modelable ».

Ainsi de notre écoute et de nos questions. Elles sont un des facteurs importants du soulagement et de la guérison, elles rendent possible une restructuration de la personne.

Une remarque importante a encore sa place ici. Pour diverses raisons, beaucoup de personnes préfèrent à l'échange verbal l'envoi d'une lettre dans laquelle ils exposent leur problème.

De la réponse donnée peuvent découler beaucoup de choses heureuses, mais aussi, hélas ! un sentiment d'incompréhension — ils n'ont pas été écoutés — un blocage, une frustration supplémentaire, un dépit, un fourvoiement, en bref une aggravation de la situation pour laquelle ils sollicitaient aide ou conseil.

Lire une lettre avec discernement et sagesse est important. Comme d'autres aspects du ministère de la réconciliation, cela s'apprend.

Un des éléments primordiaux de cet apprentissage, après lecture attentive d'une lettre, c'est de se poser de pertinentes questions. Par exemple:

- Qui est la personne qui écrit? Quels détails de sa lettre permettent de discerner sa personnalité? son histoire? son milieu familial et social?
- Que dit-elle d'elle-même? de son père ou de sa mère? de sa famille? de son conjoint? de son ou de ses enfants?
- De quoi souffre-t-elle en vérité?
- Quelle est sa préoccupation?
- Quel est son problème? sa question?
- Ai-je affaire à une personne agnostique? sceptique? religieuse? chrétienne?

Que la réponse soit orale ou écrite, elle veillera à tenir compte d'abord de la question ou de la préoccupation première que laissait paraître la lettre; c'est ensuite seulement qu'elle aura liberté d'attirer l'attention du scripteur sur tels autre aspect de sa missive.

Etre libre de fausse curiosité et d'esprit de jugement

Lors de la visite providentielle du pasteur qu'elle rencontrait pour la première fois, une femme parle ouvertement de sa détresse. Après deux ans de relations plus ou moins heureuses, son amant l'a trompée et l'a abandonnée.

Remarque et question du pasteur:

- Les fautes se paient, Madame... Au fait, qui était cet amant?

Outre la question intempestive au sujet de l'identité de l'amant, imagine-t-on un médecin disant à un malade en consultation: «Madame, vous récoltez le fruit de vos erreurs...»? Non pas que nous ayons à pactiser avec le mal ou à fermer les yeux devant ses méfaits. Si nous avons à en discerner les causes, si au besoin nous avons à les dénoncer, le moins qu'on puisse attendre de nous, c'est que nous ayons, accompagnée de tact, de la compassion pour ceux qui en sont les victimes, seraient-elles par ailleurs entièrement responsables!¹

1/ Jn 8.1-11

Il y a deux raisons à cette charité. Si nous connaissions le passé, les circonstances, l'éducation, les frustrations, voire les drames qu'ont traversés ceux que nous rencontrons aujourd'hui dans une situation peut-être ou effectivement scabreuse, nous serions pleins de compassion et de compréhension. A plus forte raison, cette compassion doit-elle nous habiter, puisque nous sommes porteurs d'une vérité extraordinaire et véritablement sans pareille: tout jugement a trouvé son accomplissement à la croix. Ce qui revient à dire qu'à l'instant où nos paroles ou notre attitude portent l'empreinte, non pas d'un discernement du mal mais d'un jugement et d'une condamnation, nous sommes des serviteurs regrettamment inspirés par le diable accusateur. En disant cela, je confesse que mon ministère n'a pas toujours échappé à cette redoutable méprise. Jésus avait raison: «Dieu seul est bon»¹.

Il arrive que les psychiatres aient des propos sévères à l'égard des ministres et de l'Eglise que nous représentons. Hélas! ils n'ont que trop d'exemples de patients «chrétiens» (en l'occurrence, sont-ils chrétiens ou christianisés?) écrasés sous le poids de leur auto-accusation. Reconnaissons qu'elle peut tenir à eux-mêmes, à leur ignorance de ce qu'est la grâce de Dieu (voir Judas ou Jonas décidant de leur propre condamnation). Reconnaissons aussi la part de jugement dont les chrétiens peuvent accabler leur prochain. Si ce n'est dans leur propos, c'est parfois dans leurs regards. C'est jusqu'aux distances prises qui sont perçues comme des signes de la condamnation qu'ils portent sur les autres. Le thérapeute aura même à veiller aux mouvements de son visage, reflets de ses réactions cachées et que percevra le patient! Dacco dit avec raison: «Conçoit-on un psychologue qui aurait le moindre recul intérieur ou la moindre gêne quand il entend le récit d'une perversion...»²

La curiosité, liée au besoin de connaître et de comprendre une situation, déchoit gravement quand elle devient un esprit de curiosité. Elle touche même à la perversion quand, à l'écoute des récits biographiques d'un patient, elle demande à connaître des détails qui concernent l'intimité des autres. Pour tout dire, elle devient du voyeurisme. Au pire, elle peut encourager l'exhibitionisme maladif d'un patient.

1/ Mt 19.17

2/ P. Dacco, *ibid.* p. 384.

En contrepoint et avec un sourire entendu, une anecdote bienvenue! Après avoir erré toute la nuit, un homme affolé par le meurtre qu'il vient de commettre, décide d'aller frapper à la porte d'un pasteur. Devant l'aveu du meurtrier, le pasteur s'exclame: «Ce que vous venez de faire est affreux! Je vais appeler la police». L'homme s'enfuit, pour aller frapper à la porte... d'un autre pasteur. A l'écoute du meurtrier, ce deuxième interlocuteur, visiblement angoissé, se lève, recule et dit d'un ton solennel: «Avant qu'on aille ensemble à la police, je vous demande de vous humilier de ce que vous venez de faire».

L'homme à nouveau s'enfuit et, après plusieurs heures, aboutit chez un... troisième pasteur. Quand s'ouvre la porte du presbytère, l'homme à nouveau prêt à fuir, s'écrit pourtant: «Monsieur le pasteur, je suis un criminel». Comme cet aveu ne semble pas avoir ému beaucoup le ministre, l'homme se reprend et dit: «Vous n'avez pas l'air de me croire... Je vous le répète, j'ai tué...»

Sans l'ombre d'une inquiétude, le pasteur de lui dire alors: «Ah oui, vous avez tué? Combien de fois? ...Entrez mon ami... venez me raconter ça!»

Se non è vero!

En toute situation, la compassion et la maîtrise de soi doivent garder la première place. Souvenons-nous du geste de Jésus devant la femme adultère et ses accusateurs: «Il écrivait sur le sable...» Il est vrai qu'une faute est une faute. Mais tout ce que nous en pensons, tout ce que nous pouvons en dire, est inscrit d'abord sur le sable de notre nature pécheresse. A cause du Christ rédempteur, l'eau du baptême et le vent de l'Esprit Saint, réparateurs et communicateurs de la grâce, purifient nos regards, inspirent nos propos et nos gestes. Quoi qu'ait fait le prochain nous l'écoutons, sans qu'ait à paraître l'ombre d'un quelconque jugement mêlé d'une curiosité d'inquisiteur. A son heure, certes, viendra la repentance... peut-être, et en même temps, l'aveu à la Police, si elle est concernée.

Tout ce qui vient d'être dit ne signifie pas qu'il faille craindre de ramener parfois l'interlocuteur sur le chemin de la vérité. Il arrivera même qu'il soit soulagé de nous entendre lui poser telle question

l'obligeant à un aveu difficile. Notre nature orgueilleuse fuit l'aveu précis et l'appellation des choses par leur nom. Que signifie en pratique: «Je n'ai pas mené une vie très droite...»? La sollicitation de détails révélant ce qui se cache sous un vocabulaire volontairement imprécis peut libérer quelqu'un de la peur de l'aveu. Ainsi, une question directement posée peut devenir l'occasion, attendue par l'interlocuteur lui-même, de dire ce qu'il souhaitait partager.

Parmi les hommes éprouvés, il se trouve beaucoup de Jonas, sous le coup de leur propre condamnation. Ils sont à ce point culpabilisés que l'expression de notre compassion jointe à une question directe facilitent un aveu difficile. Dire calmement à un meurtrier accablé par son acte: «Combien de fois cela vous est-il arrivé?», ce n'est pas de l'humour intempestif, ce n'est pas non plus une relativisation de la faute, c'est un désamorçage de l'esprit de jugement et de condamnation, c'est le signe avant-coureur d'une grâce offerte à celui qui se voit perdu.

Il y a la question directe, il y a la manière de la poser. Elle peut encourager l'aveu attendu:

— Je ne suis pas là pour vous soupçonner et encore moins pour vous juger. Je suis votre compagnon de route. Mon seul désir, c'est de vous comprendre et, si possible, d'alléger votre fardeau. J'aimerais donc être certain que je vous ai bien écouté. Vous parlez d'inconduite et de perversion... De quoi s'agit-il? ...de masturbation? ...d'homosexualité? ...d'adultère? ...de prostitution? ...de travesti? Vous vous dites un homme en conflit avec les autres. Qui sont ces «autres»? votre père? ...votre mère? ...votre conjoint? ...vos enfants? ...vos collaborateurs? ...votre contremaître? ...votre patron? ...etc.

Il n'est pas superflu de mentionner que beaucoup de gens grossissent leurs difficultés, ou au contraire minimisent la gravité de leur état, par simple ignorance de la réalité ou par une interprétation de leur situation, ou naïve, ou apeurée, ou volontairement aveuglée. Notre écoute intelligente nous amènera donc parfois à demander à notre interlocuteur qu'il précise le sens des mots qu'il emploie; ou encore, devant sa difficulté à les définir lui-même, à lui proposer notre

formulation de ses propos, afin d'être certain que nous parlons de la même chose ou du même objet. Ajoutée aux difficultés de toutes sortes, la maladie du plus grand nombre est l'insécurité et l'angoisse qui en résultent. En ouvrant leur cœur, ils n'ont pas nécessairement la pensée de vous faire des aveux et encore moins une confession. Ils cherchent de la compréhension et un peu de sécurité. Il importe que nous répondions à leur attente, ce qui ouvrira le chemin vers un dialogue approfondi.

Un exemple encore: Quelqu'un vous fait part de son angoisse à la suite de sa participation à une séance de spiritisme. Ce serait une grave erreur de lui dire aussitôt: «Monsieur, vous avez eu commerce avec les démons!» D'abord, il n'est pas certain qu'il comprenne ce langage. Il n'est pas certain non plus que sa participation à une telle expérience l'ait réellement «démonisé». Votre première parole visera plutôt à l'apaiser:

— Je suis heureux que vous me parliez de cela. Je suis informé de ce qu'est le spiritisme. Vous ignorez sans doute qu'une fâcheuse supercherie est à l'arrière-plan de cette pratique. Elle prétend nous mettre en communion avec des personnes défuntes... En vérité, des «esprits» séducteurs répondent à ceux qui les interrogent. J'ose vous le demander... Sous quelle forme s'est établie cette communication? Réellement, a-t-elle eu lieu? Que vous a-t-il été dit?

Ainsi formulées, ces questions n'ont rien d'un jugement ou d'une curiosité. Elles contribuent à éclairer l'interlocuteur. Elles le sécurisent. Elles lui donnent à entendre que vous êtes informé et saurez lui venir en aide. De plus, sa réponse permettra d'apprécier la nature du tourment qui l'habite et la forme d'aide dont il a besoin.

En résumé, il faut apprendre à poser des questions; elles favorisent le dialogue et, préparent une thérapie appropriée. Questionner, c'est obtenir l'information nécessaire, prolonger utilement un échange, discerner les aléas d'une situation difficile, percevoir les possibilités de l'action à entreprendre.

Etablir le diagnostic

C'est le facteur principal d'une relation d'aide. Par comparaison, c'est aussi la qualité première d'un bon médecin. En vue d'un diagnostic assuré (relativement, comme tout ce qui est humain!), se posent les questions suivantes:

- Quel organe ou quelle partie de l'organisme sont atteints?
- A quelle(s) cause(s) éventuelle(s) attribuer la détérioration constatée?
- Quel traitement stoppera, immédiatement si possible, la détérioration de la santé?
- Quels remèdes contribueront à la rétablir?
- Quelle part peut-on attendre du patient lui-même dans cette volonté de rétablissement?

Cet ordre est normatif chez un médecin parce qu'il doit parer dans les plus brefs délais aux conséquences, éventuellement graves, d'un mal. Il ne néglige pas pour autant une anamnèse propre à éviter la répétition de l'accident.

Dans le cadre de notre ministère, sauf exceptions, les mesures à prendre ne sont pas d'une urgence telle qu'on doive d'abord parer au pire. La souffrance, certes, peut exiger l'apaisement dans un délai rapproché. Cependant, la règle générale veut que l'anamnèse précède toute application d'un remède de soulagement ou de guérison. Sans en faire un ordre normatif, il importe alors de se poser les questions que voici:

- Quelle est la nature de sa souffrance, de ses angoisses, de ses révoltes, de son blocage affectif ou spirituel?
- S'agit-il d'un problème intellectuel? moral? relationnel? spirituel? affectif? psychosomatique?
- Est-ce un problème réel ou est-ce un problème imaginaire?
- Y a-t-il désobéissance, ignorance, incrédulité?
- Quelle part revient au patient lui-même, à son conjoint, aux parents, à sa famille, aux autres, à son hérédité, aux circonstances?
- Quelle part revient à un mauvais enseignement, à une mauvaise éducation facteur de refoulement, à une culpabilité méconnaissant la grâce, à une injustice dont le patient est la victime?

– Quelle part revient à l'Ennemi, à une Puissance céleste d'oppression, à un esprit de méchanceté?

– Est-ce éventuellement un démoniaque?

La réponse à de telles questions est difficile, voire délicate, à la mesure même des erreurs d'appréciation que nous pouvons commettre. Cela s'applique à tout médecin soignant, et cela souligne la valeur d'une écoute intelligente et attentive. Cela souligne aussi l'importance du secours de l'Esprit saint, et celle d'une appréciation exempte de partialité. Exemple: une personne passant par une grave crise conjugale assurait avoir pris l'avis d'un conseiller. A l'ouïe du conseil donné, on pouvait être étonné, pour ne pas dire choqué. Ou bien ce thérapeute s'était trompé dans son appréciation des faits, ou bien la personne avait mal interprété ce qui lui avait été dit. Il fallait donc rétablir la vérité. Une information plus précise devait révéler que le thérapeute consulté était lui-même en grave crise conjugale. Subjectivement, en conseillant cette femme, il justifiait ses propres défaillances.

C'est l'occasion de dire que pour cette raison-là – et pour beaucoup d'autres – c'est être à la fois humble et fidèle serviteur que de dire à certains patients:

– Etant donné la nature du problème que vous m'avez exposé et compte tenu de la difficulté qu'il présente ou de la décision qu'il implique, allez voir Monsieur X ou Madame Y. Ils pourront vous conseiller ou vous secourir beaucoup mieux que je ne le ferai.

Ou encore:

– Conscient de la difficulté de votre problème, m'autoriseriez-vous à en parler à quelqu'un dont l'avis me serait précieux?

Ici se vérifie la parole du livre des Proverbes: «Quand la prudence fait défaut, le peuple tombe; et le salut est dans le grand nombre des conseillers»¹.

Précisons aussi que vos conclusions, établies en sauvegardant la marge d'erreurs possibles, ne sont pas nécessairement un secret dont vous avez jalousement la garde. Avec la prudence qui s'impose, avec l'humilité de celui qui cherche, votre diagnostic sera apprécié de votre interlocuteur et contribuera à le sécuriser si vous lui dites:

1/ Pr 11.14

— Je peux me tromper, et vous aurez toute liberté de me le dire: Après vous avoir entendu, il me semble percevoir que... que...

Ce diagnostic présumé peut porter sur l'ensemble de la situation; souvent et plus modestement aussi, il s'attachera à un premier aspect, qui n'est peut-être pas le plus important, mais qui en sera l'approche momentanément nécessaire et possible.

User d'une méthode appropriée

L'exemple connu de Jésus commençant par demander à boire à la Samaritaine¹ est l'illustration de cette règle. La charité la mieux intentionnée se heurte parfois à des obstacles quasi insurmontables. Ils l'étaient entre Juifs et Samaritains. Dans cette rencontre, il y avait une difficulté supplémentaire: la condition de cette femme, sans doute décriée moralement et socialement. Ce qui l'amenait à chercher de l'eau à l'heure où elle ne rencontrait personne au puits.

En lui demandant un service, Jésus se fait l'obligé de la Samaritaine. Il la met en honneur et en valeur. Il écarte le prestige juif dont il est paré, malgré lui, aux yeux d'une ressortissante de Samarie. Les préjugés de race, de nationalité, de classe sociale, de culture et d'éducation, peuvent entraver un dialogue, même rendre impossible l'écoute de l'autre.

La charité requiert une intelligence éclairée par l'Esprit. Il sait inspirer l'attitude, le geste, le mot, le regard qui rendront possible un échange, accordant à l'autre sa faculté d'expression et le libérant des préjugés qu'il pourrait avoir, lui aussi, à notre égard, ou que nous-même aurions envers lui.

Ce souci de rejoindre l'autre a trouvé dans l'Écriture une illustration constante: le repas. Autour d'une table, nous devenons «copains» au premier sens de ce terme: qui partage son pain. Fréquentes furent les occasions où Jésus agréa d'être invité à un repas, d'être l'obligé de celui qui l'accueillait. Il mettait en honneur le prochain en acceptant d'être son hôte.

L'hospitalité est une thérapie à exercer et à retrouver. Elle est une des applications possibles de la parole de Paul aux Philippiens: «Que

1/ Jn 4,7

l'humilité vous fasse regarder les autres comme étant au-dessus de vous-même»¹.

Cette attention envers autrui peut s'exprimer par d'autres détails encore. Le fait est connu. Le Dr Paul Tournier reçoit ses patients devant une cheminée allumée. A cause de cette chaleur ambiante, de ce geste rassemblant les braises ou remettant une bûche dans le foyer, l'entretien garde un côté accueillant — «heimelig» disent les Allemands — facilité par ce cadre évoquant la famille, le bien-être, un peu de chaleur humaine. De plus, le fait d'être côte à côte et non plus face à face nous rend compagnons, honore l'autre, enlève à nos propos toute trace de supériorité ou de condescendance.

L'apôtre Paul disait qu'il se faisait «tout à tous»². Cette attitude est l'a.b.c. d'une humble disponibilité. Elle se traduit par le geste évoqué, et par d'autres encore. Rencontrer quelqu'un chez lui plutôt que de lui demander de venir chez vous, c'est parfois lui enlever tout ou partie de son appréhension d'avoir à vous rencontrer. Le rejoindre dans sa cuisine, lui demander qu'il vous prenne dans sa voiture, qu'il vous reçoive à son atelier, peut-être même à sa cave, lui proposer une balade, lui offrir un café ou «un pot» au prochain restaurant, c'est parfois la démarche première, ouvrant un chemin qui, sans elle, serait resté fermé.

Car il faut l'admettre: Si, pour certains, l'accueil à un bureau ou à un domicile est la démarche attendue, pour d'autres, le simple «asseyez-vous», même dit sur un ton affable, peut donner l'impression fâcheuse et paralysante qu'ils se trouvent... chez le juge ou chez le commissaire.

Ce «tout à tous» veillera également à user d'un langage adéquat, dépouillé de mots savants que l'autre ne comprendrait pas; dépouillé de redondance verbale qui empêcherait l'autre de s'exprimer, ou simplement d'oser le faire dans son vocabulaire restreint; dépouillé aussi de toute vulgarité, sous le prétexte erroné que l'autre en use habituellement. Se faire tout à tous, avec l'aide de l'Esprit et un sens humain que l'expérience a pu affiner, c'est donc discerner avec qui l'on a affaire. L'apparence peut tromper et nous ne devons pas nécessairement

1/ Ph 2.3

2/ 1 Co 9.22

nous y arrêter. Il n'en reste pas moins que son visage, son regard, sa voix, son ton, son attitude, ses mains, sont aussi une sorte de parole et peuvent suggérer la première démarche d'une thérapie appropriée.

L'interlocuteur peut être aussi rasséréiné à la pensée que quelqu'un l'accompagne dans l'entretien qu'il désire et qu'il redoute en même temps. C'est une possibilité à offrir. Elle se traduira par la suggestion à lui faire ... de venir vous voir ou de vous recevoir en présence de quelqu'un de son choix.

Enfin l'écoute et la thérapie appropriée doivent tenir compte de trois autres facteurs.

1. L'important n'est pas de lui communiquer aussitôt tout ce qu'on pourrait avoir à cœur de lui dire, de lui répondre, ou même de lui révéler. Non! L'important, c'est d'avoir perçu la question qu'il pose, la préoccupation majeure qui le perturbe, le besoin immédiat qui est le sien. Donc notre attention se portera sur ce qu'il est venu chercher et non sur ce qu'on aimerait bien qu'il entende ou qu'il reçoive. Jésus avait à cœur de révéler à la Samaritaine qu'il était le Christ. En lui demandant d'abord à boire, il la préparait à exprimer, dans un second temps, la vraie soif à laquelle son cœur de femme ne trouvait pas d'apaisement.

2. Cela signifie aussi qu'il convient, avec l'aide de l'Esprit saint, de discerner si la thérapie envisagée doit toucher d'abord le cœur ou l'intelligence, ou le corps, ou la situation matérielle. On connaît l'apostrophe de l'apôtre Jacques aux théoriciens: «A quoi sert-il que vous disiez à quelqu'un... chauffez-vous et nourrissez-vous, si vous ne leur donnez pas ce qui est nécessaire pour vivre?»¹. Ce nécessaire doit donc répondre au premier besoin véritable. Le dialogue avec le prochain peut conduire à dire, ou à faire, ou à manifester, ce qui le touchera d'abord, parfois plus au niveau du cœur qu'au niveau du raisonnement; parfois plus au niveau de la conscience qu'à celui de l'intelligence; parfois plus au niveau du geste concret à faire que de la prière qu'il espère nous entendre lui proposer. L'ordre formel à la Samaritaine: «Appelle ton mari»² ou le propos hautement théologique de Jésus à Nicodème: «En vérité, en vérité je te le dis, personne

1/ Jq 2.16

2/ Jn 4.16

ne peut entrer dans le Royaume de Dieu s'il ne naît pas d'eau et de l'Esprit Saint»¹, sont des thérapies appropriées aux situations de celle-ci ou de celui-là.

3. Il se peut enfin que nous ne discernions pas du tout la thérapie à envisager. Le Docteur Tournier, et d'autres avec lui, diraient que c'est la chose la plus heureuse qui puisse arriver. Selon leur conception du ministère, l'erreur du thérapeute serait, non pas d'avoir une thérapie, mais d'avoir une thérapie communiquant au patient un conseil ou une directive. Ils s'en expliquent.

— A le faire, vous empêchez ce dernier de parvenir à sa libération, à la prise de conscience de sa personnalité, voire à sa guérison.

Sans méconnaître la part de sagesse et de justesse d'une telle «non-intervention», l'absolu de ce refus est excessif, même contraire à notre vocation de témoin, porteur de la lumière et de la vérité de l'Evangile. Nous y reviendrons dans l'application de la règle qui suit. Pour l'instant, nous maintenons qu'il convient parfois de dire à notre interlocuteur :

— Laissez-moi du temps pour prier et réfléchir; dès que je verrai plus clair, je reprendrai contact avec vous.

Un telle proposition traduit la relativité de notre savoir; elle laisse entendre au prochain le sérieux de notre démarche en sa faveur et l'autorité que nous donnons au Seigneur et à sa sagesse².

Premier pas.

Savoir écouter et questionner, établir un diagnostic plus ou moins assuré, c'est encore relativement simple. La mise à jour des éléments d'un problème peut être comparée à l'étalage, sur une table, des pièces d'un appareil plus ou moins compliqué. Cela reste à la portée de tout serviteur (ou servante) préparé à une telle tâche. Mais repérer la ou les causes d'un dérèglement, d'une angoisse, d'une dépression, d'un trouble du comportement, d'un blocage spirituel, d'une carence relationnelle, discerner comment y remédier, cela est une tout autre affaire.

Le risque réel de ce ministère, c'est que le patient soit soulagé d'avoir trouvé une oreille attentive et un cœur compatissant, mais

1/ Jn 3,3

2/ Pr 3,1, 5, 7-8

reparte encore et toujours malade, ou à la recherche de sa libération. Si Jésus nous demande d'être compatissant, il nous demande aussi de libérer et de guérir.

Nous l'avons mentionné, bon nombre de thérapeutes se gardent de toute démarche qui pourrait ressembler à un conseil directif. A leur manière, ils écoutent et, par leurs questions, favorisent chez le patient une prise de conscience de son état ou de sa situation. Mais ils s'interdisent de lui dire quoi que ce soit qui pourrait influencer ou orienter sa décision. Ils considèrent que cela n'est pas de leur responsabilité et tiennent pour du paternalisme – voire pour une forme d'aliénation – de la liberté d'autrui – tout avis et tout conseil donnés. Ils ajoutent qu'il faut rendre les autres adultes et non pas les maintenir en état d'infantilisme en les conditionnant par des conseils ou même des recommandations.

Mes quinze années de «courrieriste du cœur» à Radio Lausanne m'ont confronté plus d'une fois à cette critique. Je sais donc que beaucoup de thérapeutes désapprouveront ce que je vais écrire.

Dans le ministère de dialogue et d'échange avec autrui, il est des interlocuteurs qui, effectivement, ne viennent chercher ni conseil, ni secours, mais simple accompagnement, dans une quête de vérité ou dans un désir de clarté face à une situation difficile. Heureux de nous prêter à cet accompagnement, nous savons aussi limiter notre service à ce rôle de soutien, éventuellement de «garde-fou» auprès de celui qui cherche ou déjà trace sa route devant nous.

Il y a ensuite les interlocuteurs qui viennent à nous sans désir aucun. Et pour cause! Ils ont en main la clé de leur problème. Ils savent l'arrière-plan et les conséquences de leur affaire. Ils savent plus ou moins ce qu'ils auraient à dire ou à faire pour que survienne le changement attendu. Ils le savent... mais n'ont ni la volonté, ni le désir d'agir. Ils redoutent l'action parce qu'elle leur coûte quelque chose. Donc ils quêtent notre aide, afin de nous rendre responsable, à leur place, de la décision à prendre, quitte à nous en vouloir si nous leur indiquons clairement ce qu'ils ont à faire. Soit dit en passant: ces interlocuteurs-là sont parfois (je n'ai pas dit: toujours!) des geignants.

des plaignants, des insatisfaits, qui passent d'un serviteur à l'autre, dans l'espoir d'en trouver un qui leur donnerait l'avis conforme à leur désir d'éviter le geste ou la démarche qui leur coûte. A l'évidence, leur donner un conseil, c'est être le pion consentant, manipulé, et bientôt rejeté par l'interlocuteur... L'aide consentie en ces cas-là doit rester celle d'une écoute, ayant pour seule fin d'amener l'interlocuteur à dire, avec l'exposé de son problème, la solution qu'il envisage. Ajoutons-le: cette règle est celle pratiquée par la majorité des thérapeutes.

Elle a du reste large part dans mon ministère aussi. Et je la compléterai en précisant que le seul vrai service à rendre à ce type de patient sera de lui proposer de revenir nous voir... quand il aura mis en pratique ce qu'il envisageait!

Mais il y a un troisième type d'interlocuteurs, souvent rencontrés. Et pour cause! Ce dernier demi-siècle a vu l'anarchie (l'absence d'autorité) remplacer la loi et la grâce qui, jusqu'alors, étaient sous-jacentes à l'éducation généralement agréée. Nombreux sont les jeunes et les parents qui, aujourd'hui, pâtissent d'enseignements pédagogiques et psychologiques à l'enseigne de la liberté sans contrainte et du droit de se réaliser au gré de ses penchants naturels. Comme si la nature ne nous enseignait pas qu'un arbre, dont la taille a été négligée, est un mauvais porteur de fruits. Il risque la mutilation si l'on prétend tardivement corriger à la scie ce que le sécateur aurait sans peine coupé et orienté dès les premières années de croissance. Mais les faits sont là, et nous devons en assumer les conséquences.

L'éducation sans contrainte — aux effets doublés par un style de vie avec des facilités en tous les domaines — a permis à la race de grandir et de durer. Mais cette humanité haute en stature souffre de son ossature fragile et de son absence de muscles. Sa capacité d'effort et de résistance, physique autant que psychique, morale autant que spirituelle, s'avère asthénique. Parmi ceux qui requièrent de l'aide, plusieurs sont apparemment en santé. En fait, ils n'ont pas d'«être intérieur» éduqué et structuré. En dépit de leur bonne mine, de leur réussite sociale et économique, ils sont réellement malades.

Ils ont besoin de soins réels, et ce n'est pas empiéter sur leur liberté que d'intervenir dans leur vie à la manière du médecin au chevet d'un souffrant fiévreux ou accidenté. Après auscultation, le malade attend de son médecin un conseil, une ordonnance, des indications précises. Suivant la gravité du cas, l'avis ou l'ordonnance du médecin ne passe pas la mesure des 24 ou 48 heures qui suivent, attendu que le laps de temps permettra de vérifier l'effet du remède proposé, donc la justesse du diagnostic.

C'est exactement ce qu'un patient peut attendre de notre aide. Il ne veut pas venir partager son marasme, sa douleur, ses peurs, son obsession. Il veut être aidé, mais moins que nous puissions lui accorder dans l'épreuve qu'il traverse. C'est bien sûr, notre compassion, mais c'est surtout le secours de notre autorité (je n'ai pas dit «pouvoir»!) qui, avec son accord, envisage non pas nécessairement la solution, mais le premier pas à faire. Il y aurait beaucoup d'exemples à citer. Celui de madame et monsieur X était démonstratif.

Les personnes qu'ils avaient consultées les avaient fort bien encouragés, avaient montré beaucoup de compréhension et de patience dans leur accompagnement; mais, fidèles à leur conception de la relation d'aide, ils en étaient restés là. Personne ne leur avait dit clairement : «Voilà ce que vous allez faire... Voilà comment commencer...».

Ils étaient éclairés quant à leur marasme, mais faute d'indication ils restaient incapables d'y faire face.

Quel médecin laisse son «malade» choisir lui-même le remède à son mal? Cette forme d'abandon à ses propres forces et à ses propres décisions serait une insécurité ajoutée à celle qui déjà le perturbe gravement. Il ne s'agit pas d'aliéner la liberté de quelqu'un, ni de tracer des sentiers qui finiraient par devenir des avenues, à sens unique, où l'on est obligé. Non! En indiquant le premier pas à faire, il s'agit simplement de rendre à la personne une confiance en elle-même qu'elle a perdue souvent depuis très longtemps. Cet appui l'aide à sortir de sa fatigue résultant de solutions jusqu'ici théoriquement envisagées. Il met à l'épreuve sa volonté réelle de faire face à son marasme. Ce premier pas est déjà celui de sa guérison, soit aussi celui de sa reconstruction.

intérieure. Il sera suivi de beaucoup d'autres et, dès que possible, de ceux que le patient choisira lui-même de faire, en vue de sa totale guérison.

Ultime remarque applicable à tous: dans leur généralité, ceux qui sollicitent de l'aide le font avec la pensée et le désir d'un changement dans leur état ou dans leur situation. Il arrive cependant que certains prennent plaisir à leur marasme, alors même qu'ils sollicitent de l'aide pour en sortir. Il faut donc parfois s'assurer que leurs allégations correspondent à leur désir réel. Le moyen le plus simple est donc de leur donner l'occasion de l'attester, compte tenu de leur faiblesse ou de leurs difficultés. Exemples concrets:

— C'est vous qui, en téléphonant (ou en m'écrivant) proposerez une prochaine rencontre.

— En vue d'une prochaine rencontre, accepteriez-vous de mettre par écrit, sur une simple feuille et avec vos propres mots, ce que vous avez retenu de notre conversation.

— Dans le temps qui nous sépare d'une prochaine rencontre, quelle démarche ferez-vous?

— Quel exaucement attendez-vous durant cette prochaine semaine, et quelle parole du Seigneur soutiendra votre acte de foi?

Déculpabilisé, responsable, encouragé.

Le Dr Tournier a écrit: «Voilà bien la condition dans laquelle nous vivons: la conscience confuse et inquiète qu'à toutes les fautes que nous nous reconnaissons, il s'en ajoute certainement un plus grand nombre encore, qu'un incident quelconque peut tout à coup mettre en lumière. Ainsi Pierre quand le coq a chanté. Nous sommes sans cesse sous cette menace de quelque chant du coq qui nous plongera dans la confusion. Cela entretient en nous une certaine inquiétude permanente. Nous nous sentons en état de présomption, de culpabilité constante, imprévisible et fugitive»¹.

Dans les chapitres qui précèdent, nous avons souligné l'importance de la grâce de Dieu en Jésus-Christ, mais aussi l'ignorance générale, même chez les chrétiens, de ce qu'elle est en vérité. Nous nous

1/ «Vraie ou fausse culpabilité» Delachaux et Niestlé 1958, p. 43-44.

trompons rarement lorsque nous supposons que la personne avec laquelle nous parlons ne sait pas ce qu'est la grâce, ou alors n'a aucune certitude fondée quant à l'amour «gracieux» de Dieu pour elle. Cela s'observe encore davantage chez les protestants que chez les catholiques, parce que ces derniers trouvent un apaisement à leur culpabilité par la pratique de la confession.

Pour des raisons explicables historiquement et théologiquement, cette confession de bouche à oreille, source de beaucoup d'abus, a quasiment disparu chez les protestants. Sa suppression a regrettablement aboli toute forme de confession personnelle. Même si, dimanche après dimanche, la liturgie du culte réformé conduit les fidèles dans une confession de leurs péchés et les assure de la grâce, ils restent souvent «chargés» psychologiquement, voire tourmentés par leurs fautes. Lorsqu'ils se disent apaisés, ce n'est pas qu'ils se sachent véritablement graciés, c'est qu'ils ont, pour la plupart, refoulé leurs sentiments de culpabilité. Cette culpabilité est sans cesse ravivée ou renouvelée par la lecture, ou la vision, ou l'audition, de tous les événements tragiques du monde contemporain. Les médias s'emploient à nous rendre solidaires. Pour mille raisons européennes, africaines, américaines, asiatiques ou océaniques, nous sommes chaque jour rames au banc des accusés. Qui est l'accusateur? Le diable ou Dieu?

Assurément, il n'est pas facile de faire entendre au prochain l'amour que Dieu lui porte et, en même temps, la condamnation qui frappe son comportement, ses actes, ses pensées ou ses sentiments. Il n'en reste pas moins que l'amour du Seigneur est l'assurance permanente de donner à tout homme, quel qu'il soit et quoi qu'il ait fait. Il faut d'autant plus l'en rendre conscient qu'il est prisonnier de ses souffrances, souvent empêtré dans une situation résultant, ou de sa malchance, ou de son entêtement, ou de sa lâcheté, ou de son refus d'entendre ce que Dieu avait à lui dire.

Innombrables sont nos contemporains descendant de Jérusalem et de Jéricho, «brigandés» par l'existence qu'on leur a faite ou qu'ils ont choisie aveuglément. L'assurance de l'amour divin envers eux a pour appui la parole du Crucifié: «Père, pardonne-leur, ils ne savent

1/ Lc 10.30.

ce qu'ils font»¹. Elle a pour confirmation la parole de l'apôtre Pierre à l'adresse des Juifs, de Jérusalem précisément. Devant tout le peuple étonné, il dit: «Et maintenant, Frères, je sais que vous avez agi par ignorance ainsi que vos chefs»².

Il serait facile d'imaginer un autre discours, l'apôtre apostrophant les Juifs au sujet de leur lenteur à comprendre et à croire, les blâmant de rester des endurcis que le jugement de Dieu finira par atteindre. A noter que cet aspect de leur responsabilité fut aussi souligné par Pierre qui, en conclusion, les convia à la repentance et à la conversion... Mais la note dominante, ponctuée par l'appel final, reste la parole citée plus haut.

Dieu se souvient «que nous ne sommes que chair». Plus encore, «il se souvient de sa miséricorde»³. Dans le cœur de Dieu, il y a d'abord compassion, il y a grâce et volonté de pardon. Pour autant la vérité demeure. Si la grâce s'en prend aux sentiments accusateurs, facteurs de troubles et de perturbations, voire de maladies psychosomatiques, si elle est l'unique antidote de la culpabilité et annonce que «Christ, l'agneau de Dieu, ôte le péché du monde»⁴, elle ne nie pas le mal et ses conséquences. Elle ne nie pas que l'homme soit fautif. Elle vise même à le rendre conscient de la faute commise et le presse de s'en séparer. Mais, ôter la culpabilité ne signifie pas déresponsabiliser. Au contraire. Et sur ce point précis se joue l'action importante du ministère de la réconciliation, éclairé par de nombreuses pages de l'Ecriture.

Quand, en Eden, l'Eternel rejoint Adam et Eve séduits par Satan, l'un et l'autre tentent d'esquiver leurs responsabilités⁵. Il est vrai que Satan fut séducteur. Et il est encore vrai que la femme a cédé la première à la suggestion satanique. Mais il est vrai également qu'Adam et Eve connaissaient l'ordre formel de Dieu. Sans raison et sans excuse, ils l'ont transgressé.

Dans le contexte de la grâce divine venant rejoindre l'homme pécheur, c'est cela qu'il ne faut jamais omettre. Sans nier la part de faute revenant à autrui, sans ignorer que l'hérédité ou les circonstances ont pu jouer un rôle dans ce qui est arrivé, il est primordial que soit

1/ Lc 23.37

2/ Ac 3.17

3/ Ps 78.39, Lc 1.54

4/ Jn 1.29

5/ Gn 3.12-13

aussi reconnue, par l'interlocuteur, sa part de responsabilité. Il consentira pas nécessairement. Ce refus est souvent indicateur d'un mauvais état moral ou spirituel. Y a-t-il plus pitoyable plaidoyer que celui d'Aaron lors de la scène du veau d'or? A l'aveu de sa propre culpabilité, il préfère une explication aussi mensongère que ridicule.

Cette dérobade est coutumière à l'homme. Elle est aussi grave que la faute qu'elle prétend justifier. Elle conduit à l'endurcissement du cœur. On ne dira jamais assez le risque qu'il fait courir à celui qui s'y complait. L'histoire de Saül est là pour nous l'apprendre. Contraint à l'aveu, il enrobe d'explications aussi lénifiantes que fallacieuses, des fautes qu'il a commises.

Le prophète Samuel n'était pas dupe et fit connaître à Saül son entière responsabilité. Le roi crut s'en tirer en disant au prophète: «...péché. Je me prosternerai devant l'Eternel; mais honore-moi en ta présence des anciens de mon peuple et en présence d'Israël»².

C'est bafouer la grâce salutaire que de s'en réclamer... à condition que nous n'ayons pas à nous reconnaître coupables devant le Seigneur! chain!

Contraste à ces deux exemples, David, adultère et criminel, reconnaît aussitôt son entière responsabilité. A l'avance, il accepte le verdict de Dieu. Son repentir est réel³. En réponse, la grâce et le pardon de Dieu le seront également⁴.

Cet accent mis sur la responsabilité personnelle est en relation avec deux facteurs de guérison sur lesquels Jésus lui-même a insisté: le vouloir et la foi.

La volonté est, en effet, cette part de nous-même que le Seigneur sollicite à l'heure de notre libération. «Veux-tu être guéri?»⁵ dit-il au paralytique de Béthesda. «Que veux-tu que je te fasse?»⁶ demande-t-il à l'aveugle de Jéricho. Car l'affranchissement ne serait pas réel si la guérison reçue s'opérait, d'une part sans que nous en prenions la responsabilité, d'autre part sans que nous voulions assumer la condition nouvelle dans laquelle elle nous introduit. Le Christ ne veut pas faire de nous des robots pardonnés, mais des hommes pardonnés et libérés.

1/ Ex 32.23-24

2/ 1S 15.30

3/ Le psaume 51 en est l'expression.

4/ 2S 12.13; 24.3, 10.

5/ Jn 5.6

6/ Lc 18.41

Notre ministère doit donc révéler à tout homme pécheur, avec la réconciliation apportée, ce sens d'une responsabilité personnelle, dorénavant assumée dans une volonté de libre soumission au Seigneur.

La foi en est l'autre face. Son expression est toujours liée à des aspects concrets. «Sans œuvres, la foi est morte» disait l'apôtre Jacques¹. L'histoire de Zachée est une illustration heureuse du sens d'une responsabilité retrouvée. Il ne s'est pas contenté de dire: «Seigneur, merci de m'avoir libéré de ma culpabilité». Il envisagea aussitôt de réparer les exactions dont il s'était rendu coupable².

Une nouveauté de vie, fruit de la grâce et de la restauration de nos personnes, est profondément liée à cet aspect concret du témoignage. C'est pourquoi l'éveil de la responsabilité, parallèlement à la déculpabilisation, est une règle de base d'un dialogue avec autrui.

Il n'est pas superflu de préciser que cet éveil va souvent de pair avec cette forme de compassion qu'est l'encouragement. Lorsque Jésus invite Zachée à descendre du sycamore où il se soustrait au regard de la foule — elle a des raisons de lui en vouloir — puis lui annonce publiquement qu'il désire être son hôte, il pratique ce ministère d'encouragement. La foule ne s'y trompe pas. Elle s'étonne de voir Jésus honorer cet homme décrié. Cela va sans dire, il ne s'agit pas de flatter Zachée. Il ne s'agit pas non plus de provoquer la foule. Jésus sait le bouleversement qui résultera de ses entretiens avec Zachée.

A l'écoute de quelqu'un, nous savons aussi le chemin difficile, voire douloureux sur lequel peut s'inscrire sa libération. A l'avance, nous mesurons parfois que l'obéissance demandée sera coûteuse, comportera des démarches peut-être humiliantes, peut-être courageuses, peut-être incomprises. Sans nous comparer aux dentistes, nous pouvons nous inspirer de leur sens psychologique. Mieux, de leur pédagogie! A l'instant d'user d'une fraise ou d'un instrument qui pourrait faire mal, ils vous avertissent:

— Je vais vous faire un peu mal. Si cela devient insupportable, vous lèverez le bras. J'arrêterai aussitôt...

Comparativement, notre encouragement peut prendre aussi la forme de paroles prévenantes:

1/ Jq 2.17

2/ Lc 19.8

— Ne pensez pas que je me plaise à relever des détails douloureux, peut-être même cuisants à votre souvenir. Si je prends la liberté de les évoquer, c'est que votre manière d'en parler me fait craindre que vous n'en minimisiez l'importance. Or, aux yeux de Dieu, ils en ont beaucoup. Si, en sa présence, je les évoque avec vous, si je m'y attarde même, ce n'est pas que je désire vous accabler, encore moins vous laisser croire que je vous juge. Pour vous guérir, le Seigneur veut que vous preniez conscience de la véritable nature de votre mal. Il attend donc votre consentement à reconnaître ce que vous saviez tout de même être une faute. Alors, parlons-en droitement...

Le prophète Jérémie ne disait-il pas en semblable situation: «Babylone est tombée; elle est brisée. Gémissiez sur elle, prenez du baume pour sa plaie. Peut-être guérira-t-elle?»¹.

L'huile de la compassion et de l'encouragement doit accompagner le burin aigu et tranchant d'une parole divine allant jusqu'à la division de la moëlle et des os².

Libéré d'un esprit de réussite, attendre et persévérer.

L'impatience est l'une des caractéristiques de l'homme contemporain. L'illustration qu'en donnait un pasteur est criante de vérité. Après un service funèbre, il avait pris place dans l'une des voitures qui accompagnaient le corbillard. Ce cortège traversait la ville à modeste allure et, selon la coutume, se signalait par les phares allumés de chaque voiture. Survint sur la droite un automobiliste pressé. Il avait la priorité. A la vue du convoi, il aurait dû céder son droit. Mais non! Irrité de devoir attendre, il klaxonne, se glisse dans le cortège, klaxonne encore, dépasse une à une les autos du convoi et risque l'accident à chaque décrochage. Enervé, il quitte soudain la route pour emprunter un autre itinéraire. Délibérément, il avait ignoré le type de cortège dans lequel il avait pris place. Il avait croisé la mort sans la voir, ou en refusant d'en prendre conscience. Seul son droit demeurerait... et il avait tous les droits!

Certes, la note est ici extrême. Il n'en reste pas moins qu'à beaucoup de ses maux, l'homme ajoute ceux de son impatience et de son

1/ Jr 51.8

2/ He 4.12-13

irritation. Il ne peut comprendre ni admettre d'être contrarié dans ses droits. Droit à la vie, droit à la santé, droit au bien-être, droit à l'amour, et droit à bien d'autres choses encore. Cette revendication est une grave maladie moderne, aux manifestations lancinantes.

Quand nos contemporains attendent un secours venu de Dieu, ils manifestent souvent une impatience doublée d'exigences en rapport avec leurs droits. La tension qui en résulte est un réel obstacle à la libération ou à la guérison, ou simplement à la paix que le Seigneur voudrait leur rendre. Sans cette paix retrouvée, en effet, nous restons vulnérables, exposés à toutes sortes de maux intérieurs ou extérieurs à nous-mêmes.

La thérapie chrétienne dispose ici d'une clé à double usage.

Il faut savoir personnellement, et faire connaître au prochain, que Dieu est l'Eternel. Il régit le temps. Entrer dans son ordre des choses, agréer sa Seigneurie sur nos vies, c'est accueillir en nous son éternité. C'est donc sortir de l'engrenage épuisant et destructeur du temps qui nous opprime, nous pourchasse, nous obsède, nous angoisse, en un mot nous empêche de trouver la paix. Non, celle-ci n'a rien à voir avec celle du cimetière. Au contraire, elle est facteur de vie et de croissance. Paul disait que «les perfections invisibles de Dieu... se révèlent à nos yeux quand on les considère dans ses ouvrages»¹. Il est exact que la création tout entière nous apporte la démonstration de ce rythme paisible de la vie jaillissant de partout, sans bruit, sans hâte, constante et triomphante. C'est jusqu'au brin d'herbe qui, malgré sa faiblesse, a la force tranquille de percer le macadam sous lequel on avait cru l'ensevelir.

Cette paix, cette force tranquille, Dieu veut les rendre à tout homme qu'il rencontre. Notre accueil des autres doit donc à la fois en être marqué et y conduire. En termes d'Evangile, cela signifie: les amener à Christ, afin qu'il opère en eux son salut et qu'il établisse en eux son règne. Nous sommes appelés à être des sacrificateurs, intermédiaires ou envoyés du Christ auprès de ceux que nous rencontrons. Nous n'avons pas à nous préoccuper de réussir quelque chose. Nous ne sommes pas des thaumaturges ou des guérisseurs. Nous n'avons pas

1/ Rm 1.20

à «faire des heureux», à restaurer ou à reconstituer des personnes, sires de reprendre au plus vite leur place sur les chemins du monde. Notre tâche est à la fois plus simple et plus délicate. Dans une persévérance aussi patiente et obstinée que celle dont Christ a voulu pour se révéler à nous et nous rencontrer, nous avons à être connus des autres, pleinement hommes ou femmes à leurs côtés, comme le Christ l'est pour nous. Avec cette originalité, expression de notre vocation: «Nous sommes la lumière du monde». A cause de notre présence, cette lumière doit «luire devant eux»¹ et contester les ténèbres dans lesquelles ils demeurent ou qu'ils dissimulent encore d'eux. Ce ministère peut prendre beaucoup de temps, nous coûte même beaucoup de peine, «jusqu'à ce que Christ soit formé en eux»².

La parabole est connue. Il y a le temps des labours, du ramassage des pierres qui sont apparues. Puis le temps de l'ensemencement. Quand la graine a germé, on doit passer la herse de la patience et de l'amour. On serait vite tenté de s'écarter de cette persévérance.

Il y a un autre usage de cette clé de la patience. Dans l'esprit beaucoup, agréer le secours de Dieu, c'est s'attendre au miracle. Même à un miracle court-circuitant un processus qui, sans cela, aurait pris beaucoup de temps. Puisque, par notre témoignage auprès d'eux, le Seigneur est en cause, ils s'attendent que les choses aillent vite, dans l'oubli que les œuvres de Dieu, au contraire de celles du monde, s'élaborent sans hâte. Ainsi, parce que nous avons pris le temps de les écouter, d'examiner leur situation difficile, parce que nous avons prié avec eux et peut-être même fait le geste de l'imposition des mains, ils s'attendent à l'exaucement immédiat. Il est vain qu'il peut venir soudainement. Mais c'est là plutôt une exception à la règle qui, elle, ne brûle pas les étapes, mais en parcourt naturellement le tracé.

Votre interlocuteur aurait-il une jambe cassée ou une plaie ouverte infectée, il ne s'étonnerait pas qu'au lendemain d'une réduction de la fracture ou d'un curetage des tissus infectés et maintenant recousus, il doive rester six semaines dans le plâtre, puis suivre une thérapie

1/ Mt 5.14, 16

2/ Ga 4.19

réadaptation, peut-être même observer un régime strict, ou s'astreindre à des séances de rayons favorisant la rénovation des tissus et leur cicatrisation. Il acceptera d'être alité, il ne s'étonnera pas d'une convalescence prolongée, sans reprise de ses activités habituelles.

Le rétablissement d'une santé psychique ou spirituelle n'échappe pas à ce lent cheminement de l'Esprit créateur et réparateur des brèches. Il importe d'en rendre conscients et consentants ceux avec lesquels nous cheminons.

Qu'on ne vienne pas nous répondre: le Christ guérissait sur le champ, par une parole ou par un geste. Qu'il puisse opérer de cette manière aujourd'hui comme hier, c'est certain. Et il le fait. Mais nous ne saurions être confondus avec le Christ. Nous ne sommes que ses serviteurs et notre ministère doit respecter une volonté divine qui nous apprend que la patience et la persévérance, dans ce domaine, accomplissent une œuvre d'autant plus solide et durable qu'elle s'inscrit dans la vie des hommes en échappant à la contrainte du temps.

Osons même reconnaître que cette patience persévérante, exigée du serviteur, fait redouter un engagement dans un tel ministère. Il est moins astreignant d'être prédicateur. Ceux qui le pensent ou le disent ne se trompent pas!

L'esprit de prière.

On le sait bien, «l'Eternel donne la sagesse. De sa bouche sortent la connaissance et l'intelligence»¹. Nous n'avons rien et ne pouvons rien donner que nous ne l'ayons reçu. Les exigences d'intelligence, de sagesse, de discernement, de compréhension, de compassion, de persévérance et d'autorité, nécessaires à l'accomplissement de ce ministère, ne peuvent être qu'un don renouvelé d'En-Haut. Précisons-le, la prière par l'Esprit en est le servant. Lorsque Paul la décrit dans son épître aux Ephésiens², elle prend la forme d'un instrument de relais, assurant au serviteur tout l'équipement nécessaire à son travail. En ce sens, on peut comprendre que la glossolalie — un des aspects de la prière de l'Esprit — nous soit donnée comme un moyen d'édification personnelle³. Dans une écoute des autres et un dialogue mobilisant à

1/ Pr 2.6

2/ Ep 6.18

3/ 1 Co 14.4

la fois notre intelligence, notre faculté de raisonnement, notre esprit, notre cœur et notre compassion, la prière par l'Esprit nous dispose à recevoir parallèlement, et du Seigneur lui-même, ce qu'il convient de retenir, de répondre, ou peut-être de réfuter. A cette fin, l'esprit de prière est un rafraîchissement, une force renouvelée. Certes, tous les serviteurs ne pratiquent pas la prière par l'Esprit. Au moins, ils ne connaissent-ils pas l'esprit de prière, attitude ouverte à la sagesse que le Seigneur veut nous octroyer pour écouter et parler en son nom.

Cependant, ce secours d'En-Haut n'est pas uniquement au bénéfice de l'autrui. En situation d'écoute, nous avons, nous les premiers, besoin d'être secourus. La relation fraternelle et le partage dont elle s'accompagne côtoient beaucoup d'écueils et de tentations. Ecueil de la distraction, de la fatigue, de l'irritation, du parti pris, de la présomption. Tentation d'être troublé, sinon égaré dans notre imagination, à la suite des récits qui nous sont faits, des confessions qui nous sont apportées. Ces dangers sont réels. Nous entrons dans l'intimité des gens. Elle peut être profondément spirituelle. Mais elle peut être aussi singulièrement charnelle. On découvre tel homme ou telle femme dans ses dépravations, dans ses luttes et ses défaites, dans ses faims et ses soifs. Notre sensibilité sinon notre chair peut s'en émoouvoir. L'ennemi corrupteur et séducteur peut se glisser dans une situation où notre sensibilité émotive deviendra un piège pour nous-mêmes ou pour la personne dont nous nous occupons. Il est des tête-à-tête où la spiritualité n'est que le déguisement d'une intimité plus ou moins recherchée par l'autre. En médecine, l'asepsie est de rigueur. Notre ministère la requiert aussi. Elle nous est accordée dans la communion de l'Esprit saint et sanctificateur.

Il est des personnes qui sollicitent notre ministère par besoin plus ou moins conscient d'une affection masculine ou féminine, paternelle ou maternelle. Ils ont trouvé quelqu'un qui les écoute, les comprend, les accueille avec déférence et sympathie. Cela leur est devenu un agrément et bientôt une nécessité. Ils inventeront des troubles pour justifier les besoins de nous rencontrer. Dans cette situation, il faut souligner la valeur d'un ministère à deux, mari et femme, frères et

sœurs, nous évitant les pièges d'une intimité sans asepsie. Comme Paul nous y invite¹, nous devons donc requérir la force du Seigneur, prier pour être gardé nous-même, pour que notre interlocuteur le soit également; prier pour que tout dialogue à deux soit marqué du sceau de la sainteté.

Discerner l'Adversaire².

a. Toute visite chez un médecin consciencieux s'accompagne d'un contrôle de votre pression et d'une brève enquête sur votre santé en général. De la même manière, toute occasion d'un entretien peut permettre une brève interrogation sur les rapports de l'interlocuteur d'une part, avec l'occultisme, d'autre part sur son recours à l'une ou l'autre des pratiques rangées aujourd'hui à l'enseigne des guérisseurs.

Encore faut-il prendre soin de vérifier si le sens de nos questions à ce sujet est véritablement compris par celui auquel nous les adressons. A maintes reprises, j'ai fait la remarque que la personne interrogée m'assurait n'avoir eu aucun contact avec l'occultisme, mais disait exactement le contraire lorsque, suite à sa réponse, je la questionnais avec précision sur d'éventuelles visites chez le guérisseur, sur sa participation à des cours de yoga, sur le sens du signe du zodiaque qu'elle avait à son cou ou sur sa bague.

On peut sortir indemne d'un contact occasionnel avec un tuberculeux bacillaire. On ne déduira pas non plus de l'aveu de contacts avec l'une ou l'autre des pratiques occultes que le patient en est nécessairement démonisé. Mais il serait grave de n'en pas tenir compte et de laisser, sans vérification, la détérioration possible intervenue à la suite de l'action d'un guérisseur, d'un devin, d'un yogi, d'un donneur de mantras, d'un magnétiseur promenant son pendule sur la personne elle-même ou dans une pièce de son appartement.

b. Y aurait-il présence permanente ou occasionnelle d'une force adverse ou d'un esprit démoniaque, il ne s'agit pas de procéder aussitôt à son expulsion. Il importe bien davantage de discerner dans quel terrain d'hérédité, de circonstances, d'éducation, de désobéissance, de connivence complaisante, l'Ennemi est devenu occupant, pour le

1/ Ep 6.10

2/ Les remarques ici transcrites appellent un enseignement complémentaire. Il sera donné dans le volume IV de cette collection.

moins manipulateur. Et pour cela, il faut, avant toutes choses, connaître si la volonté de l'interlocuteur reste libre de s'exprimer d'agir, si elle l'est en permanence ou seulement occasionnellement. Il faudra aussi déterminer dans quelles conditions ou circonstances elle se trouve paralysée, peut-être influencée ou habitée par un démon, entravée par une Puissance. Nous testerons ainsi quelle collaboration nous pouvons attendre de sa part.

c. De toute manière, il faut chercher d'abord à assainir le terrain mental, affectif ou moral, dans lequel l'Ennemi trouve accueil, voire connivence. Car, à ne pas procéder de cette manière, le risque est grand qu'un exorcisme prématuré laisse pleine liberté à l'Adversaire de revenir sur ce terrain non assaini.

d. Cela est d'autant plus recommandable qu'il y a souvent similitude de manifestations, par exemple entre une hystérie née d'un traumatisme sexuel, et une hystérie provoquée par un démon de l'impureté. Ou bien entre une violence colérique née d'un sentiment d'infériorité, ou la même violence provoquée par un esprit meurtrier. L'anamnèse de l'hérédité, puis du passé ancien et récent de l'interlocuteur, évite de tomber par trop facilement dans la confusion entre une manifestation simplement psychosomatique et une manifestation démoniaque. De plus, quand cette part du ministère, à la lumière de la grâce et de la vérité de la Parole, a été bien accomplie, l'expulsion d'un ou de plusieurs démons, si elle devait intervenir, se fera d'autant plus facilement que la collaboration du patient, à la suite de cette préparation, est entièrement acquise.

e. Des traumatismes psychiques, des chocs émotionnels dramatiques, des blessures d'enfance volontairement oubliées mais néanmoins réelles et lancinantes, des injustices vécues et constamment refoulées, peuvent être autant de lieux d'insertion de l'activité démoniaque. Avant d'être restauré dans son être profondément meurtri, le patient doit parfois être approuvé dans sa révolte contre ceux qui l'ont violenté. Dieu est juste. C'est dans la justice divine, et non d'abord dans l'exhortation à se repentir, qu'il trouvera la force de faire front contre l'Ennemi intéressé à faire de lui sa proie. Cette faim

justice satisfaite et apaisée, alors seulement il pourra considérer sa part possible de responsabilité.

f. Il est absurde d'attribuer au diable tous les dérèglements de l'homme et de la société, y compris les faillites personnelles des chrétiens ou celles de l'Eglise. Ce transfert de nos défaillances charnelles au compte des Puissances célestes ou des démons est l'expression d'un refus de nous reconnaître pécheurs, pécheurs parfois aussi lâches qu'orgueilleux.

Mais le même aveuglement peut nous faire désespérer d'une situation, parce que nous l'avons regardée constamment sous son seul aspect humain ou social ou psychique ou spirituel, alors qu'en réalité, sa solution tenait à l'exorcisme que nous n'avons pas su reconnaître nécessaire et nous n'avons pas opéré. Il est donc important que le ministère de la réconciliation soit conjoint, selon l'Ecriture, à l'autorité que le Christ nous confère¹ pour nous opposer victorieusement aux Dominations célestes et à leur dévoiement, et pour chasser les démons là où nous les voyons maîtres séducteurs et manipulateurs.

g. A l'évidence et dans la règle, tout ministère de réconciliation nécessite parallèlement l'autorité et l'équipement indispensable au combat victorieux contre l'Adversaire. On imagine mal, en effet, un berger qui ne saurait pas différencier un chien gardien de son troupeau, d'un loup ravageur de troupeaux. On imagine plus mal encore un berger sans moyens de protéger son troupeau des incursions des loups.

Eviter la dépendance.

L'application de cette règle est délicate, d'autant qu'elle recouvre des situations diverses qu'il importe d'abord d'évoquer.

Il se pourrait en effet, que dans un entretien prolongé, par fatigue ou indisposition, par attiédissement spirituel momentané, je ne sois plus à même d'écouter avec l'attention habituellement requise. Ma responsabilité de serviteur est en cause. En cette situation, je suis dépendant — mon interlocuteur aussi — de ma naturelle faiblesse humaine. Elle est notre lot, même dans la communion de l'Esprit. Plûtôt que de somnoler, il faut dire loyalement à notre interlocuteur :

1/ Mt 10.1

— Permettez que j'interrompe votre récit ou que j'arrête ici notre conversation. Je souhaite, en effet, vous entendre avec le maximum d'attention. La mienne est en train de faiblir. J'ai donc besoin de reprendre, de prier, de réfléchir à ce que vous m'avez dit. Nous nous retrouverons cet après-midi ou demain...

Cette fatigue peut aussi tenir au fait que la personne, entendue qu'ici avec patience et attention... vous apparaisse bientôt au nom de celles qui... se racontent et y trouvent une espèce de satisfaction n'y a pas lieu de s'en irriter. La solitude dans laquelle vivent certains est une épreuve. Ce tête à tête est, pour eux, une heure de soleil dans la grisaille habituelle. Cette heure, même renouvelée, est une illustration de la parole du Christ: «Si quelqu'un te force à faire un mile, fais-en deux avec lui»¹. Evidemment, viendra le moment où ce bienfait devra déboucher dans une autre réalité que celle du plaisir de conversation ou de la permission donnée à l'autre de se raconter. Dans ce cas encore, si j'agréais ce compagnonnage prolongé sans entraîner la personne à la découverte de son chemin de libération, je serais pendant d'elle, et non plus serviteur du Seigneur.

Il est des logorrhées révélatrices d'une agitation intérieure. Nous sommes pas toujours tenus de les subir. Il est des récits biographiques masochistes ou exhibitionnistes. S'il est des abcès qu'il faut laisser s'ouvrir sans mot dire, il en est qu'il faut inciser au bistouri. Et ce se manquer à notre liberté de responsable que de ne pas opérer.

J'étais un jour en présence d'une jeune femme dont l'argumentation volubile tendait à me montrer l'absurdité de la foi en un Dieu non seulement imaginaire, mais aux lois tellement sévères, qu'elles vous interdisaient la simple joie de vivre! Les arguments opposés s'alignaient, se voulaient démonstratifs. Elle ne tarissait pas. Je gardais de la contredire et restais silencieux. Mais cela durait. Alors, disons même que cela s'effiloçait.

Sur un ton incisif, je dis soudain:

— Je vous arrête, Mademoiselle. Car j'ai peine à croire que vous parliez de votre propre cœur ou de votre propre savoir cette accumulation d'arguments aussi savants que trompeurs. De qui les tenez-vous?

1/ Mt 5.41

Evidemment troublée par cette réaction inattendue, et dans l'impossibilité de se dérober à la question, elle répondit visiblement embarrassée:

— ...d'un Monsieur ...un universitaire ...avec lequel je suis liée d'amitié. Et nous avons de longues conversations...

— Vous prétendez que le Dieu auquel je crois, et auquel vous dites ne pas croire, nous prive des joies de la vie. Vous seriez plus honnête de dire que vous êtes l'amante de ce Monsieur, de surcroît peut-être marié. Vous apaisez donc votre conscience en imaginant que Dieu n'existe pas.

Elle rougit, confuse. Notre conversation changea de registre. Le bistouri avait fait un travail qui, lors d'entretiens subséquents, aboutit à une rencontre de cette jeune femme avec le Christ. Rencontre d'autant plus urgente que, quelques mois plus tard, elle mourait brusquement, d'une maladie insoupçonnée au moment de ce dialogue providentiel.

De telles ruptures de conversations peuvent être nécessaires. Elles doivent être cependant envisagées avec prudence. Même s'ils ne l'avouent pas, même s'ils n'ont manifestement ni graves problèmes ni interrogations, les gens visiblement mal dans leur peau sont tout de même éprouvés, pour le moins «en recherche»! De fait, leur vie leur apparaît dépourvue de sens.

Parce que vous vous êtes intéressé à eux, alors soudain ils prennent plaisir à vous rencontrer. Mais ils veillent à ce que leurs propos ou les vôtres ne dérangent rien de l'ordre... ou du désordre de leur vie. Cela doit rester gratuit, théorique. Leur seul émoi serait d'être contraints à une conversion, à un engagement, à un face à face réel avec Dieu. Ils toléreront toutes les remarques, toutes les observations, poseront toutes les questions, pourvu que vos réponses ne les obligent pas à la modification d'un iota ou d'un trait de lettre de leur existence.

La langue française offre, ici, un mot riche de sens: la longanimité. Avant d'envisager une rupture de conversation, il faut avoir épuisé toute la mesure de notre longue âme!

A la même enseigne, il y a deux autres types de patients provocateurs.

Il y a ceux qui viennent vous interroger, même vous demander conseil. En réalité, leur démarche se limite à vous entendre répéter qu'ils savent déjà, mais refusent d'admettre. Ils ne cherchent ni la vérité, ni la libération. Ils cherchent une justification de leur propre sobriété ou de leurs égarements. Donc, lorsqu'ils se réclament votre avis, ils se leurrent eux-mêmes. Ils discutent, ils discutent, ils discutent, alors qu'ils n'ont qu'un plaisir: continuer d'être ce qu'ils sont, continuer de faire ce qu'il font. Ils perdent leur temps... et vous font perdre le vôtre.

Avec de telles personnes, la rupture de conversation trouve son inspiration dans le dialogue entre Jésus et l'homme riche. Il ordonne un geste concret qui aurait attesté la vérité de sa recherche. «Va, vends tout ce que tu as, distribue-le aux pauvres, puis viens et suis-moi». Une obéissance circonstanciée sur un point précis doit prendre place d'un dialogue où l'on tourne en rond.

Il y a enfin ceux qui prétendent être en recherche, alors qu'ils sont ancrés dans une conviction en accord avec leur seul point de vue. À toute occasion de confrontation leur apparaît une aubaine à ne pas laisser passer. Elle leur permettra d'ajouter un élément à leur argumentaire. Ils peuvent aussi de chercher d'autres états, pour peu que votre réaction dévoile la faiblesse de leurs discours. En vérité, de telles personnes ne parlent pas. Elles jouent au tennis. Elles ne vous écoutent pas. Elles préparent leurs répliques. Au pire, elles ne s'expriment pas avec elles-mêmes; l'Adversaire tire les ficelles.

La rupture, ici, peut s'inspirer du silence de Jésus devant Pilate qui demandait ce qu'est la vérité². En pratique, cela peut prendre la tournure:

— L'amitié et le respect que j'ai pour vous m'obligent à vous rester attentif à votre manière d'être: toute parole échangée est non écoutée mais utilisée à étayer votre certitude d'avoir raison. Je mets donc un point final à notre conversation. Le jour où vous serez disposé à un véritable dialogue, je la reprendrai volontiers avec vous.

A moins qu'inspiré de l'exemple de Paul et, comme lui, confronté à un homme jouet de l'Adversaire, vous soyez conduit non plus

1/ Mt 19.21

2/ Jn 18.38

manier le bistouri, mais l'épée de la Parole de Dieu. Le texte est connu: A Elymas, machiavélique argumentateur, l'apôtre dit ouvertement: «Homme plein de toutes espèces de ruses et de fraudes, fils du diable, ennemi de toute justice, ne cesseras-tu point de pervertir les voies droites du Seigneur? Maintenant voici, la main du Seigneur est sur toi... Aussitôt l'obscurité et les ténèbres tombèrent sur lui»¹.

Souvenons-nous en cependant: Cette épée doit viser non la chair et le sang du contradicteur, mais la puissance satanique à laquelle cet homme s'est laissé asservir. En de tels cas, prenons garde que notre présomption à vouloir imiter Paul, finalement nous identifie à Don Quichotte... Avec la pensée de pourfendre l'adversaire, il fonçait dans les moulins à vent! De toute manière et dans tous les cas, restons modeste et ne jouons pas trop vite au David devant Goliath. Par crainte d'être injuste et de manquer de charité. Par crainte aussi de méconnaître les intentions de celui ou de celle qui nous fatigue, disons plutôt avec simplicité:

— Je discerne mal le sens de tout ce que vous me dites. Pardonnez-moi de n'être pas l'interlocuteur compétent que vous cherchez. Plutôt que de vous décevoir ou de vous irriter, je préfère me taire. Je vous souhaite de rencontrer quelqu'un qui saura répondre à votre attente...

A moins que, dans une ultime inspiration, vous en veniez à lui proposer:

— Un seul pourrait répondre à votre attente! Jésus-Christ. Le connaissez-vous? Désirez-vous que nous en parlions?

Dernier détail: il est parfois difficile de concilier l'exhortation à l'accueil... et la dépendance à laquelle peut nous astreindre, plus ou moins consciemment, la personne que nous voulions aider. Peu à peu, ou d'emblée, nous sommes ses obligés. Elle téléphone. Plusieurs fois. Ecourtons-nous la conversation, elle nous reproche notre absence d'écoute et notre indisponibilité. Elle est constamment à notre porte, elle occupe quand il lui plaît — et cela peut lui plaire souvent — notre bureau ou notre appartement!

Il faut appeler les choses par leur nom: il s'agit d'un désordre du comportement aux motivations diverses. Quelles qu'elles soient, elles

1/ Ac 13.10-11

mobilisent, bien sûr, notre patience. Cependant, la charité exigera la cessation de cette dépendance et de cet envahissement. Elle justifie la mise en valeur d'une ferme discipline. Le conjoint ou tel coéquipier en seront les garants. La personne ne sera reçue qu'au jour et à l'heure fixés. Au besoin, elle ne sera reçue que si elle est accompagnée de quelqu'un de son choix. La communauté familiale, peut-être aussi ecclésiale, sera tenue au courant de la mesure disciplinaire intervenue.

C'est là un cas extrême. Cependant il est préférable de le prévenir que d'avoir après coup à le guérir. Donc cette mesure de discipline doit intervenir dès les premiers symptômes.

Homme ou femme de bon sens

Cette dernière proposition pourrait être aussi la première. Personne n'a été plus humain que le Christ. «La grandeur de l'homme n'est pas d'être comme Dieu, mais d'être comme l'homme. Elle n'est pas de singer la divinité, mais d'accéder à une authentique humanité. La véritable humanité est en Christ. En acceptant d'être homme et non d'être qu'un homme, en revêtant l'humanité d'une créature qui veut être que créature, en prenant la forme d'un serviteur, Jésus-Christ a incarné la vérité. Il confond les hommes de mensonge par le seul fait qu'il est vrai»¹. Nous sommes ses disciples et nous avons l'obligation de lui ressembler. Dans l'Écriture, écouter et comprendre sont souvent associés. Et comprendre — en grec: *sunienai* — signifie: Être un avec celui qui parle. Dans l'écoute, il ne s'agit pas d'élever les choses et les êtres jusqu'à Dieu. Il s'agit au contraire de laisser Dieu rejoindre les êtres et les choses là où ils sont. Donc, nous tenir, nous les premiers, du côté de ceux que nous avons rejoints ou qui se sont approchés de nous.

— A l'écoute des autres, notre préoccupation première a pour objet de poser les questions banales, mais importantes que voici: Quelle est sa préoccupation? Quelle est sa question? Quel est son besoin? Quelle est sa peine? Ou encore: Qui est-il en vérité?

Nos remarques et nos suggestions, nos réponses ou nos questions auront à rester d'abord sur le plan concret que j'appelle celui du bon

1/ Ph. Ramseyer «Principes christologiques de la cure d'âme» Delachaux & Niestlé 1971, p. 141.

sens, entendant par là, le sens de la bonté; un sens refusant de voir le mal là où il n'est pas, refusant de donner prise ou même écho à la médisance, refusant d'envisager que le mal, s'il est réel, demeure et triomphe. Nous sommes disciples de Celui qui est venu ôter le mal et non le nier ou le colporter. Cette attitude doit rester fondamentale. A cause du Christ, elle est riche de beaucoup de possibilités et d'heureuses conséquences.

— Le bon sens nous fera veiller également aux conditions extérieures ou intérieures d'un entretien. Mettre quelqu'un en face d'une forte lumière alors que vous êtes assis dans l'ombre, c'est rendre difficile une conversation. Le bon sens vous fera aussi inviter quelqu'un chez vous plutôt que de vous tenir dans la rue où votre interlocuteur et vous-même risquez l'insolation... ou le refroidissement!

— Dans une conversation, il y a des distances à garder qui évitent toute pensée équivoque, dans l'imagination de votre interlocuteur... ou dans la vôtre! Et pourquoi ne pas le relever? Il faut veiller à votre odeur naturelle, à votre haleine. Elles peuvent amener un interlocuteur à éviter l'occasion de vous rencontrer à nouveau.

— Il y a aussi des gestes à faire ou à ne pas faire, interdits ou permis suivant l'âge, la condition, la personne, les circonstances heureuses ou dramatiques de celui que vous rencontrez. Une main sur l'épaule peut être un geste équivoque alors que, dans une autre occasion, ce signe d'amitié traduira une confiance rendue, un honneur retrouvé, une affection qui devait être manifestée. Mais gardons le souvenir, plein de bon sens, que l'esprit le mieux disposé reste parent d'une chair faible...¹

— Ce même bon sens nous aidera à limiter le temps d'un entretien. Cela n'est pas toujours facile, soit parce que la personne que vous accueillez y trouve une satisfaction jamais comblée, soit parce que vous-même pouvez vous laisser prendre au jeu passionnant du débat engagé. Je ne dis pas que la valeur d'un entretien se mesure à sa brièveté. Mais elle ne se mesure pas non plus à sa longueur! La brièveté comporte des avantages certains. Il est parfois nécessaire d'en avertir son interlocuteur. Cela l'oblige à ramener son récit à ses points essentiels.

Cela le dispose aussi à apprécier, avec le temps que vous lui accordez, la valeur de ce que vous lui dites. Et cela vous oblige, vous également, à dire des choses concrètes. Cela vous garde du piège des théories que vous seriez tenté de faire... et que vous serez seul à apprécier ! De plus, si vous êtes capable de mener trois heures d'entretien, il n'est pas certain que votre interlocuteur n'en sorte pas épuisé. Donc, avec toutes les exceptions justifiées qui confirment la règle, cinq fois une heure dans une semaine valent mieux qu'un après-midi ininterrompu.

— Il est connu que certaines personnes ne sauraient laisser passer un serviteur de Dieu dans leur vie ou leur assemblée sans lui demander un entretien, quand ce n'est pas, en supplément, une imposition des mains !

Avant d'accepter de répondre à cette sollicitation, un peu de bon sens vous fera lui demander :

— Accepteriez-vous que j'interroge votre pasteur pour savoir s'il serait lui-même heureux que je vous rencontre ?

Certes, on ne peut pas toujours prévoir les choses de cette manière. Le sens du réel vous fera pour le moins demander à la personne venue vous voir :

— Avec quel autre serviteur de Dieu avez-vous déjà partagé ce que vous allez me dire ? Quel conseil vous a-t-il donné ? Qu'en est-il résulté ?

Avant d'accepter une sollicitation de rendez-vous, les questions ci-dessus peuvent être posées à la personne elle-même, par téléphone ou par lettre. Et, suivant la réponse donnée, vous serez bien inspiré de demander la liberté d'en parler d'abord avec la personne ou le pasteur en question, ou encore de proposer qu'elle ou qu'il soit présent à l'entretien sollicité !

Un autre mode de faire a parfois facilité ou différé un entretien. Par écrit ou par téléphone, je proposais :

— Vous désirez partager avec moi les difficultés de votre situation ? J'y suis disposé. Mais à une condition ! Je sais bien que cela vous coûtera du temps et de la peine. Cependant notre entretien en sera d'autant facilité et répondra alors à ce que vous en attendez. Dites-moi pa

écrit ce qu'est votre situation. Si vous les discerne, dites-moi aussi — et de votre point de vue — quelles en sont les causes principales. Je serais reconnaissant si vous précisiez les questions que vous désirez me poser, et les aspects de votre problème devant lesquels vous ne voyez pas clair.

Les gens véritablement éprouvés et décidés à trouver une issue à leurs problèmes, ont souvent consenti à cette collaboration. Cette réflexion écrite leur faisait prendre conscience d'aspects de leurs difficultés auxquels ils n'avaient pas nécessairement réfléchi. Elle leur faisait aussi envisager des solutions que l'entretien ne faisait souvent que confirmer. En vérité, tous n'écrivaient pas. Néanmoins ils venaient, ayant réfléchi, ou noté sur un papier, les éléments de la réflexion préalable que je sollicitais.

— Le bon sens, c'est aussi de reconnaître qu'un tel ministère serait aberrant dans sa prétention ou affolant dans sa responsabilité, si nous ne devons compter qu'avec nos propres moyens. Les années de ministère m'ont rendu de plus en plus conscient de la complexité de la personne humaine. Au point de me remplir d'admiration... et de compassion pour les psychothérapeutes équipés de leur seule science humaine. Car dix fois plutôt qu'une, ce ministère nous fait découvrir que le bon sens, c'est, avant de parler, d'invoquer le secours du Seigneur et, au cours d'un entretien, de s'arrêter pour le Lui demander encore, au bénéfice de celui qui parle et au secours de celui qui écoute. Il est écrit: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux»¹. C'est pourquoi le bon sens voudrait que toutes les fois où cela est possible, — votre interlocuteur y consentant — vous ne soyez pas seul à l'écouter ou à chercher avec lui une réponse heureuse à ses questions ou à sa situation. Outre le fait attesté que deux valent mieux qu'un, et qu'une double écoute permet une meilleure audition et un meilleur discernement, la présence priante d'un frère ou d'une sœur assure ce secours de l'Esprit du Seigneur que réclame tout notre bon sens!

— Faut-il rappeler que ce ministère de la réconciliation a été quelquefois perdu par ceux qui l'exerçaient, puis décrié par ceux qui en

1 Mt 18.20

avaient bénéficié? La cause? Ce qu'ils avaient échangé dans le secret n'a pas été gardé dans le secret.

La loi prévoit la punition de ceux qui trahissent le secret professionnel. Si nous ne sommes pas capables de garder un aveu, une confession, une déclaration faite dans un entretien privé et en présence du Seigneur – il est vrai que certaines confessions sont lourdes à porter seul – ayons le bon sens de renoncer à exercer un tel ministère.

Trahir un secret est une grave faute aux conséquences imprévisibles, une faute dont l'Ennemi ne manquera pas de tirer parti. Et si le bon sens ne suffit pas à nous convaincre de la gravité de cette faute, que la Parole biblique nous la révèle! Car il est écrit: «Dévoiler un secret, c'est répandre la calomnie. N'aie pas communion avec celui qui ne sait pas se taire. Celui qui parle beaucoup ne manque pas de pecher. Ne révèle pas le secret d'un autre de peur qu'en l'apprenant il ne te couvre de honte et que ta mauvaise renommée ne s'efface pas»¹

Une note d'humour

Quand s'engage un entretien, ayez à portée de main quelques mots choisis en papier. L'Esprit parle à l'intelligence, mais touche souvent les cœurs. Comme la glossolalie, les larmes peuvent être un signe de l'Esprit à l'œuvre...

Ayez aussi avec vous ou proche de vous, un bloc de papier, un stylo... et une Bible! Même sous l'onction de l'Esprit, on peut avoir besoin d'une référence biblique... et d'un aide-mémoire!

1 Pr 20.19; 10.19; 25.9-10.

Aspects élémentaires du ministère de la réconciliation

L'assurance du salut

Nos contemporains ne sont nullement assurés que le chrétien soit «l'homme heureux» auquel ils aimeraient ressembler. La raison en est simple: ces observateurs confondent la balle et le grain.

Selon l'Évangile, le chrétien est un homme que le Christ arrache aux ténèbres. Lumière, sagesse, liberté, vie victorieuse du mal lui sont personnellement conférées. En tout son être et son comportement, il reçoit du Seigneur l'empreinte d'un homme nouveau, à l'effigie de l'amour et de la justice. Oui! À cause du Christ, le chrétien est un homme différent des autres.

On nous rétorque aussitôt: innombrables sont les chrétiens dont l'être et le comportement sont un démenti de ce portrait!

Cela n'est que trop vrai. Et la cause en est évidente. Bon nombre de ceux qui se disent chrétiens n'ont jamais connu de nouvelle naissance, alors que seule cette régénération permet à la personne de s'ouvrir aux réalités évoquées plus haut. Certes les catéchismes l'enseignent et l'explicitent. Mais que reste-t-il du catéchisme dans le cœur ou l'esprit des gens? Aurait-il été entendu, amène-t-il, ipso facto, à une réelle conversion? Le ministère de la réconciliation offre donc, dix fois

plutôt qu'une, l'occasion de rappeler l'exigence première de la nouvelle naissance. Certes, Dieu seul peut l'opérer et il n'est dans la possibilité d'aucun thérapeute de le faire à sa place. Cependant, il appartient au thérapeute de s'enquérir si celui qui est éprouvé, ou qui cherche un sens et une issue à son existence, a réellement passé par la nouvelle naissance. Il aura donc à parler de manière à faire entendre à l'interlocuteur qu'à l'égal de tout homme il y est appelé. Il ne lui appartient non seulement d'expliquer cette régénération de tout l'être par l'Esprit saint, mais de convaincre quiconque d'y consentir.

Qu'on m'entende bien ! Beaucoup de chrétiens regardent à Jésus-Christ, conformément leur vie à ses desseins, militent dans l'Eglise, participent d'une marche par l'Esprit, sans se réclamer expressément d'une expérience précise de leur nouvelle naissance. Leur lente et progressive découverte d'une vie dans la foi a tenu lieu d'acte de conversion. Ils ne sauraient en dire le jour. Cependant, ils en constatent la réalité accomplie dans leur existence quotidienne. Cela seul compte même si, par ailleurs, il y a nécessité d'amener tout chrétien à l'assurance du salut.

Bien sûr, il y a la manière et l'occasion.

Mme X se disait de famille chrétienne. Elle participait régulièrement au culte de son église, lisait sa Bible plus ou moins régulièrement. Elle avait fait un mariage contesté par sa famille. Son époux, rescapé d'une existence houleuse, n'était pas entièrement rétabli. Pour entendre Mme X, on pouvait même avoir la pensée que cet homme était davantage son protégé que son mari.

Son évocation du cadre familial et ecclésial dans lequel elle avait grandi laissait perplexe. Jeune fille, elle n'était jamais sortie en public d'une confrontation entre son vécu personnel et le chemin que traçait l'Ecriture. Sa sœur aînée était militante dans un groupe de jeunes. Elle, pour sa part, n'avait jamais pu y adhérer. Elle ne s'y sentait pas à l'aise. Les chants et les messages qu'elle y entendait ne s'accordaient pas avec sa vie intérieure tumultueuse. Frustrée de contacts réels avec un père croyant mais effacé, elle était aussi en révolte à cause de sa mère autoritaire. Quand, tardivement, elle avait pu quitter la maison

son besoin d'affection — mais aussi sa peur des hommes — lui avaient fait accepter des amitiés féminines insolites. Cela avait ajouté à son désarroi et à sa culpabilité grandissante. Elle se voyait perverse et damnée. A deux reprises, elle avait été providentiellement arrachée au suicide.

Un havre d'apaisement était survenu par son mariage. A son foyer privé d'enfant, elle était la force agissante à côté d'un mari affectueux mais dépouillé du sens des responsabilités. Par habitude et par une exigence qu'elle lui imposait, la Parole de Dieu était lue chaque jour et la prière prononcée. Par elle, bien sûr. En cachette et dans les larmes, une autre prière criait parfois son angoisse, effrayée du bilan de sa faillite intérieure et conjugale, et de son avenir plus qu'incertain.

Le dialogue engagé mit très vite en évidence la raison première de son marasme. Ses années de luttes, d'échecs, de révoltes, étaient marquées par une compréhension *légaliste* et *culpabilisante* de la volonté divine. Aurait-il pu en être autrement? Sa famille lui avait inculqué les exigences de la loi de Dieu, dans l'ignorance de Son amour nous appelant à la nouvelle naissance et nous communiquant, par l'Esprit, les moyens de notre sanctification. Mme X connut une réelle conversion, et sa vie, par ailleurs difficile, suivit dès lors un cours apaisé.

Combien sont-ils, croyants «églisés», à dire «Seigneur, Seigneur», et à connaître parallèlement cette marche chaotique sur un chemin sans réelles certitudes? Cet état de fait a des causes diverses¹.

Une certaine chrétienté romaine vit encore sa foi selon une doctrine inchangée depuis le Concile de Trente: le salut, bien que considéré comme l'œuvre de la grâce de Dieu, tient encore et aussi aux mérites du croyant, leur insuffisance étant compensée par les mérites du Christ, de la vierge et des saints.

Il est même précisé: «Chacun, en considérant sa propre faiblesse et son incapacité, peut trembler et craindre au sujet de sa grâce. Car

1/ Dans une session de formation à la guérison intérieure, à Vennes/Lausanne dont Tychique N°23/1980 a publié des extraits G. Hobson disait: «Entre la plénitude de vie promise en Christ et la vie peu épanouie, parfois même gravement entravée, de bon nombre de chrétiens, l'écart est flagrant. Cela explique en partie le témoignage inconsistant de beaucoup d'églises et la fuite des masses vers la politique, vers d'autres religions, vers des techniques «mystiques» ou «psychothérapeutiques». Cette multitude cherche une explication à la vie, une raison d'être, un but, ou une solution momentanée à tel ou tel problème».

personne ne peut savoir, avec la certitude d'une foi qui exclut l'erreur, s'il a reçu la grâce de Dieu»¹.

Mais il est aussi beaucoup d'enseignants protestants qui laissent le croyant se complaire dans la certitude, qualifiant même l'assurance du salut de «proposition sectaire», quand encore ils ne la tiennent pas pour de l'orgueil spirituel!

Cet enseignement erroné tend aujourd'hui à disparaître; mais c'est parfois au bénéfice d'une grâce... à ce point gracieuse qu'elle absout le pécheur sans qu'il en résulte aucun amendement dans sa vie. C'est ce que Bonhoeffer dénonçait comme «une grâce à bon marché». Elle n'est même tellement qu'elle laisse une fois de plus sans certitude ceux qui la prêchent ou s'en réclament.

Parmi les raisons de cette incompréhension d'une grâce opérant salutairement, il faut aussi noter:

a. L'incrédulité, aggravée par l'ignorance de la Parole. Hors l'Écriture qui déclare et révèle notre justification par la foi, nous restons perdus et marqués, parfois même accablés, par nos fautes passées ou présentes. C'est donc sur le fondement de la Parole de Dieu que s'établit notre certitude du salut².

Encore ne faut-il pas tomber dans un légalisme de la grâce. On ne peut «demeurer dans le péché afin que la grâce abonde...»³. Quand cette dernière est réellement reçue par la foi, elle conduit à la repentance, à une décision de rupture avec le mal. Le témoignage intérieur du Saint-Esprit atteste cette grâce dans la vie de celui qui s'en réclame. Le fruit de l'Esprit en est la manifestation.

b. La confusion entre foi et sentiment est souvent à la base de la contestation de l'assurance du salut. Les sceptiques voudraient «sentir» qu'ils sont pardonnés, alors qu'ils sont invités à le croire. Dans son cours, l'évangéliste Ernest Aebi l'enseignait à ses élèves: «Saint Paul ne dit pas au geôlier de Philippe: *Esprère en la miséricorde*

1/ Concile de Trente, session VI, XIII.1.1547, cité par H. Lesêtre dans «la foi catholique», Paris Beauschesne, p. 289. — Dans son «Vocabulaire de théologie biblique», L. Xav. Dufour écrit: «Dieu sauve par pure miséricorde, sans considérer les œuvres, par grâce donnant l'Esprit Saint. A partir de ce moment, le chrétien doit garder avec fidélité la foi, la parole qui peut sauver son âme... il doit travailler avec crainte et tremblement à accomplir son salut. Cela suppose un exercice constant des vertus salutaires grâce auxquelles ils croient en vue du salut...» p.1191 à la rubrique «salut».

2/ Rm 4.20; 5.1, 1 Jn 1.8-10; 2.1-2; Jn 1.12-13.

3/ Rm 6.1-14.

Dieu, peut-être te sauvera-t-il. Il ne lui dit pas: Prie pour ton salut, peut-être Dieu entendra-t-il. Il ne lui dit pas qu'après un amendement de sa vie, il pourra enfin espérer être sauvé. Il lui dit: Crois, maintenant, sur le champ, tel que tu es, et tu seras sauvé. Et quel fut le résultat? Dut-il attendre pendant des jours et des semaines pour se réjouir du salut et en avoir la certitude? Non, la même nuit, il put se réjouir de son plein salut avec toute sa famille»¹.

Foi et sentiment peuvent être opposés. La foi croit ce que Dieu dit et s'en tient à sa Parole. Elle a donc son entière assise sur ce fait objectif: une déclaration de Dieu. Le sentiment, lui, a son assise dans le cœur de l'homme, qui est trompeur et douteur. Ce sentiment n'est pas le moyen de parvenir à la foi. Certes, il peut naître de l'acte de foi par lequel l'homme pécheur accepte le salut. Il est alors conséquence de l'acte de foi.

On peut ajouter que nulle parole de l'Ecriture ne nous invite à «sentir» que nous sommes sauvés, alors que cette même Ecriture nous invite à reconnaître notre salut, à le confesser dans la confiance au Christ Sauveur.

c. Un certain sens de la justice rend difficile l'acceptation de la gratuité de la grâce. Il en coûte à l'orgueil de l'homme de l'agréer. Il voudrait pouvoir la mériter. Plus qu'il n'y paraît et plus qu'ils n'en conviennent, l'intérêt que beaucoup accordent à toutes sortes de spiritualités étrangères à la vérité évangélique, tient à ce scandale de la justice de la croix offerte au pécheur; et, parallèlement, à l'illusion que ce dernier garde sur lui-même, sur ses possibilités de mener une vie autonome qui lui permettrait de faire l'économie de la grâce. En fait — et il nous appartient d'en rendre conscients beaucoup de chrétiens attiédés ou défaillants — ils n'ont jamais admis que «ce qui est né de la chair est chair»², que «l'affection de la chair est mortelle, inimitié contre Dieu»³. Ils se reconnaissent faillibles et coupables. Cependant, ils sont plus disposés à s'améliorer, à se punir, à se priver, à s'obliger — pour tout dire, à payer même cher cette «amélioration» — plutôt qu'agréer d'être des pécheurs appelés à croire à la grâce de Dieu, à se convertir, et à rechercher la sanctification que l'Esprit communique.

1/ Ac 16.25-34.

2/ Jn 3.6

3/ Rm 8.6-7

d. Les chrétiens nés, fortifiés, éduqués et instruits selon la Parole sont une minorité. La majorité, elle, n'a goûté du pain de vie que qu'elle en a connu au temps de l'école du dimanche, du catéchisme ou encore ce qu'elle en saisit lors d'une célébration dominicale. Pour ou prou, elle sait quelque chose de la loi, des exigences et des promesses de Dieu. D'où ce trait commun à une chrétienté moribonde, pour ne pas dire apostate: obéir à l'Evangile, c'est faire de bonnes œuvres. Elles n'abondent pas nécessairement dans la vie des chrétiens attardés. C'est pourquoi, comble d'hérésie, leur retour à l'Evangile ignore encore et toujours le salut par grâce et s'oblige à quelques bonnes œuvres comptabilisables... et supplémentaires.

En résumé, et sur ce point particulier, le ministère de la réconciliation nous fait, bien sûr, disciples de Jésus-Christ *Sauveur* des hommes, mais aussi et souvent, à l'école de Luther et de Calvin, porteurs d'un salut par grâce secourant une chrétienté ignorante et malade.

Le pardon inconditionnel

L'assurance du salut va de pair avec le titre d'enfant de Dieu. L'un n'a pas honte de nous adopter pour fils et filles, et le Christ n'a pas honte de nous appeler frères et sœurs¹. Or, si bizarre que cela puisse paraître, il est des personnes qui refusent cette grâce parce que la condition les empêche de la recevoir. Elles ou ils sont de «trop grands pécheurs» pour que Dieu puisse jamais leur pardonner. Plus souvent encore, ils ou elles espèrent que, par miséricorde, Dieu finira par leur pardonner. En vérité, cette forme d'incrédulité conduit à une paralysie de la foi et fait le jeu de l'Adversaire.

J'ai souvenir d'une femme providentiellement mise sur mon chemin. Son marasme, sensible à qui l'aurait observée, m'amena à lui dire un jour à brûle-pourpoint:

– Mais Madame, qu'est-ce qui trouble pareillement votre vie et vous rend si angoissée?

1/ Ep 1.5; He. 2.11.

Elle parla.

Dix-sept ans auparavant, alors qu'elle était mariée, une aventure, consciemment recherchée, avait eu des suites. Un avortement provoqué avait sauvé la situation, mais la laissait avec une conscience chargée, au point qu'elle était enfermée spirituellement dans une pensée diabolique: elle était impardonnable.

Il ne s'agit pas de rassurer les gens en minimisant la gravité du mal, ou, comme le dit Jérémie¹ ...«de panser à la légère la plaie» d'une désobéissance. Sans rien enlever de la gravité d'une faute, il y a lieu de souligner pourtant, à la lumière de la grâce de Dieu, qu'une telle condamnation de soi a pour seule raison, soit le diable accusateur et meurtrier, soit un subtil orgueil, ou tous les deux à la fois! Rendons au diable ce qui lui revient. Seule la Parole de Dieu, épée de l'Esprit, peut obliger le diable, acharné à nier la grâce offerte, à relâcher son étreinte mortelle. Il faut donc lire, parfois faire lire par la personne elle-même, «ce qui est écrit»².

Les paroles de grâce adressées à des hommes gravement fautifs tel David, à des femmes coupables telle Bathsheba, seront citées à l'appui du rappel de ce qu'est la justice de la foi³. A l'abondance du péché, Dieu répond par la surabondance de la grâce⁴.

Elle se heurte à l'obstacle signalé plus haut: un orgueil déguisé. Il est plus fréquent qu'on ne le pense. J'ai souvent été contraint de le dénoncer chez ceux qui, repentants, disent ne pas pouvoir s'approprier cette grâce. Il ne faut pas craindre de s'en prendre à ce que recouvre cette impossibilité de croire au pardon: la haute opinion que ces gens ont d'eux-mêmes... tellement haute qu'ils s'en veulent d'avoir fauté et... à cause de leur orgueil, consciemment ou non, refusent d'être pardonnés!

Mais, en de tels cas, Satan recourt parfois à une dernière ruse. Sur tout quand il s'agit de chrétiens qui connaissent l'Ecriture. Leur confession comporte la pensée angoissée d'avoir commis le péché contre le Saint-Esprit. Ils connaissent et savent citer le texte de l'épître aux Hébreux. A croire qu'ils l'ont appris par cœur: «Il est impossible que ceux qui ont été une fois éclairés, qui ont goûté le don céleste, qui ont

1/ Jr 6.14.

2/ Lc 5.6-8; 9.56; 18.13-14; 19.10; Rm 5.6-8; Tit 2.8; 1 Pi. 3.18.

3/ Ps 51.18-19.

4/ Rm 5.20; 10.5-11

eu part au Saint-Esprit, qui ont goûté la bonne parole de Dieu et puissances du siècles à venir — et qui sont tombés — soient encore renouvelés et amenés à la repentance puisqu'ils crucifient pour le part le Fils de Dieu et l'exposent à l'ignominie»¹.

En règle générale, il convient d'abord de donner un clair enseignement sur ce qu'est le péché contre le Saint-Esprit. Dans l'Evangile, Jésus en précise le sens et la portée², ce péché reçoit du contexte juste interprétation. Elle s'applique à un pécheur qui, de manière obstinée, reste aveugle sur son propre état et sourd à tout appel à la repentance. Il la refuse délibérément parce que, contre toute évidence, il ne veut pas reconnaître la nécessité et va jusqu'à la retourner en accusation contre celui qui la lui proposerait. Il s'agit donc d'un endurcissement progressif et, de ce fait, irrémédiable, parce qu'il est le fruit d'un aveuglement volontaire. Cela est donc sans rapport avec l'attitude d'un chrétien fautif qui souffre de l'être, qui en souffre même tellement que, par méconnaissance du sens évangélique de cette expression, il croit avoir commis le péché contre le Saint-Esprit. Si le terme «ministère de la réconciliation» est applicable, c'est bien dans ce cas-là.

Torrey raconte qu'un jour, il eut la visite d'une femme profondément perturbée. Quatorze ans auparavant, elle avait tué un homme. Elle était rongée de remords à cause de ce crime.

Nous lûmes ensemble, dit-il, Esaïe 53.4-5: «C'est de nos douleurs qu'il s'est chargé; et nous l'avons considéré comme puni, frappé par Dieu et humilié. Mais il était blessé pour nos péchés et brisé pour nos iniquités.»

Prenant un livre dans ma main, je lui dis:

— Maintenant, supposez que ma main droite représente votre p

1/ He 6.4. L'expérience me l'a appris: lorsqu'il s'agit d'une personne avancée en âge et encliquée dans cette auto-accusation, l'impossibilité de se saisir de la grâce peut résulter d'une sclérose, provocatrice d'idées fixes et d'angoisses. Dans une telle situation, il ne faut pas s'acharner à vouloir convaincre. Ce serait fatiguer ou même tourmenter d'une autre manière, le malade déjà suffisamment affligé. C'est l'occasion de le dire en vérité: on ne peut que le remettre à la grâce de Dieu. - Cette auto-condamnation peut tenir parfois à la présence d'un esprit diabolique, tourmenteur, accusateur et menteur. C'est donc à lui qu'il faut s'en prendre, avec l'autorité du Seigneur. Le patient, après sa libération, pourra librement se saisir de la grâce.

2/ Mt 12.31

sonne, ma main gauche Christ, et ce livre votre péché.

Posant ce livre dans ma main droite, je lui dis :

– Où se trouve votre péché en ce moment ?

– Sur moi, répondit-elle.

Et tandis que je reprenais le livre dans ma main gauche :

– Où Dieu l'a-t-il placé ? lui dis-je ?

– Sur Christ, répondit-elle.

– Où est maintenant votre péché ?

Elle fut longtemps avant d'oser répondre. Enfin, avec un effort désespéré, elle me répondit :

– Sur Christ.

– Alors, lui dis-je, votre crime est-il encore sur vous ?

Lentement la lumière se fit dans son esprit et sa figure devint rayonnante.

– Non, non, il est sur Christ, sur Christ.

La propre justice

Pascal a dit : « Il y a deux principes qui partagent la volonté des hommes, la cupidité et la charité... La cupidité use de Dieu et jouit du monde; et la charité au contraire ». En effet, la charité n'a d'autre ressource que Dieu lui-même, le monde étant le lieu où elle trouve à s'exprimer. C'est pourquoi la propre justice et sa casuistique sont des caricatures de la charité. Encore ne faut-il pas trop s'étonner qu'elles aient trouvé leur terrain de prédilection dans ce que nous pouvons appeler le christianisme judaïsé contemporain.

En effet, les constatations de Paul n'ont rien perdu de leur actualité. Il écrivait aux Romains : « Leur zèle pour Dieu (celui des Juifs de son temps) est sans intelligence; ne connaissant pas la justice de Dieu, ils cherchent à établir leur propre justice »¹.

Dans son enseignement, Paul fait état de trois types de justice : celle de la loi qui appelle une mise en pratique des commandements;

1/ Rm 10,3.

celle de la foi, révélation de l'œuvre accomplie par le Christ; enfin la propre justice. Cette dernière est une manière humaine d'échapper à la rigueur de la justice de la loi. Il est terrible, en effet, d'être confronté aux exigences d'amour, de vérité, d'honnêteté, d'humilité, qui comporte la pratique de la loi. En dehors de la connaissance et de l'appropriation du salut par grâce, la loi divine fait de nous des accusés et des condamnés. Pour peu donc qu'en plus des «saintes» exigences de la loi, Jésus nous soit présenté, non comme le Sauveur qu'il est, mais comme le «Modèle», le «grand Initié», l'«Homme standard» à imiter et à suivre, il n'y a plus d'issue, sinon la propre justice. Et elle se cultive partout, par tous les hommes, parfois même par la bouche ou la plume de certains prédicateurs. Plus encore, par leurs successeurs dans beaucoup de chapelles de remplacement: les chaires de toutes sortes d'idéologies, de mystiques, de techniques religieuses ou «psycho-quelque chose» qui cherchent à déculpabiliser l'homme, à le rétablir dans son équilibre, dans *la réalisation de soi-même*, dans *un apaisement intérieur*, dans *un tonus optimum*. Enseignements alléchants qui ne sont, en définitive, que les formes modernisées de la propre justice juive.

En effet, il est plus agréable d'avoir des complexes à soigner qu'il ne l'est des faiblesses ou même des fautes à confesser. Et, sur cette lancée, une certaine tradition ecclésiastique a imaginé un Evangile adapté avec des péchés véniels et des péchés capitaux, additionnés des péchés «mignons» et de tous les accommodements auxquels on se déclare contraints «pour ne pas faire de la peine aux autres». On aboutit à cette religiosité théorique, assez honnête pour admettre qu'on est toujours des pécheurs, et assez conciliante pour envisager une justice accommodante, absolvant chacun de sa part des choses. En bref, la religion de la propre justice!

Comment y faire face? Un épisode, vécu personnellement, illustre mon propos.

Invité à une conférence-débat sur la Franc-Maçonnerie, j'étais resté toute la soirée sans mot dire. Sur le chemin du retour, mon accompagnateur-invitant sollicita mon avis.

– Je reste assuré qu'il n'y a aucune alliance possible entre l'Evangile et la Franc-Maçonnerie.

Il me dit sa déception de ce que je ne me sois pas exprimé publiquement. Je lui expliquai mon hésitation à engager une controverse échauffant les esprits, sans que ni la vérité ni la charité n'y trouvent leur compte. J'ajoutai que j'étais disponible et que je viendrais volontiers expliquer aux «maçons» intéressés les raisons de mon désaccord.

A quelque temps de là, dans une salle modeste, la parole me fut donnée devant une septantaine de participants. Bien sûr, je résume ici mon propos :

«Messieurs, dis-je j'ai lu attentivement tout ce que vous m'avez donné à connaître de vos lois et principes. On peut y découvrir une solidarité fraternelle, des ordonnances de comportement moral, voire des commandements précis apparentés à ceux que nous transmet la Bible. Je vous l'accorde donc : ramenée à ces seuls éléments-là, votre confrérie pourrait effectivement passer pour une alliée de l'Eglise.

Cela posé, mon propos pourra vous apparaître irrévérencieux alors qu'une vraie charité me pousse à m'adresser à chacun de vous. En effet, j'ai une surprenante question à vous adresser. Bien avant vous, j'ai dû me la poser et reconnaître qu'elle faisait de moi un accusé ! Messieurs, si j'interrogeais votre femme, vos enfants, vos collaborateurs, vos «frères», de combien d'entre vous serait-il dit qu'il *met en pratique*, non pas le décalogue de l'Ecriture ou les deux commandements d'amour qui le récapitulent, mais simplement et déjà *les exigences* de la loi maçonnique ? »

Je leur expliquai comment la loi divine – elle m'avait si longtemps opprimé et cantonné dans la propre justice – m'avait amené à une découverte décisive : si le Christ ne venait pas à mon secours, j'étais «perdu». Et je leur annonçai l'Evangile du salut par grâce¹.

Ce bref récit correspond à la seule attitude possible devant les propres justes. Avec eux, la discussion est vaine. Leur conscience est

1/ Passons non sans tristesse sur la fin de cette soirée. Un ecclésiastique présent et franc-maçon – si étrange que cela puisse paraître, il en existe ! – dénonça mon simplisme et mon étroitesse d'esprit. Pour tout dire, il conforta les propres justes. Consolation : la semence avait été jetée. Un des hommes fut convaincu. Il quitta la loge et devint un chrétien actif dans sa paroisse.

endormie ou même cautérisée; elle ne réagit que piquée au vif par la Parole.

Nathan, s'adressant au roi David, lui disait sans ménagement: «Tu es cet homme!»¹. La parole de l'apôtre Jacques: «Quiconque pèche contre un seul des commandements devient coupable de tous»², peut devenir une question directe posée à un interlocuteur:

«Si les dix commandements, plus les deux du sommaire de la loi, forment les douze maillons d'une chaîne vivante communiquant la vie, combien de maillons faut-il rompre pour que la chaîne soit cassée et la vie interrompue?»

Les raisons de la propre justice peuvent tenir à l'ignorance de ce qu'est le péché. Il faut le faire entendre à beaucoup de chrétiens mal instruits: ils confondent le péché avec l'acte qui en est la conséquence. Heureusement pour eux, ils n'ont jamais tué, jamais volé, jamais commis d'adultère. Mais pour un peu, ils rendraient grâces à Dieu de ce qu'ils ne sont pas comme le reste des hommes!³

C'est souvent aussi que cette fausse sécurité tient à une bonne réputation, parfois nullement surfaite. Par comparaison avec certains, ils peuvent se considérer comme de braves gens. Je n'ai jamais oublié la réflexion de l'un d'eux, solidement installé dans sa bonne conscience, et qui finit par s'émouvoir des coups de boutoir de la Parole biblique que je lui servais:

«Si ce que vous dites est vrai, alors ne m'en racontez plus! Il n'y aura personne là-haut!»

La dynamite de la Parole avait opéré une percée dans la muraille de la propre justice derrière laquelle s'abritait ce «brave» paroissien. Maintenant, quelque chose de l'Evangile de la grâce pouvait l'atteindre.

En rapport avec la propre justice, tout dialogue «décapant» doit cependant discerner entre le pharisien et l'ignorant. Il est beaucoup de Laodicéens «tièdes, riches et n'ayant besoin de rien». Plus nombreux encore sont ceux qui, littéralement, ignorent être «pauvres, aveugles et nus»⁴.

Si nous nous souvenons que seul le Saint-Esprit peut le leur révéler et les en convaincre — il importe donc de le Lui demander — il faut

1/ 2Sm 12.7.

2/ Jq 2.10.

3/ Lc 18.11.

4/ Ap 3.14-20.

d'abord veiller à ne pas tomber dans une facile et dangereuse accusation. Le dialogue avec un propre juste évitera toute parole accusatrice et, dix fois plutôt qu'une, s'attachera à l'Écriture. Par exemple: «Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui»¹ ... «Je suis venu comme une lumière dans le monde, afin que quiconque croit en moi ne demeure pas dans les ténèbres... car je suis venu non pour juger le monde mais pour sauver le monde»² ... C'est à la lumière des textes cités, ou des dix commandements, ou du sommaire de la loi, que sera mise en cause la propre justice.

Nous ne sommes pas responsables de notre naissance dans un monde mortellement enténébré. La vraie responsabilité des hommes en général et des propres justes en particulier, commence à l'instant où Dieu venant à leur secours, «ils préfèrent les ténèbres à la lumière parce que leurs œuvres son mauvaises»³. C'est donc à partir d'une claire révélation du salut en Christ qu'on peut laisser entendre la parole décapante: «Si quelqu'un entend mes paroles et ne les garde point, ce n'est pas moi qui le juge... Celui qui me rejette et ne reçoit pas mes paroles a son juge: la parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour»⁴.

Cette parole sera dite avec la force de l'Esprit: elle contraindra d'entrer, tout en laissant à chacun l'entière liberté et responsabilité de sa décision⁵.

Demain la sainteté

En d'autres termes: «quand ma vie sera conforme aux exigences de Dieu, je viendrai à Lui». Cette autre «propre justice» est tissée contradictoirement d'honnêteté et de suffisance, de foi et d'incrédulité. En vérité, ceux qui en sont affectés sont généralement des êtres scrupuleux, perfectionnistes, souvent angoissés. Leur sens aigu de la perfection les enferme dans une compréhension légaliste de la foi.

1/ Jn 3.17.

2/ Jn 12.46-47.

3/ Jn 3.19.

4/ Jn 12.47-48.

5/ Lc 14.23.

Madame Emma, née dans une famille catholique, vécut toute son enfance et sa jeunesse sans jamais sortir de son village. Arrivée en Suisse, elle découvrit que les protestants — elle les tenaient pour des hérétiques dont il fallait se détourner — n'étaient pas nécessairement à redouter. Quand, un jour, elle épousa l'un d'eux et s'installa dans une localité qui n'avait pas de communauté catholique, elle se rallia à l'Eglise réformée locale. Elle fit la découverte d'un protestantisme diversifié dans son expression, puisqu'à côté de l'Eglise officielle il y avait aussi un poste de l'Armée du Salut, une Eglise libre et une Assemblée évangélique.

Son mari et la famille de ce dernier n'avaient que de lointains rapports avec la paroisse et son culte dominical. Avec les années, Madame Emma éprouva un malaise grandissant, accentué par les promesses de baptême, quatre fois répétées, d'«élever leurs enfants dans la foi». En couple ou en famille, n'apparaissait aucun signe d'une quelconque piété, ni en semaine ni le dimanche. Certes, son mari, ne l'empêchait nullement d'aller au culte; il l'y accompagnait parfois. Mais ils n'avaient aucun échange sur ce qu'ils entendaient. Du reste, toute conversation sur ce sujet lui aurait été difficile; d'abord parce que son mari parlait peu, ensuite parce que les sermons entendus, ou bien étaient trop savants pour elle, ou bien sans rapport avec sa vie réelle.

Un jour, un officier salutiste de passage engagea le dialogue d'une manière telle que ce qui était malaise devint souffrance intérieure. Invitée à participer à des réunions d'évangélisation, elle en ressortit très malheureuse. Ce qu'elle avait entendu de l'Evangile lui était tout fait accessible et, cette fois, l'atteignait profondément. Si elle en avait eu la liberté, elle aurait volontiers pris place au banc des pénitents, puisque l'officier avait invité les personnes présentes à manifester ainsi leur volonté de venir ou de revenir à Dieu.

Elle ne pouvait devenir salutiste; son mari et sa famille se moquaient d'elle; mais elle mesurait son indignité et sa culpabilité. Elle avait quitté son village, son pays, son église, pour devenir, selon elle, une «protestante païenne». Elle décida d'aller plus souvent au culte de lire la Bible reçue à son mariage, de prendre chaque jour un

moment pour prier. Cette pratique de la piété, loin de l'apaiser, plongea Mme Emma dans une agitation intérieure telle qu'elle en fit de la dépression. Plus elle lisait sa Bible, plus elle découvrait son véritable état de femme «incapable par elle-même d'aucun bien» alors que son plus profond désir eût été de ressembler un peu à la femme «sainte» qu'elle aurait voulu être. Les efforts qu'elle faisait pour revenir à Dieu étaient contredits par mille et un détails de l'existence quotidienne.

Son mari lui reprochait son humeur maussade. Ses enfants, mécontents, la traitaient de «mômière». Effectivement, sa vie était malheureuse. Elle en voulait aux autres de ne pas la comprendre dans sa recherche d'une authentique spiritualité. Elle en perdit le sommeil. L'atmosphère familiale se dégradait. Le mari devint lui-même hargneux, ne comprenant rien au comportement «stupide» et «détestable» d'une épouse à laquelle rien ne manquait et envers laquelle il avait «tout fait» avec «beaucoup de patience». Le plus exaspérant pour lui : sa femme négligeait la tenue de son foyer, passait beaucoup de temps à prier, avait toujours «le nez fourré dans sa Bible». Folie religieuse ? Pasteur, psychiatre, furent consultés.

Passons sur les circonstances qui me firent rencontrer cette femme. A l'évidence, Mme Emma n'était ni folle, ni malade, mais égarée par des notions de péché et de sainteté en totale contradiction avec la vérité biblique.

Si l'Esprit vivifie, la loi tue¹. Ainsi risquait effectivement de se conclure le cheminement de Mme Emma, sous les coups de sa propre condamnation, assénés par la justice de la loi et par sa propre justice. Elle se voyait pécheresse, infidèle, renégate, tiède, hypocrite, et j'en passe ! Son contact avec l'Evangile, apporté par l'officier salutiste, lui avait laissé comprendre qu'en Christ, Dieu nous donne une vie victorieuse du mal. Mais, gardant en mémoire l'enseignement des mérites – enseignement reçu de son catéchisme romain – elle restait persuadée que son accès à la vie dans l'Esprit n'était envisageable qu'à l'heure où sa vie serait conforme en tous points à la sainteté du Christ. D'où son combat épuisant pour se défaire de sa nature encline au mal et, suite à ses échecs successifs, son accablement devant

1/ 2Co 3.6.

le constat de la vanité de ses efforts. La pensée d'une malédiction divine la hantait.

Nous l'avons relevé, il ne va pas de soi que le Christ nous appelle à venir à lui tels que nous sommes. Cette gratuité du salut apparaît trop simple. Les prédicateurs du meilleur «moi» sont les premiers responsables de cette incrédulité. A croire qu'ils ignorent le dialogue entre Jésus et les gens de Capernaüm. Ils demandaient: «Que devons-nous faire pour faire les œuvres de Dieu?» Il répondit: «L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé»¹.

Ce salut par grâce est également contredit par un rationalisme niant la divinité de Jésus-Christ et, ipso facto, sa mort expiatoire. Elle est effacée de l'Ecriture la parole de Paul à Tite: «La bonté de Dieu et son amour pour les hommes ont été manifestés; il nous a sauvés non à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit»².

Avec quelque ménagement, Mme Emma fut dépouillée de son zèle religieux épuisant et revêtue de l'Evangile de paix qu'enseignent l'Ancien et le Nouveau Testament. Je relus avec elle Zacharie 3 et le commentaire important de son verset 6:

«Ce n'est ni par la puissance ni par la force, mais par mon Esprit, dit l'Eternel... Je poserai la pierre principale au milieu des acclamations: grâce, grâce pour elle».

J'illustrai le texte d'Hébreux 2.11: «Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés sont issus d'un seul» par l'image connue du sarment tirant du cep sa vie et sa force. Enfin les rudes paroles connues de Jérémie 2: «Quand tu te laveras avec du nitre, quand tu emploieras beaucoup de potasse, ton iniquité resterait marquée devant moi, dit le Seigneur... Un Ethiopien peut-il changer sa peau et un léopard ses taches? De même, pourriez-vous faire le bien vous qui êtes accoutumés à faire le mal?»³, l'amènèrent à la révélation que la grâce non seulement sauve, mais *sanctifie toute la vie du croyant*. La force de l'Esprit et non ses propres efforts, lui accorderait l'identité chrétienne à laquelle elle aspirait avec raison.

1/ Jn 6.28.

2/ Tt 3.5

3/ Jr 2.22; 13.23.

L'histoire navrante de Mme Emma le démontre: une fausse interprétation de la valeur des œuvres peut avoir pour conséquence un véritable tourment des personnes scrupuleuses. Plus souvent encore, elle détourne les croyants de la vie véritable. Car pour une Mme Emma, regrettablement égarée dans sa recherche, combien d'hommes et de femmes, dégoûtés des exigences exorbitantes de l'Évangile ainsi entendu, lui préfèrent une religion, encore chrétienne à leurs yeux, alors qu'ils n'en gardent que les éléments adaptés à leur convenance: le scandaleux christianisme de Laodicée.

Les chrétiens attiédís

Parmi eux, bien sûr, ceux dont nous venons de parler. Mais restons lucides! Cette tiédeur, ce christianisme apprêté selon le «chacun pour soi et Dieu pour tous» est un accommodement dont se réclament volontiers ceux qui aiment le clair-obscur plutôt que la vraie lumière. On ne peut passer sous silence le sévère avertissement du Seigneur: «Puisses-tu être froid ou bouillant! Ainsi, parce que tu es tiède, je te vomirai de ma bouche»¹. Pour autant, souvenons-nous que le Christ se tient à la porte de cette église attiédie; il désire y être accueilli.

Il faut beaucoup de sagesse, de patience et d'amour, pour faire comprendre aux «attiédís» la gravité de leur état et l'urgence du secours dont ils ont besoin. En simplifiant un peu les choses, on peut discerner deux types de chrétiens attiédís ou refroidís:

a. Il y a les «baptisés» dès leur enfance, «sacramentellement» agréés au Corps du Christ. Au terme de leur catéchisme, ils n'ont pas tous ratifié l'engagement de leur baptême et, parmi ceux qui l'ont fait, leur déclaration devant Dieu et devant l'Eglise est restée sans lendemain.

Nous n'ouvrons pas de dispute pour savoir si ces chrétiens «virtuels» appartiennent, oui ou non, à l'Eglise du Seigneur. Notre unique considération s'adresse aux défenseurs et tenants du pédo-

1/ Ap 3.16-20.

baptisme et de la confirmation. Si ces « baptisés » sont des chrétiens, ils ont l'apparence de la piété mais, ils semblent pour le moins avoir renié ce qui en fait la force¹. Ils devraient donc être considérés parmi ceux qui, de toute urgence, ont besoin du ministère de la réconciliation.

b. Il y a les chrétiens véritablement nés à la vie de la foi, mais rétrogrades dans leur fidélité. Leur profession de foi ne s'accompagne d'aucun témoignage, d'aucun rayonnement. Correspondent-ils à la sévère description qu'en donne l'épître de Jude? « Ce sont des nuées sans eau, poussées par les vents; des arbres d'automne sans fruits, deux fois morts, déracinés; des vagues furieuses de la mer, rejetant l'écume de leurs impuretés; des astres errants, auxquels l'obscurité des ténèbres est réservée pour l'éternité... Ce sont des gens qui murmurent, qui se plaignent de leur sort, qui marchent dans leurs convoitises, qui ont à la bouche des paroles hautaines, qui admirent les personnes par motif d'intérêt »².

Tout serviteur de Dieu saurait dresser la liste des excuses ou récriminations entendues de la part de ces chrétiens rétrogrades:

- J'ai été trompé ou scandalisé par tel ou tel chrétien, et cela m'a découragé...
- Je n'ai pas été compris par le pasteur, ni par les anciens...
- J'ai été déçu du peu d'intérêt ou d'affection des membres de la communauté...
- J'ai vu trop de choses. Je ne peux plus croire ce qui m'a été enseigné...
- J'ai été dépassé par les événements...
- J'ai crié à Dieu en vain, il n'a pas répondu à mes prières.

L'une ou l'autre de ces allégations peut correspondre à de réelles déceptions ou épreuves. Il ne faut pas nier non plus qu'un manque d'attention ou de compréhension peut contribuer à rendre difficile la persévérance. Les exhortations au support mutuel, à la dette d'amour fraternel, à la liberté qui ne saurait être pour les autres une occasion de chute, ne sont pas vaines redites de l'Écriture³. Il convient donc, en certains cas, de commencer par reconnaître le bien-fondé de telle

1/ 2Ti 3.5

2/ Jude 12-13, 16.

3/ Ep 4.2; Rm 13.8; 1Co 8.9.

récrimination. Ne serait-ce que par souci d'objectivité et de compassion! Cependant, ce serait faire le jeu de l'Adversaire que d'en rester à cette mise en cause... des autres. Notre foi n'est pas liée à Pierre, Jacques ou Jean. Jésus nous appelle à le suivre, lui, et non à nous réclamer de Céphas ou d'Apollos. Il y a donc lieu de chercher les causes premières de ces démissions spirituelles. Il est commun de découvrir qu'elles sont dues, essentiellement, à la négligence des lois élémentaires d'une croissance dans la foi:

– Négligence de la vie de prière, de l'écoute journalière de la Parole et de sa mise en pratique. Parallèlement, négligence de la participation à la vie de la communauté. La persévérance est un mot d'ordre de l'Ecriture¹.

– Négligence de la priorité à donner aux richesses du Christ par rapport à celles que le monde offre et qui ne manquent certes pas de séduction².

– Négligence d'une discipline observant la fidélité dans les petites choses, la rectitude d'un comportement sans compromis, ni lâcheté³.

– Négligence d'une marche dans la lumière, à laquelle se substitue un cheminement jalonné d'habitudes contestables, d'attachements illicites, d'interdits, de fautes répétées, sous la domination de la chair ou d'un esprit aliénant⁴.

– Négligence d'un pardon qui libérerait le cœur ou l'esprit de l'amertume ou de la rancune qui y subsiste, à la suite d'une offense subie. Il est écrit: «Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés»⁵.

– Négligence d'un service, d'un «oui» décidé devant la part que Dieu réserve à chacun; sans jalousie envers celle accordée à autrui⁶.

– Négligence du témoignage que Dieu peut attendre de chacun, devant l'Eglise ou devant le monde. A elle seule, l'exhortation: «N'aie pas honte de l'Evangile...»⁷ expliquerait l'anémie ou l'asthénie spirituelle de beaucoup de rétrogrades.

La transgression de ces lois élémentaires doit être clairement dénoncée auprès des contrevenants. De la même manière, ils doivent

1/ Mt 13.21; cf également Ac 2.42

3/ Mc 7.43-47; Lc 16.10; Col 3.12.

5/ Ep 4.31; He 12.15; Mt 6.12.

7/ 2Ti 1.8.

2/ Mt 13.22.

4/ Jos 7.13; Ps. 90.8.

6/ Rm 13.14-15.

entendre un appel à la repentance. Cependant, il faut le secours d'un amour fruit de l'Esprit, pour oser dire aux chrétiens rétrogrades, la parole d'Esaïe :

«Prêtez l'oreille car l'Eternel parle. J'ai nourri et élevé des enfants. Mais ils se sont révoltés contre moi. Venez et plaidons, venez et débattons de nos droits... Otez devant mes yeux la méchanceté de vos actions. Cessez de faire le mal» (Es. 1.2, 16)

Ou celle de Jérémie :

«Parce que tu as abandonné l'Eternel ton Dieu lorsqu'il te dirigeait dans la bonne voie, ta méchanceté te châtiara et ton infidélité te punira. Tu sauras et tu verras que c'est une chose mauvaise et amère d'abandonner l'Eternel ton Dieu» (Jr 2.17,19)

Certes, Dieu reste fidèle, alors même que nous ne le serions pas. Cette fidélité inconditionnelle est une raison de plus d'amener à la repentance et à la réconciliation effectives ceux qui croient acceptable, même défendable, la condition de tiédeur dans laquelle ils se sont installés.

Si elle est vraie, cette réconciliation n'agréera aucune dérobade. L'infidélité doit être reconnue, confessée à Dieu et abandonnée. En rapport avec l'un ou l'autre des sept points considérés, une volonté d'obéissance assurée du pardon de Dieu, sera l'expression de cette repentance. Elle s'accompagnera d'un retour à la vie de la communauté ecclésiale.

Les sceptiques

Il faut les considérer avec beaucoup de respect et les écouter avec une sympathie renouvelée. Surtout si leur argumentation apparaît superficielle ou marquée d'un peu de moquerie.

Il faut garder en mémoire les objections, voire les refus que nous mêmes avançons lorsque nous traversons une crise spirituelle. Ils nous apparaissent fondés et pleinement justifiés!

Il faut aussi se souvenir de la parole de Jésus: «C'est à vous qu'a été donné le mystère du royaume des cieux; mais pour ceux du dehors tout se passe en paraboles, de telle sorte qu'en voyant, ils ne voient point... et qu'en entendant, ils entendent et ne comprennent point»¹.

Le scepticisme est naturel à l'homme. Il peut accompagner une réflexion sérieuse et intelligente. Et c'est être bien inspiré que le reconnaître et le dire au sceptique. Sa difficulté est dans la ligne de l'Evangile²; elle offre souvent plus de garanties qu'une crédulité facile et confiante, mais irréfléchie.

Bien sûr, il ne s'agit pas de méconnaître pour autant les fondements contestables du scepticisme:

D'abord un orgueil du savoir, un refus de céder devant un Dieu dont la pensée et le dessein échappent aux normes que, dans sa naïveté ou sa prétention, l'homme veut Lui imposer. Ou encore une spiritualité dite «chrétienne» alors qu'elle n'est qu'une philosophie omettant l'avertissement paulinien, «l'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu car elles sont pour lui une folie et il ne peut les connaître parce que c'est spirituellement qu'on en juge»³. Ce rationalisme tient pour suspecte toute interprétation de la réalité relevant de la révélation. Il limite la réalité à ce qu'on en voit ou à ce qu'on en peut connaître par la seule intelligence.

Mais il faut ajouter le non-exaucement d'une prière; une épreuve révoltante; des difficultés accumulées, en contradiction apparente avec certaines promesses de l'Evangile. Et n'oublions pas les scandales dont ce monde est le théâtre. Tous ne sont pas imputables à la seule méchanceté de l'homme. Des cataclysmes meurtriers et des injustices du sort peuvent émouvoir, révolter, plonger dans le doute, un homme réfléchi et sensible.

Enfin, alors que la foi véritable rend intelligent, il est des tenants de l'Evangile, un peu sectaires et bornés, dont les discours et le comportement peuvent provoquer, chez ceux qui les écoutent ou les observent, une véritable allergie à la foi chrétienne.

Comment agir?

1/ Mc 4.11-12.

2/ 1 Co 2.9.

3/ 1 Co 2.14.

Il convient d'abord, à l'écoute des objections des sceptiques, d'honorer celles qui peuvent être véritablement retenues. Elles sont de deux ordres:

a. Il y a celles qui participent du conflit de la science et de la foi. Sans vouloir en débattre ici, il y a lieu de retenir ce qu'en dit le professeur P. E. Pilet de l'Université de Lausanne: «La science peut être définie comme un ensemble de données — à propos d'un sujet particulier — fondées sur des relations vérifiables. L'épître aux Hébreux nous enseigne que «la foi est la démonstration des réalités qu'on ne voit pas». Ainsi la science nous autorise à n'admettre que ce qui est expérimentalement prouvé, alors que la foi nous entraîne à tenir pour vraies des réalités qui échappent à une connaissance objective. La science et la foi sont l'assentiment de l'intelligence à la vérité, respectivement démontrée et révélée. Science et foi peuvent donc être concernées par une même réalité. Chacune, cependant, l'appréhende à un niveau fondamentalement différent... Un savant peut avoir la foi, un autre ne l'aura pas; leurs démarches ne divergeront guère et leurs méthodes pourront être rigoureusement identiques...

Par ailleurs, il est évident qu'aucune donnée scientifiquement acquise ne saurait intervenir sur la foi... la susciter, la renforcer, la détruire. L'homme de science refusera d'aborder expérimentalement les problèmes pour lesquels seule la foi apporte une solution. Et le bon sens montre qu'il serait utopique de rechercher une quelconque preuve scientifique démontrant que Dieu est ou qu'Il n'est pas.

Il faut admettre, enfin, que la science soulève bien des problèmes qu'elle est incapable de résoudre, précisément par le type même de la question ultime (le pourquoi!) que ces problèmes suggèrent. Il n'est pas rare, dans certains cas — et sur un plan complètement autre, il est vrai — que la foi nous apporte une réponse»¹.

b. Il y a celles qui achoppent devant les souffrances inexplicables de la condition humaine. L'erreur à ne jamais commettre, c'est de prétendre donner la réponse et, à cet effet, d'engager un dialogue semblable à celui des amis de Job. Certes, cette réponse existe, et dans un tel dialogue, à un moment donné ou à un autre, elle aura sa place. La voici, ramenée à sa plus brève expression.

1/ Journal «croire», janvier 1984.

– A vous entendre, Monsieur ou Madame, je pourrais me laisser aller à votre propre indignation devant le spectacle qu'offre ce monde et devant l'apparente impuissance, pour ne pas dire la scandaleuse indifférence de ce Dieu que, par ailleurs, on nous assure être un Dieu d'amour. Vous l'admettez pourtant: une part de cette situation revient à l'homme méchant et cruel. Quant à la part inexplicable, un seul fait me réconcilie avec Dieu et avec son Evangile. A le lire, à le méditer, à le voir vécu par quelques-uns de ceux qui m'entourent, à le vivre moi-même, j'ai acquis une certitude qui va grandissant. Et pour cause. Non, Dieu n'a pas pris son parti de l'état des choses. Dieu n'est pas indifférent à la souffrance de sa créature et de sa création. Un fait l'atteste et le démontre à qui consent honnêtement à en prendre acte et à en tirer les conséquences: la venue et la présence au monde de Jésus-Christ. Sa vie, sa Parole, sa mort sur la croix, sa résurrection, son ascension, son effusion de l'Esprit, l'annonce de sa venue en gloire, inscrivent une nouvelle réalité à l'observation de quiconque regarde objectivement l'histoire passée ou présente.

Certes, d'indicibles souffrances, de monstrueuses injustices, d'intolérables situations demeurent, ne fût-ce que celle de la mort à jamais révoltante. Mais, au cœur de cette nuit, Jésus est apparu. A cause de lui, il y a quelque chose de «nouveau sous le soleil»¹. Un éclairage différent est maintenant donné à toutes situations, toutes circonstances, toutes injustices. La croix, la plus injuste de toutes, les transcende dans la résurrection dont elle est suivie. A cause d'elle, je ne dis plus: s'il y avait un Dieu d'amour et de justice, on ne verrait pas ce qu'on voit. Mais je dis: Je sais maintenant qu'il y a un Dieu d'amour et de justice. Je sais que le jour vient où la souffrance, l'injustice, la mort disparaîtront pour faire place à une existence dont Christ est la révélation. Il m'y associe maintenant déjà.

Un mystère d'iniquité demeure. Je ne comprends pas tout. Avec Paul, je connais en partie, je vois au moyen d'un miroir². Mais ce que je vois est suffisant pour que, devant ce mystère, ce que je ne comprends pas encore ne trouble plus ma foi.

1/ Ec 1.9.

2/ 1Co 13.12

Cela est illustré par la parole de Jésus aux disciples tentés de donner une fausse réponse au pourquoi de l'homme aveugle: «Ce n'est pas que lui ou ses parents aient péché, c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui»¹. Parce que Dieu a pris la situation en main, une certitude inébranlable peut maintenant nous habiter: Demain ne sera plus semblable à aujourd'hui. «L'aveugle-né recouvrera la vue». C'est le signe, ce sont les prémices de ce qui attend la création tout entière, et nous avec elle².

c. Et puis il y a les raisons qu'évoquent Matthieu et l'épître de Jacques. Dans l'évangile, le scepticisme des disciples est honorable. Il n'est pas un aveuglement obstiné ou volontaire. Il est une étape sur le chemin d'une foi réelle. Dans le cas de Thomas, elle en fut à toujours affermie³.

Mais dans l'épître de Jacques, le doute connaît un verdict sans nuances. Il est radicalement condamné. Il s'apparente à cette remise en question qui, depuis l'Eden, ne cesse de hanter l'homme. Il entend la Parole mais demeure sous l'emprise du diable. L'arrogance séductrice de ce dernier l'impressionne davantage que l'autorité et la vérité de la Parole de Dieu.

Au sceptique de ce genre, le plus réel des respects ne saurait cacher la vérité. Jacques dit sans ménagement: «C'est un homme irrésolu, inconstant dans toutes ses voies»⁴. Si cette inconstance est dénoncée, c'est qu'elle perturbe non seulement la foi, mais la personnalité de celui qui en est marqué. Il importe donc d'en montrer l'origine. Si le doute s'empare d'un homme, c'est qu'il trouve en cet homme une insatisfaction liée à la convoitise. Le doute devient l'expression ou la manifestation d'une ambition, ou d'une autonomie, qui met en cause, intellectuellement, et bientôt spirituellement, tout ce qui échappe à sa volonté de maîtriser seul son existence. Les arguments plus ou moins savants par lesquels il se justifie, en réalité, cachent un manque d'humilité ou un refus de reconnaître à Dieu la souveraineté de sa Parole révélatrice et, ipso facto, la libre dépendance de l'homme par rapport à ce Dieu.

1/ Jn 9.3.

2/ Rm 8.22-23.

3/ Mt 28.17; Jn 20.27.

4/ Jq 1.8

Le sceptique met tout en cause. Il demande des preuves, mais à l'avance il les refuse, parce qu'elles dévoilent la vraie nature de son scepticisme: son refus d'une foi qui l'engage. Tel est l'homme irrésolu. Que lui dire? Le propos suivant pourrait permettre d'engager le dialogue avec lui:

— Une pression sur un interrupteur peut avoir pour effet, par exemple, de déclencher une sonnerie ou d'allumer un plafonnier, ou d'éteindre un chauffage, etc. On peut ergoter et tergiverser des heures durant à ce sujet, et rester pour autant sceptique quant au vrai résultat d'une pression sur l'interrupteur. Il y aurait un moyen fort simple d'arriver à une certitude: ce serait de presser sur l'interrupteur! Jésus a dit: «Ma doctrine n'est pas de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra...»¹.

C'est aussi une claire indication à faire entendre au sceptique.

A moins qu'il ne soit qu'un moqueur.

Le comportement recommandable dans ce cas est à la fois celui de l'humble prudence qui veille à «ne pas répondre à l'insensé par sa folie, afin de ne pas lui ressembler» et celui de la tranquille assurance qui «répond à l'insensé selon sa folie afin qu'il ne se regarde pas comme sage»². En pratique, cela signifie qu'il convient parfois de ne pas s'asseoir en compagnie du moqueur³, donc de rompre volontairement la conversation avec lui et de l'informer clairement de la cause de cette rupture. Parfois — bien sûr, sans mépris ni esprit de condamnation — il convient de citer ouvertement au moqueur tels sévères propos de l'Écriture. Exemples: «Dieu se moque des moqueurs, mais il fait grâce aux humbles», «Si tu es moqueur, tu en porteras seul la peine»... «Le moqueur cherche la sagesse et ne la trouve pas»⁴. Ou, dernier exemple, cette parole prophétique disant que le mépris de la vérité associé au consentement à l'injustice ouvre notre entendement égaré à un esprit de séduction qui nous fait croire au mensonge et nous entraîne dans la perte⁵. En nous souvenant que «celui qui reprend le moqueur s'attire son dédain»⁶, un dédain qui peut même devenir de la «haine»⁷.

1/ Jn 7.17.

2/ Pr 36.4-5.

3/ Ps 1.1

4/ Pr 3.34; 9.7-8, 12.

5/ 2Th 2.11

6/ Pr 15.12

7/ Pr 9.7-8.

Les inquiets

L'inquiétude et l'insécurité participent de notre nature humaine. Ne pas écouter un inquiet, le contredire par des raisonnements l'appelant à la confiance, risque d'ajouter à son inquiétude ou à son découragement, même d'aggraver son état, puisque de telles répliques lui font refouler son angoisse. Quant à répondre que l'inquiétude ne s'accorde pas avec la foi, c'est être présomptueux, sentencieux de la pire manière. C'est aussi manquer à la charité et au support que nous devons aux faibles¹.

Il est indispensable de permettre à l'inquiet d'exprimer son inquiétude, de l'encourager à la dire dans toute sa dimension et sa profondeur. Comme il est important qu'une écoute attentionnée sache discerner la nature de cette inquiétude, la part de réalité ou d'imaginaire qu'elle occupe dans son esprit ou sa vie, ou encore le blocage spirituel dont elle s'accompagne.

Sans ramener la diversité possible des causes d'inquiétude à une classification simpliste, il est loisible pourtant de les ranger sous quatre types communément observables, avec toutes les annotations complémentaires et particulières qui peuvent y être ajoutées.

Le défi de la foi

La cause majeure d'une spiritualité défailante ou d'hésitation renouvelées devant l'acte de foi proposé, se résume à un aveu rarement exprimé. Il est important que l'inquiet en prenne conscience. Il convient donc de le lui révéler et même de le formuler devant lui: *il a peur de ne pas tenir ses promesses*.

Cela est attesté. Ce qui souvent retient de dire *oui* à Jésus-Christ, c'est la peur que cet engagement soit sans lendemain. Tous les chrétiens en font l'expérience renouvelée, décourageante, même humiliante. Elle leur apprend à se mieux connaître, à prendre conscience de leur faiblesse. Tous souhaitent devenir des témoins agissants, solides, à la mesure d'une vraie fidélité. Devant certains échecs, peut-être

1/ 1Th 5.14.

aussi certaines rechutes, la foi cède la place au doute, même à la peur. Conséquence: des chrétiens en viennent même à se demander si les expériences qu'ils ont faites et qu'ils tiennent pour authentiques, le sont vraiment.

Cette inquiétude paraît donc justifiée. Or, l'erreur est d'attribuer ces défaillances à la fragilité de la foi, alors qu'elle proviennent presque toujours de son mauvais fondement.

Assurément, les promesses de Dieu sont là: «Il peut vous préserver de toute chute...» «Il ne permettra pas que votre pied chancelle...» En vérité, elles ajoutent à notre confusion. Je les cite à dessein pour en souligner les premiers mots, mal écoutés ou mal interprétés. A preuve? L'inquiet se croit autorisé à penser que son engagement sera sans lendemain puisqu'il l'a si mal tenu hier et encore aujourd'hui. Là est son erreur. L'Écriture dit en effet: «Il peut vous préserver de toute chute...» «Il ne permettra pas...» «Il te gardera...»¹.

Dites à l'interlocuteur d'être attentif à cette illustration:

– *Voyez, j'ai dans la main droite un long crayon que je tiens la pointe en bas. Comme si j'allais écrire. Entre deux doigts, je le maintiens, verticalement posé sur la table. La robustesse de celle-ci va-t-elle rendre stable le crayon, dès l'instant où je le lâche? Non! A chaque tentative, en ferais-je mille d'affilée, il retombe sur la table.*

Ainsi de nos échecs répétés!

Observez la suite. J'ai repris le crayon dans la main droite, dans la même position verticale, la pointe posée sur la table. Il ne tombe pas. Mieux encore, même quand je l'éloigne de la table et le prive de ce robuste appui, il ne tombe pas non plus. Pour la simple raison que mes deux doigts et la fermeté de ma main lui assurent sa stabilité.

La fidélité ou la fermeté d'un engagement ne tiennent donc pas à l'effort, même renouvelé, du croyant, mais à la force et la volonté de La Main qui le tient. A l'évidence, l'homme n'est pas un objet. Et Dieu ne veut pas le manipuler. Il veut, certes, qu'il agisse conformément à sa volonté. Il lui demande d'être librement décidé à l'accomplir, sans recourir à ses propres moyens ou efforts, mais en laissant la puissance du Seigneur s'accomplir dans sa faiblesse².

1/ Ps 121.3; Jude 24.

2/ 2 Co 12.9.

Je ne compte plus les entretiens où cette simple illustration a permis à des chrétiens timorés, découragés par de nombreux échecs, de se saisir enfin de la victoire que le Christ assure et de s'engager dès lors sur le chemin d'une foi affermie et progressivement éprouvée, selon cette promesse: «Qui est celui qui a triomphé du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu... ayant la pleine conviction que ce qu'il promet il peut aussi l'accomplir»¹.

Le prix à payer

Le prix à payer est une autre face de l'inquiétude.

A la suite de leur conversion à Jésus-Christ, ou à l'instant d'y consentir, certains se voient entravés dans leur vie spirituelle par une fâcheuse habitude, devenue un vice ou une passion qui les aliène. Cela peut concerner l'attachement à l'argent, ou à une satisfaction qu'on s'accorde (un verre de vin), un recours momentané à un tranquillisant (une pastille pour dormir), l'usage du tabac, l'attachement à ce plaisir solitaire qu'est la masturbation, voire l'attachement à une personne. Même si les conséquences de ces divers asservissements sont loin d'être comparables, néanmoins toute aliénation de ce type entraîne de la culpabilité et se traduit par un affaiblissement spirituel, avec ses répercussions sur la vie de prière, l'écoute de la Parole, la force dans l'Esprit, et la communion fraternelle.

En effet, à ce type de situation s'applique la double étiquette d'une inquiétude et d'un prix à payer. Les deux caractéristiques du phénomène s'allient et se renforcent l'une l'autre dans leur effet paralysant.

Là encore, le dialogue avec un chrétien touché par ce mal n'est pas facile. Pour deux raisons. D'abord la mauvaise conscience qu'il en a rend difficile son aveu. Ensuite, s'il veut être véridique, il reconnaît souvent qu'il n'a guère envie d'être libéré. Pour tout dire, il sait qu'il va lui en coûter de renoncer à son amour de l'argent; de décider qu'il lâchera son verre ou sa cigarette; qu'il abandonnera ses tranquillisants; qu'il refusera la masturbation; qu'il se défera d'une telle «amitié». Il est donc à la fois affligé, sinon humilié de cette condition, et inquiet à la pensée que s'il prend la décision d'y renoncer, il ne tiendra pas son engagement.

1/ 1 Jn 5.5; Rm 4.21.

Le rappel d'une vérité élémentaire est ici à sa place. S'il est faux d'attribuer au diable tout ce qui est de l'ordre du mal, on ne peut nier qu'il est des esclavages dont la dominante est l'œuvre sporadique ou la présence active de quelque(s) démon(s). Ceux de l'alcool, du tabac, de la drogue, et bien d'autres encore, inspireurs de pratiques vicieuses, existent réellement. Il y a lieu, parfois, de s'opposer victorieusement à ces adversaires du Christ et de l'homme¹.

Cet acte d'autorité spirituelle paralyse l'action du démon ou détache une personne des liens d'iniquité qui l'enserrent.

Lorsque cette intervention s'avère indispensable, il est élémentaire de s'assurer que le patient — dans la mesure où sa démonisation le laisse libre d'en décider — désire vraiment la libération qui lui est proposée. Car s'il affectionne davantage son mal, voire son vice, que la liberté retrouvée, l'intervenant fera le jeu de l'Adversaire² et aura finalement ajouté à l'endurcissement de la personne. La libération formellement opérée trouvera aussitôt un démenti dans le comportement de celle ou de celui qui en aura été l'objet.

C'est pourquoi le dialogue avec un patient de ce type doit conduire à une déclaration précédant toute autre démarche: sa résolution de se détourner de ce qui l'aliène.

Cela tombe sous le sens. Si la libération s'opérait à l'insu ou sans l'accord du patient, comment resterait-il libre et responsable de la liberté que le Christ lui a rendue?

Devant une telle décision, il est naturel que surgisse, dans l'esprit du patient, l'incertitude évoquée plus haut: «vais-je tenir?», et cette autre question primordiale qu'il évite de poser et qu'il faut lui faire entendre:

— En vérité, êtes-vous résolu à abandonner votre verre... ou votre cigarette... ou votre... etc?

En combien d'occasions, après un appel invitant ceux qui le désiraient à retrouver leur entière liberté et à en manifester la décision, ai-je vu s'approcher des personnes bien intentionnées et assurées de la grâce qui leur serait faite.

1/ Mc 3.15.

2/ «Lorsque l'esprit impur... regagne la maison qu'il a quittée... la trouve inoccupée... il va chercher sept autres démons encore plus méchants que lui... Cet homme est dans un état pire qu'avant» (Mt 12.43-45).

Scénario vécu récemment: un homme et une femme s'approchent:

- Nous voudrions arrêter de fumer.
- Je vous comprends d'autant mieux que j'ai connu ce même asservissement et les troubles organiques qui en résultaient. Réjouissez-vous de la libération que le Christ vous accordera... Avez-vous un paquet de cigarettes dans votre poche ou dans votre sac?
- Oui!
- Vous me le montrez?... Vous m'assurez que vous n'en avez pas d'autres avec vous?

Monsieur secoue la tête. Madame, après un instant d'hésitation, sort un second paquet, non plus de la poche de son manteau, mais du fond de son sac à main.

- Vous me donnez ces trois paquets de cigarettes?

Hésitation chez l'un et chez l'autre.

- Si vous êtes résolus, l'un et l'autre, à vivre cette liberté que le Seigneur offre, c'est aujourd'hui, c'est maintenant, oui, à l'instant même, qu'il mettra fin à votre esclavage. Vous ne rallumerez jamais une cigarette. Le signe élémentaire de votre résolution, c'est que vous me donniez ces trois paquets. Je prie-rais pour vous et avec vous, et je détruirai ces cigarettes. Je le ferai afin qu'en sortant, tout à l'heure, vous ne soyez plus tentés de porter la main à votre poche comme c'était jusqu'ici votre habitude.

L'un et l'autre, visiblement, mènent un combat intérieur. Leur résolution première a fait place à de l'hésitation.

- Si, Satan, le tentateur, se plaît à nous contraindre, le Christ, lui, nous respecte et nous réhabilite. Il nous laisse le libre choix de le suivre et de lui obéir. Il sait la faiblesse de notre chair. Il sait l'emprise de l'Adversaire sur notre être tout entier. Il ne vous demande pas de vaincre Satan ou de triompher de votre chair. Plus simplement, il vous demande de consentir à ce qu'il veut pour vous, *mais avec vous*. Donc, il vous demande d'assumer la libre résolution que vous prenez de lui obéir.

C'est dans cette obéissance qu'il manifeste la défaite de l'Ad-versaire, la réalité de notre liberté retrouvée.

Je vois se fermer le visage de mes interlocuteurs. Je m'enhardis et je leur dis alors :

— Le prix à payer — lâcher ces 8 cm de tabac — vous apparaît très cher par rapport à la liberté qui vous est offerte. Mon témoignage vous aidera peut-être... Lors de ma conversion à Jésus-Christ, j'ai connu durant plusieurs semaines la libération de ma tabacomanie. Et puis, sottement, j'ai rallumé... Cela a empoisonné ma vie, ma vie spirituelle surtout, durant de nombreuses semaines. J'ai connu ces humiliantes tentatives où l'on essaie de fumer moins, de ne pas le faire avant midi, ou de ne pas le faire avant le soir, ou uniquement lorsque nous sommes en compagnie... La faiblesse de notre chair, voilà ce que nous apprend cet exercice éprouvant. Je savais l'aide possible du Seigneur et la lui réclamaï... En vain ! A mon propre étonnement. Au point qu'un jour, je lui dis tout crûment : « Pourquoi ne me viens-tu pas en aide alors qu'en tant d'autres circonstances j'ai éprouvé ton secours ? ». Quelques heures plus tard, je lisais la page d'humour d'un journal pour enfants. L'anecdote suivante y était rapportée : Un gosse de 9 ans, cleptomane, désira vivement être guéri de sa manie de voler. Il pria Dieu en disant : Mon Dieu, j'en ai assez d'être un voleur. Avec ton aide, je m'engage aujourd'hui. Je ne vole-rai plus... plus que cinq francs par semaine !

Moi aussi je voulais être libre à condition de ne pas être privé de ce qui me tenait captif !

Tourné vers les deux candidats à la liberté, je leur demande :

— Que décidez-vous ?

L'un et l'autre remirent leurs cigarettes dans leur poche et s'en allèrent sans mot dire...

La peur des conséquences

Là encore, il faut rester les pieds sur terre. L'irruption du Christ dans une vie ne va pas sans des bouleversements dont la perspective

peut effrayer. Si le paralytique de Bethesda est interpellé par Jésus pour savoir s'il veut être guéri¹, ce n'est pas que sa réponse fasse problème; c'est qu'il aura dorénavant la responsabilité quotidienne d'un face à face avec une réalité à laquelle rien ne l'a préparé. Cela peut jeter quelqu'un dans l'inquiétude. Trop facilement, l'évangéliste ou le chrétien laissent entendre publiquement que marcher avec Christ est une bénédiction sans pareille. Cela est vrai! Mais à cette vérité, il convient d'en ajouter une autre: suivre Christ, c'est aussi s'engager sur un chemin étroit. C'est connaître ce que l'Écriture désigne par «des renoncements», voire «des tribulations»². Beaucoup de prosélytes ou de chrétiens s'attendent aux bénédictions annoncées, mais découvrent, après coup, les difficultés résultant de leur appartenance à Christ et à son Église. Ces difficultés peuvent même devenir des détresses. Une correspondance occasionnelle, échangée avec des chrétiens nouvellement venus à la foi, fait état de leur désarroi inattendu, suite à leur conversion et à leur intégration dans une paroisse ou une communauté.

«On a des temps pénibles dans ma communauté. J'ai de la peine à comprendre certaines réactions des aînés, surtout leur entêtement à prétendre avoir raison envers et contre tous. Je suis tout de même étonné que des responsables, au service du Seigneur depuis longtemps, puissent réagir d'une façon si infantile. Je ne pensais pas que ma conversion à Jésus-Christ et mon entrée dans l'Église me feraient témoin d'autant de remous et de problèmes non résolus dans la vie de cette Église. À mon tour, je dois veiller à ne pas me laisser aller à la critique...»

Autre exemple:

«Mon mari est devenu très agressif à mon égard. Il m'attribue des actes et des paroles qui n'ont jamais existé. Je l'ai vu exploser et m'insulter injustement. Il s'en est pris violemment à ma foi, disant que jamais il ne pourrait me pardonner d'être devenue chrétienne.

— Tu aurais pu faire n'importe quoi, sauf ce que tu fais: lire et étudier la Bible... J'en déteste la vue...

Par la suite, j'ai constaté que mon mari n'était pas conscient de ce qu'il disait et qu'il n'en gardait pas même pas le souvenir. J'ai été amenée à comprendre qu'il s'agissait d'une attaque de l'Adversaire. Alors, Dieu a mis dans mon cœur le désir de jeûner... Peu à peu le calme est revenu. Mon mari a maintenant une attitude toute différente. Ma foi ne l'irrite plus; elle semble même un peu le rassurer. C'est donc une victoire sur l'Ennemi que mon mari n'est pas en mesure de reconnaître...

1/ Jn 5.6.

2/ Mt 7.14; 16.24; Ac 14.22.

J'ai été cependant profondément troublée par les conseils d'un pasteur avec qui je suis entrée en dialogue. Il pense que je devrais être assez forte dans ma foi et renoncer à aller au culte. Il pense que je suis un obstacle au cheminement spirituel de mon mari. Or, après mon baptême, mon mari m'avait assurée ne pas vouloir s'opposer à ma foi. Jésus nous invite au partage avec les frères en la foi et non pas à l'isolement.

Il m'a donc été très dur de m'entendre dire que j'agissais contrairement à la volonté de Dieu. J'ai beaucoup réfléchi à ce problème et je dois dire que j'en ai été tourmentée. Mais, aujourd'hui, je crois que mon mari serait fort inquiet si j'avais pris au sérieux tout ce qu'il m'a jeté à la tête dans un état de crise. Abandonner l'église me simplifierait la vie, mais est-ce que, pour autant, mon mari progresserait dans la recherche de Dieu? J'en doute fortement. Cet isolement provoquerait probablement mon propre dessèchement. La paix et le bonheur que je trouve au culte du dimanche matin et dans d'autres activités me prouvent que je ne suis pas en contradiction avec la volonté de Dieu.

C'est curieux comme on peut comprendre et interpréter l'Écriture différemment. Il y a cependant un moment où il faut savoir écouter le Seigneur et avoir le courage de vivre ce que l'on a compris. Ma situation n'est pas facile à vivre, mais je suis infiniment encouragée par les exaucements de prière.

Autre exemple d'une difficulté... effectivement inattendue! (La conversion de cette femme et sa venue à l'église avaient été saluées comme une bénédiction puisque la paroisse manquait de moniteurs):

«J'ai débuté avec la foi reçue, non sans crainte devant une telle responsabilité. Aujourd'hui, j'enseigne environ 40 enfants dans mes différents groupes chaque semaine. Depuis le premier jour, j'ai investi ma foi, ma force, mon temps, payant moi-même les cours de formation, ainsi que du matériel pour les concours, et les jeux, et une petite bibliothèque de livres chrétiens pour les enfants. Dès le début de ce travail, j'ai attaché une très grande importance à une formation solide et approfondie. Je me sens responsable devant Dieu et aussi devant les enfants, leurs parents et l'Eglise.

J'étais heureuse de profiter de toutes les occasions de m'initier aux moyens pratiques pour mieux atteindre les enfants dans toutes leurs personnalités; heureuse aussi de toute la richesse d'échanges, de travaux pratiques, de foi et d'encouragements avec tant d'autres, engagés avec moi dans ce même travail. J'ai également participé à tous les cours que notre église nous offre et j'ai toujours travaillé avec le matériel proposé et mis à notre disposition, car je l'apprécie beaucoup. Or, je viens d'apprendre les accusations dont j'ai été l'objet lors d'une assemblée du Conseil. Le pasteur me reproche ma doctrine «fondamentaliste» Lui-même déclare adhérer à la doctrine «unitaire».

Je laisse les théologiens débattre de ces termes. Cependant je reste étonnée, quand je lis l'explication que donne le dictionnaire du mot «unitaire».

Personnellement, je déclare n'avoir aucun autre fondement de foi que celui dont parle l'Écriture: Jésus-Christ, roc solide selon Luc 6.47-48 ou selon Paul dans 1 Corinthiens 3.10-13.

Après mûre réflexion et à mon grand regret, il me semble juste et préférable de me retirer, pour un temps, de mon engagement dans la paroisse, à cause de ce climat de confusion, de tension et de méfiance.

De telles situations sont regrettables. Elle sont humaines et rappellent que l'Église et ses bergers sont faillibles. De plus, de telles situations ne s'inscrivent plus réellement dans le cadre du seul ministère de la réconciliation. En effet, les personnes en cause ont moins à lutter avec elles-mêmes qu'avec leurs proches ou leurs amis... ou leurs frères en la foi ou même leurs bergers! ¹

Dans le dialogue avec un homme ou une femme inquiétés par les conséquences de leurs actes de foi, la parole à dire sera celle de notre sympathie et de notre solidarité. A la manière de l'Église de Jérusalem du premier siècle, devant les injustices dont certains sont l'objet, nous avons à «élever nos voix à Dieu avec les éprouvés» ², parfois aussi — leur accord ayant été préalablement demandé — nous avons à intervenir auprès de leurs opposants ou de leurs détracteurs. Dans une telle situation, le ministère est celui d'une relation d'aide. Il sera accompli avec le secours du Dieu souverain qui nous invite «à Lui faire connaître nos besoins par des prières et des supplications, avec des actions de grâce» ³.

Mieux encore! Dans la discrétion qui doit nécessairement accompagner ce genre de démarche, il pourra être proposé qu'une communauté restreinte, à même d'assumer un tel ministère d'intercession, prenne à cœur cette prière de combat, à la recherche d'une solution que le Seigneur fera connaître ou même accomplira. Peut-être aussi à la recherche de la force de l'Esprit qui, dans l'Écriture, promet aux éprouvés qu'ils tiendront ferme dans l'épreuve ⁴. Un tel ministère a tout à gagner s'il devient communautaire.

1/ Encore faut-il ici le souligner: Romains 15.14 nous invite à nous «exhorter les uns les autres». Il y a des «bergers» dont le comportement est répréhensible, même affligeant. Il ne s'agit pas simplement de le leur reprocher. Ce comportement crie le besoin qu'ils auraient d'une guérison intérieure. Ils ne peuvent en prendre conscience que si elle leur est proposée avec l'humilité et l'amour qui justement leur manquent!

2/ Ac 4.23-24.

3/ Ph 4.6.

4/ 1 Co 10.11-13.

La peur de l'avenir

Elle peut surgir à la suite d'un accident, d'un drame personnel ou familial, d'une circonstance totalement imprévue. La personne n'y était pas préparée et se voit soudain placée dans une situation à la fois douloureuse et angoissante. Exemples: hommes ou femmes abandonnés ou trahis par un conjoint. Parents brutalement affrontés à un fils ou à une fille en révolte ou en déroute. Situation matérielle subitement détériorée ou en faillite. Grossesse non désirée. Fiançailles rompues et angoisse de la solitude, etc.

Là encore, réconcilier la personne avec la réalité devenue soudain accablante, ce n'est pas lui dire comment, avec notre tempérament et de notre point de vue, nous interprétons ce qui lui arrive. Evidemment, il ne s'agit pas de s'angoisser avec elle. Il s'agit d'abord de lui dire la part réelle que nous prenons à sa peine. Et, sur ce point précis, nous pouvons à la fois nous inspirer des amis de Job et des disciples du Christ.

Devant l'épreuve du patriarche, ses trois amis «partirent de chez eux pour aller le plaindre et le consoler». Arrivés dans sa maison, «ils se tinrent assis à terre auprès de lui, sans lui dire une parole, car ils voyaient combien sa douleur était grande»¹

L'éloquence de la vraie sympathie peut se passer de mots, mais non d'une présence attentive et compatissante. C'est l'aspect premier du ministère, devant certaines douleurs ou angoisses.

L'aspect second peut s'inspirer d'une scène biblique connue: la tempête apaisée². Les disciples, en dépit de ce que Jésus avait dit et accompli devant eux, s'affolent devant la mer soudain démontée. Jésus dort à la poupe.

L'interrogation des disciples «maître, ne t'inquiètes-tu pas de ce que nous périssions?», peut devenir, en présence de celle ou de celui qu'un événement inattendu bouleverse, une prière de foi humble et apaisante:

«Maître, tu sais ce qui arrive et qui menace cet homme (ou cette femme), Tu es souverain, Tu es présent dans nos barques fragiles. Nous nous attendons à ton secours».

1/ Jb 2.13.

2/ Mc 4.35-41.

Au cœur et à l'esprit de celui que submerge la crainte, une telle prière est un baume sur une blessure. Dans l'Esprit qui l'inspire, elle peut s'accompagner du geste d'une main fraternelle se posant sur les mains de celui (ou de celle) qui souffre et qui se trouve ainsi associé à la prière.

Dans ce climat d'une foi assurée de la présence du Christ et soustraite à la vanité d'une phraséologie humaine de circonstance, peut alors s'ouvrir un dialogue serein, même face à un avenir éprouvant et chargé d'inconnues. Ce dialogue ne niera ni la réalité de l'épreuve, ni le poids du fardeau survenu, ni l'importance des questions à poser et des décisions à prendre. Mais il sera marqué par la qualité d'une certitude absolument fondée:

Si même le vent et la mer lui obéissent, pourquoi resterions-nous prisonniers de notre peur? Il est avec nous. Il nous aidera à prendre la situation en main et de la bonne manière.

La mémoire restaurée

Dans une «réflexion sur le ministère pastoral», M. Marcel Pfender a écrit: «Il s'agit... d'apprendre à lire les hommes et leur vie comme Jésus les lit, dans leur perdition et leur salut, dans leur mort et dans leur vie nouvelle, dans leur vie présente et dans leur espérance de gloire... Une telle capacité de lecture de l'homme... est une discipline intérieure à acquérir, à entretenir, à renouveler quotidiennement. L'outil à notre disposition personnelle est l'Écriture et particulièrement les Évangiles»¹.

En disant cela, M. Pfender ne proposait pas que cette «lecture du prochain» soit circonscrite à un domaine particulier. Cependant, il aurait acquiescé au premier usage qu'en l'occurrence nous nous proposons de faire de l'outil incomparable qu'est la Parole scripturaire.

La guérison des pensées

La guérison des pensées de l'homme est un ministère important. Cette guérison nous mobiliserait même à temps complet si nous avions liberté d'intervention chez tous ceux dont la pensée est malade. Encore faudrait-il commencer par nous guérir nous-même, tant il est vrai qu'en paraphrasant la Fontaine, on dirait de ce mal que, «si nous ne mourons pas tous, tous nous en sommes frappés».

Il faut parfois souffrir de ses méfaits pour qu'on en vienne à s'interroger. Et encore n'est-il pas certain que la raison première en soit discernée. Exemple classique connu: l'insomnie.

1/ Revue Réformée no 88/1971/4.

Ses causes peuvent être multiples, avec un dénominateur commun : la peur. Elle est le premier réflexe d'Adam à l'heure de la prise de conscience de son état d'homme pécheur¹. Dès lors, elle habite tous les fils d'Adam, avec ses composantes illustrées par le récit de la Genèse : la mauvaise conscience, la culpabilité, l'insécurité, la peur de Dieu, le repli sur soi, l'inquiétude devant l'avenir.

A l'évidence, la difficulté à trouver le sommeil peut résulter d'autres situations. Il est des personnes qui s'installent dans l'insomnie parce que la seule perspective d'avoir à se réveiller, les angoisse au point qu'elles refusent, inconsciemment, même la pensée de dormir.

Ce n'est qu'un exemple. Il y en aurait mille autres à donner, qui mettraient en lumière cette vérité de tous les jours et de tous les humains : de nature, nous sommes des êtres apeurés, inquiets, soucieux, tourmentés. Chacun cherche remède à cet état critique.

Chacun se l'applique selon ses moyens : un ou des raisonnements par le biais desquels on se rassure. Nos «idées personnelles», nos «points de vue», nos «estimations», jointes à une connaissance acquise par une éducation puisée à ces mêmes sources, finissent par constituer notre tempérament, nos façons d'être, de réagir, de résister plus ou moins bien à ce qui nous arrive.

C'est ainsi qu'à chaque individu correspondent des comportements, des réflexes, des attitudes, des dispositions habituelles. Elles forment son équilibre. En vérité, celui-ci reste précaire, à la merci d'un choc émotif, d'une circonstance imprévue, de tensions occasionnelles, d'incidents relationnels plus ou moins perturbateurs. Cela se traduit généralement par des sautes d'humeur. Plus gravement, on dira de quelqu'un qu'il fait une casse, qu'il traverse une crise, qu'il a sa tête des mauvais jours, qu'il est mal dans sa peau, déprimé. Autant d'expressions décrivant un état et un comportement malheureux.

Cela peut parfois dégénérer et devenir plus ou moins permanent, même obsessionnel. La morosité peut être la note dominante d'une existence, au point que certains finissent par être inquiets s'ils doivent découvrir qu'ils n'ont pas de raison de se plaindre!

1/ Gn 3.10.

La seule vraie guérison d'un tel état, c'est le renouvellement des pensées de l'homme. C'est essentiellement l'œuvre de la Parole. Les chrétiens, eux les premiers, devraient en être les bénéficiaires permanents.

En effet, il ne suffit pas d'avoir passé par une conversion pour qu'apparaisse aussitôt la stature de notre nouvelle créature. Celle-ci résulte d'une croissance. Elle s'accompagne d'émondage, de renoncements, de crucifixion de la chair, mais aussi de transformations, de guérison, d'épanouissement, de libération de l'être. A l'enseigne de l'*agapê*, cette sanctification est souvent proposée comme une révision de vie permanente.

Dans ce travail de restauration, l'amour de soi, lui aussi commandé par le Seigneur, reste une ordonnance mal entendue, conséquemment mal vécue. Est méconnue en particulier, l'attention que nous aurions à porter à nos pensées. La Bible dit qu'elles proviennent du cœur. Ce terme englobe beaucoup d'aspects de notre personnalité. La mémoire reste la partie de notre être la plus atteinte, également la plus lente à être guérie et rééduquée.

La mémoire

Elle est le lieu de fixation, de dépôt, de conservation, de rappel, de tout ce que nous avons vécu, enregistré, éprouvé, consciemment et inconsciemment. Elle est à la fois personnelle et collective, s'avère imprégnée du souvenir de faits survenus aussi bien dans notre vie privée que dans notre vie sociale.

Quand l'apôtre Paul dit aux Romains: «Soyez transformés par le renouvellement de votre intelligence»¹, la mémoire est incluse dans cette injonction. Son rôle est comparable à celui de la bande d'un magnétophone. Notre mémoire enregistre, puis retransmet les paroles entendues. Elle retient et reproduit les impressions éprouvées. Aussi longtemps que la personne n'a d'autre écoute que celle des voix et des bruits de ce monde, ce que dit sa mémoire n'est pas fondamentalement en désaccord avec le «présent siècle». Au contraire, elle le confirme quand elle n'y ajoute pas son propre écho.

1/ Rm 12.2.

Mais au jour d'une conversion, le renouvellement apporté par «la Parole vivante et permanente»¹, les décisions et les prises de position qui en résultent, font alors surgir l'opposition entre la chair et l'Esprit.

Paul écrit aux Corinthiens :

«Nos vies ressemblent à celles de tous les hommes, mais nous ne luttons pas à la manière du monde. Notre combat est différent du sien. Nos armes de guerre ne sont pas simplement humaines. Elles tiennent leur puissance de Dieu. Il les rend capables de détruire les bastions dans lesquels les hommes se barricadent contre lui. Oui, nous renversons les raisonnements et les arguments sophistiqués qui se dressent prétentieusement en remparts contre la véritable connaissance de Dieu. Faisant prisonnière toute pensée rebelle, nous l'amenons à obéir à Christ et à reconnaître son autorité.» (2 Co 10.3-5; trad. A. Kuen).

Ces bastions et ces remparts ont leur fondement dans notre mémoire. Aussi longtemps qu'ils ne sont pas abattus, ils paralysent ou stérilisent la piété. Ils sont nombreux les chrétiens dont on dirait : leur foi est réelle, leurs prières sont sincères, leur obéissance est à la mesure de leur volonté de servir, et pourtant, sans raison apparente, ils restent des handicapés de la foi...

L'histoire de Madame X

Quand j'ai rencontré Madame X, elle en était, depuis plusieurs semaines, à se soigner dans une de ces maisons accueillant ceux qu'on ne veut plus dans aucun hôpital. En effet, des examens sérieux et renouvelés avaient démontré qu'elle ne souffrait d'aucun trouble organique, d'aucune infirmité physique, alors qu'elle se disait souffrante. En vérité, depuis de nombreuses années, elle avait constamment mal ici ou mal là.

A l'heure de notre rencontre, son mal avait, cette fois, l'apparence d'une dépression. Sa conversation ne portait que sur ses maux !

Devant la liste véritablement impressionnante de toutes les maladies qui l'avaient atteintes, mais surtout devant son aveu qu'aucun médecin n'avait jamais pu la guérir, la même question serait venue à l'esprit de tout thérapeute chrétien formé à la relation d'aide.

1/ 1 Pi 1.23.

– En fait, Madame, vous dites avoir la foi... Il ne vous est jamais venu à l'esprit qu'il y avait une contradiction entre votre appartenant au Seigneur et votre vie constamment malade?

– Peut-être... mais c'est comme ça!

– Croyez-vous que Dieu veuille cela?

– Je ne sais pas... ou plutôt... je sais que Dieu, parfois, nous châtie.

– Voulez-vous dire, par là, que vos maladies sont un châtiment de Dieu?

– J'en suis venue à le croire. En tout cas, il éprouve ma foi.

– Pardonnez ma réplique tranchante: votre Dieu n'est pas le mien... Ou plutôt: vos pensées à son sujet ne correspondent nullement à ce qu'Il nous enseigne dans sa Parole. Il doit même être affligé que vous le teniez pour responsable de vos maladies.

– Je n'ai pas dit qu'il en était responsable... Je suis malade. Je l'ai souvent prié de me guérir... Il ne m'exauce pas... C'est pourquoi je pense que ce qui m'arrive est selon sa volonté.

– Depuis quand cela vous arrive-t-il?

– Oh! depuis des années... Cela s'est manifesté surtout depuis la mort de ma mère... Mais mon mal a débuté il y a longtemps. C'était peu après mon mariage.

Une inspiration soudaine me fit dire:

– Aviez-vous fait un mariage d'amour?

A cette question banale, son visage se figea, son regard s'assombrissait encore, une sorte de silence pesant nous enveloppa. Il se prolongeait. Je dis alors:

– Pardon d'avoir touché à un secret de votre vie. Cependant, sans en connaître ni la raison, ni l'importance, je discerne – et vous en êtes aussi consciente – qu'il y a un rapport entre votre mariage et vos difficultés de santé. Accepteriez-vous que nous en parlions?

Le récit auquel elle consentit, occuperait de nombreuses pages. Je prends la liberté d'en rapporter quelques aspects¹.

Madame X avait été élevée dans un milieu chrétien très simple. Au moment de son adolescence, le passage de la campagne à la ville, puis de sa famille dans des familles plus aisées et surtout plus mondaines,

1/ ...qui, d'aucune manière, ne trahissent l'identité de cette personne.

ne s'opéra pas sans dommage. Grisée par sa liberté, elle ne connut plus de limites. Ce qui n'alla pas sans graves conflits avec sa famille et avec elle-même. Sa foi en fut ébranlée. Le jour où elle devint l'amante d'un homme haut placé qui l'éveilla à une vie sensuelle jusqu'ici plus ou moins maîtrisée, un silence spirituel se fit en elle. Il était volontaire. Il s'accommodait de sa passion pour cet homme qu'elle aimait profondément. Mais elle était consciente que cette aventure n'avait pas d'issue. Grandissait en elle la conviction qu'elle forgeait son malheur, également celui de l'épouse et de la famille de son amant.

Le jour où elle fut enceinte, il lui intima l'ordre d'avorter. Elle s'y résigna. Après quoi, accablée devant sa double existence, elle envisagea de disparaître. Dans un sursaut qui l'arracha à ce dessein fatal, elle quitta brusquement l'endroit, signifia à son amant une rupture définitive et, incognito, prit du travail dans une toute autre région.

L'amant la retrouva. Il la rejoignait occasionnellement, ce qui, à la fois, la comblait et la déprimait. Pour tenter une nouvelle fois de mettre fin à cette liaison, elle prit une décision irréfléchie : elle épouserait le premier homme qui lui ferait quelque avance. Ainsi fut-elle mariée à un homme tout simple, beaucoup plus âgé qu'elle, honoré d'avoir pour épouse cette dame avenante, d'un tout autre milieu que le sien. «Épouse» était beaucoup dire. Elle lui fit entendre d'emblée qu'elle était frigide. Elle limita au maximum leurs rapports, le pria d'agréer qu'elle soit sa collaboratrice plutôt que sa femme, dans le labeur qui était le sien.

C'était un homme irénique, travailleur. Il avait d'authentiques convictions chrétiennes. Il était dépouillé de tout esprit revendicateur. Peu cultivé, il s'en remit à ce que sa femme décidait, avant tout reconnaissant de trouver en elle quelqu'un qui, intelligemment, le secondait. Quand elle prit chez elle sa mère, veuve et impotente, elle lui donna un lit dans la chambre conjugale et pria son mari de se retirer dans une autre chambre. Il s'inclina, assuré que de cette manière, «cette pauvre maman» serait mieux soignée et mieux entourée. Elle le fut, en effet, puisqu'elle ne mourut que quelques années plus tard.

Cette mort remit en question la réintégration de l'époux dans la chambre conjugale. C'est alors que la maladie s'installa, obligeant une nouvelle fois le mari à rester dans la chambre éloignée dont il s'était accommodé patiemment depuis de nombreuses années.

* * *

En vérité, cette présentation des événements ne fut pas directement celle que me raconta Madame X. C'est en l'interrogeant, en prolongeant les lignes d'un dialogue difficile, c'est en faisant des recoupements, c'est aussi en rencontrant et en parlant avec Monsieur X, que je pris peu à peu conscience de la manière dont vivait ce couple sans enfant. Egalement, de la condition vraiment particulière qui avait été imposée à ce mari et, à l'arrière-plan, des raisons vraisemblables, sinon évidentes, qui faisaient de Madame X, en bonne santé, une femme constamment malade et véritablement souffrante.

Paradoxalement en effet, cette souffrance était la justification de son état et de son comportement. Autrement dit, elle n'était pas liée à une maladie physique, mais à un mensonge délétère qui occupait, presque en totalité, la surface magnétisée de la bande enregistrée de la mémoire de Madame X. A chaque fois qu'elle lui laissait la parole, cette mémoire lui répétait les mêmes propos :

— Tu as gâché ta vie. Tu savais que cela finirait par arriver. Tu as constamment vécu dans une opposition à ta conscience et à la volonté de Dieu. Tu as trompé ta famille. Tu t'es moquée des jeunes gens que tu provoquais sans cesse et humiliais en te lançant dans de nouvelles conquêtes. Tu as entraîné dans l'adultère celui dont tu étais éprise. Tu as souffert, des années durant, de ce bonheur impossible. Il est vrai, Dieu t'a gardée du suicide. Il t'a ramenée à Lui. Il t'a fait grâce quand tu Lui as demandé pardon. Ton mariage est une comédie. Tu n'as aucun amour pour ton mari. Heureusement, il a fini par comprendre. Ton corps, ta sensualité, ont été la cause de tous tes malheurs...

Bien sûr, ton mari a été frustré. Mais tu as compensé en le secondant sans cesse et il n'a manqué de rien. Grâce à ton travail, il peut vivre maintenant à l'aise. Du reste il est privilégié. Il jouit d'une vieillesse paisible, heureuse, n'est jamais malade. Ce n'est pas comme toi... Bien sûr, tu ne mérites rien d'autre. Voilà, dans leurs grandes lignes, les mensonges que ressassait la mémoire de Madame X.

Il est écrit: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ta pensée». Cette femme avait cru en la grâce de Dieu, mais elle était restée l'esclave et la prisonnière d'une mémoire imprégnée, en profondeur, par des pensées mensongères. Même la foi en son pardon était contredite par des pensées accusatrices, liées au souvenir de sa jeunesse aventureuse, de sa vie désordonnée d'amante, de mère infanticide, d'épouse prétendue frigide.

Certes, selon l'Écriture, «le sang de Christ», expression de la réalité de la grâce de Dieu¹, n'efface pas les souvenirs. Par contre, il enlève à toujours de cette mémoire la culpabilité dont ces souvenirs s'accompagnent. Madame X. n'avait manifestement pas saisi cette révélation élémentaire.

Il fallait aussi dénoncer les mensonges que cette mémoire, en connivence avec l'Accusateur, lui imposait jusqu'à dénaturer sa féminité. Sa frigidité était feinte et servait d'alibi à son refus d'appartenir à un homme qu'elle respectait mais qu'elle n'aimait pas amoureusement.

A l'origine de cette hypocrisie, il y avait un autre mensonge encore. Elle s'était persuadée que sa sexualité, sa sensualité, son corps, étaient à l'origine de ses transgressions et de ses débordements. Elle confondait la désobéissance et son instrument. Elle faisait porter à ce dernier toutes les répressions qu'en moraliste (et non en chrétienne), elle s'infligeait. Comme si l'ordre naturel créé par Dieu — la sensualité y est inscrite — devait être jugé et condamné parce qu'elle en avait fait mauvais usage.

Enfin, il fallait purifier et guérir sa mémoire des faux enseignements, des fausses accusations, des fausses répressions, des fausses justifications qu'elle ressassait. Il fallait lui faire entendre les vérités

1/ Rm 5.9; 1 Jn 1.7

de l'Évangile libérateur. Il fallait les inscrire dans sa mémoire lavée «par le sang» et dorénavant à même de les enregistrer. C'était d'autant plus nécessaire et urgent que sa guérison en dépendait. Car son corps était l'expression pitoyable de ces mensonges, élaborés au cours des années pour se punir de ses faiblesses et y trouver une sorte d'auto-justification.

Son corps était plus vrai que sa mémoire. Il protestait au sens premier de ce verbe. Il attestait, en maladies psychosomatiques diversement et constamment renouvelées, le mépris qu'elle lui portait. Que cessent ce mépris et cette condamnation, que se taise cette bande enregistrée, imprégnée des mensonges de sa fausse religion et de son moralisme, mais surtout, que lui soit révélée la pensée du Seigneur et que sa mémoire en soit à toujours marquée, alors elle guérirait!

Ce fut un labeur de longue haleine, auquel d'autres chrétiens collaborèrent. Madame X. a aujourd'hui retrouvé la santé. Son mari fut étonné, sinon bouleversé, d'entendre sa femme lui demander pardon de sa dureté de cœur, s'humilier de son incrédulité et de son absence d'amour, l'inviter à cheminer avec elle à la découverte d'une nouvelle vie conjugale.

Un ministère de la Parole

Nous n'avons pas à retenir l'histoire de ce couple, mais l'enseignement qu'elle illustre.

Si le Saint-Esprit est dit «consolateur»¹, c'est qu'en vérité, tout homme a besoin d'être guéri d'une tristesse congénitale, liée à la fois à ce mécanisme du souvenir et à la conscience qui, avec la mémoire, participe à cette imprégnation intérieure d'accusation quasi indélébile.

Il y aurait mille exemples à donner.

La joie du salut est la nouvelle proclamée dans la nuit de Noël. Quand un homme l'entend et reste indifférent, alors que ce message est adressé à tout le peuple, c'est peut-être qu'il ne discerne pas encore qu'elle le concerne. C'est, le plus souvent, que sa mémoire contredit aussitôt ce message salutaire et lui oppose le mensonge de son expérience humaine, dûment enregistrée.

1/ Jn 14,26.

Nous péchons tous. Notre conscience nous y rend attentifs. L'écoute et la découverte de la loi divine viennent renforcer notre connaissance du mal¹. Chaque fois que nous péchons, nous ajoutons à notre dépravation. Fondamentalement, nous en sommes affectés, inquiets, tourmentés. En nous, cette constante confrontation entre le bien et le mal, entre la vérité et le mensonge, à la longue, n'est plus supportable. Elle conduit le païen à toutes sortes d'auto-justifications qui constituent sa personnalité hétérogène. Neuf fois sur dix, les tensions qu'il connaît ne sont pas l'expression d'une fatigue, mais les symptômes de ses problèmes intérieurs non résolus.

Autre compensation: à cause du péché, le païen cherche à étouffer sa conscience, à faire disparaître de sa mémoire ce qu'elle a enregistré. En réalité, il ne le peut pas. C'est pourquoi il refoule, et enferme en son subconscient, ce dont il ne veut pas se souvenir. Il organise sa vie avec cette mémoire rendue partiellement infirme. Elle n'enregistre consciemment que ce qui ne vient pas déranger ou perturber l'ordre précaire intérieur qu'elle s'est aménagé.

Sa prétendue indifférence, parfois son hostilité, sont les façades qu'il dresse devant la Parole de vérité troublant son apparente tranquillité ou sa bonne conscience².

Ce qui est vrai du païen l'est aussi de beaucoup de chrétiens. A la manière de Madame X ils sont nombreux à ne se saisir que partiellement de la grâce accomplie en Christ. Ils se dérobent au travail que, par le moyen de la Parole, l'Esprit veut opérer au plus profond d'eux-mêmes. Paul dit: «Tout ce qui est condamné, est manifesté par la lumière, car tout ce qui est manifesté est lumière»³. Cela n'est vrai qu'à une évidente condition: que ce qui est ténèbre vienne à la lumière; c'est-à-dire, soit reconnu et jugé comme tel, confessé, mis sous le sang du Christ, et par là écarté et effacé de la vie de celui ou celle qui se repent.

Car si la grâce reçue ne s'accompagne pas de cette repentance, ce qui était charnel garde son pouvoir accusateur et tentateur. Par l'ima-

1/ Rm 2.15.

2/ Soit dit en passant: nous comprenons une fois encore pourquoi est mauvais serviteur celui qui n'annonce pas la Parole du Seigneur. Car elle seule, dans la puissance de l'Esprit, est à même «de détruire les bastions dans lesquels les hommes se barricadent, de renverser les raisonnements qu'ils dressent en rempart contre la véritable connaissance de Dieu».

3/ Ep 5.14

gination ou la pensée, la personne ressasse les mêmes choses, et celles-ci font opposition aux vérités de la Parole libératrice et constructive que l'Esprit voulait écrire dans les archives de sa mémoire.

Ce ministère de la guérison des pensées (ou de la mémoire) est à la fois élémentaire et primordial. Il est à la portée de tous et accompagne constamment d'autres aspects de la réconciliation. Il nous appartient de le pratiquer, bien sûr, — on en a constamment l'occasion — mais aussi de l'enseigner. En donnant aux mots le sens précis qu'ils ont dans l'Écriture, mais que ne connaissent pas nécessairement ceux devant lesquels nous en faisons usage. Ainsi de l'*humiliation* et de la *confession*¹.

L'*humiliation* est un acte de contrition. Elle atteste le brisement de l'orgueil. Son sens étymologique donne à cet acte sa vraie valeur thérapeutique. L'humiliation est un retour à notre *humus* (terre), à ce que nous sommes en vérité: pécheurs, coupables, fautifs, sots, présomptueux, méchants, orgueilleux, etc. Sur ce terrain reconnu tel, Dieu peut alors agir en grâce et nous restaurer.

La *confession* est l'aveu, la déclaration orale ou écrite d'une faute personnelle, ignorée de tous, ou déjà connue de plusieurs. Elle précède ou accompagne la repentance.

Celui ou celle auprès de qui la confession est faite doit se considérer comme le représentant du Seigneur. Il garde l'absolu secret de ce qui lui a été confié. Se souvenant de la déclaration du Ressuscité: «Ceux à qui vous pardonnez les péchés, ils leur seront pardonnés»², il déclare aux pécheurs repentants le pardon du Seigneur. Peut-être sera-t-il amené à leur rappeler l'exhortation de Jean-Baptiste: «Produisez du fruit digne de la repentance...»³ ou celle de Jésus: «Je ne te condamne pas; va, et ne pèche plus»⁴.

Lorsque la faute est publique, l'aveu personnel connaîtra la même déclaration de pardon; mais elle s'accompagnera d'une invite pressante: que le pardonné dise publiquement sa repentance, demande

1/ A ne pas confondre avec la confession de foi, c'est-à-dire la profession publique en paroles et en actes de la connaissance de Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, selon les Écritures.

2/ Jn 20.23.

3/ Lc 3.8.

4/ Jn 8.11.

pardon à ceux qu'il aurait offensés, offre réparation à ceux qui auraient pâti de la faute commise¹.

Notre siècle est profondément celui du doute, de la désillusion, souvent aussi du désespoir. Il en est conscient et recourt à toutes sortes de techniques d'autoguérison². Elles ont l'apparence de la vérité par le soulagement momentané qu'elles apportent. En réalité, elles contribuent à l'endurcissement intérieur; elles détournent du chemin de la repentance et de la foi: elles apprennent à l'homme, une fois de plus, à se prendre en mains plutôt qu'à se réconcilier avec Dieu.

Et les chrétiens sont légions qui prennent ces vessies pour des lanternes. C'est qu'eux-mêmes n'ont pas compris ce que signifie, en pratique, aimer Dieu de toute sa pensée.

Un exemple encore: la joie de Noël a pour confirmation la dernière parole du Christ sur la croix: «Tout est accompli». La certitude du salut, la joie qu'elle comporte, restent donc inscrites au seuil de chaque journée aussi longtemps qu'on peut dire «aujourd'hui».

La mémoire et la conscience non guéries s'inscrivent en faux, font objection à cette bonne nouvelle, en disant à tel ou tel chrétien:

— Tu ne peux pas louer le Seigneur, tu n'as plus la joie de ton salut...
Ou bien:

— Ça ne sert à rien de prier. Après ton échec d'hier, tu ne serais pas entendu...

Ou encore:

— Tu liras ta Bible quand tu en auras envie et seras mieux disposé...

Tant il est vrai que notre mémoire est remplie de faux enseignements, de messages et de commentaires jetant le doute sur la vérité de la Parole et contestant sa divine inspiration. Notre mémoire est de nature charnellement mensongère. Car la joie du salut est quotidiennement là pour celui qui se l'approprie par la foi³. La compassion du

1/ Il y a les cas «limite» où l'aveu auprès de l'une ou l'autre des personnes concernées (par exemple le conjoint d'un mari ou d'une femme adultère) peut faire plus de tort que le silence jusqu'ici observé. L'aveu reste souhaitable et possible. Cependant, il faut demander au Seigneur de recevoir de lui la conviction que le soulagement éprouvé à dire «tout» au conjoint trompé ne charge pas douloureusement et inutilement la conscience de ce conjoint, jusqu'à dépasser sa capacité momentanée d'accueil d'un tel aveu. Dieu peut donc convaincre d'en retarder le moment.

2/ Parmi beaucoup d'autres, la sophrologie, le training autogène, l'autohypnose, le yoga, etc.

3/ Rm 8.37-39.

Seigneur n'est pas épuisée et se renouvelle chaque matin envers celui qui s'afflige d'un échec¹. Et si nous sommes mal disposés, c'est que nous aurions un besoin urgent de nous présenter devant le Seigneur et de laisser sa Parole nous éclairer et nous guérir².

Il a cent fois raison cet enseignant chrétien qui dit à ses élèves: «Nos mémoires travaillent même pendant leurs congés payés. Si nous ne leur donnons pas de bonnes choses à mémoriser, elles travailleront avec les mauvaises. Le Saint-Esprit est là pour nous enseigner les choses vraies. Dieu ne nous a pas créés pour que nous soyons et restions des gens attristés, culpabilisés, fatigués, accablés, angoissés, mais pour que nous trouvions la paix et vivions en chrétiens libérés»³.

Jésus a dit:

«Je prierai le Père et il vous donnera le Consolateur... le Saint-Esprit, afin qu'il demeure éternellement avec vous. Il est l'Esprit de vérité... Il vous enseignera toutes choses et vous les rappellera» (Jn 14.16,26).

Il a dit aussi:

«Je vous donne la paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne... Que votre cœur ne se trouble point et ne s'alarme point» (Jn 14.27).

Cette paix est inséparable de la vérité que révèle la Parole du Seigneur. Quand elle a réellement opéré son travail de purification et de sanctification de la mémoire et de la conscience, il n'y a plus place, en elles, pour la peur, la culpabilité, le défaitisme, ou la propre justice.

C'est ce dont nous sommes instruits:

«L'œil est la lampe du corps. Si ton œil est simple (autre traduction: intact, c'est-à-dire guéri), tout ton corps sera éclairé...» (Mt 6.22).

C'est aussi ce qu'enseigne l'épître aux Hébreux:

«Christ a paru. Il est le grand prêtre du régime nouveau. Il est venu avec tous les biens annoncés d'avance, qu'il nous a acquis et qui sont maintenant à notre disposition... Il nous a acquis une libération définitive, une éternelle réconciliation avec Dieu... Si l'eau d'aspersion est suffisante pour rendre du moins la pureté extérieure

1/ Lm 3.22-23.

2/ Mt 9.13.

3/ B. Tatford, L'Eau vive, Provence, Ventabren.

et légale, à combien plus forte raison le sang de Christ purifiera-t-il notre conscience et nous libérera-t-il des œuvres mortes afin que nous puissions servir le Dieu vivant» (Héb. 9.11-14, trad. A. Kuen).

C'est, entre autres chemins de sanctification, ce que recommande l'apôtre Paul:

«Que toutes vos facultés soient mises à disposition du Seigneur, comme une offrande vivante, sainte, digne d'être agréée... Ne vous coulez pas dans le moule de tout le monde. Ne conformez pas votre vie aux principes qui régissent le siècle présent... Laissez-vous plutôt entièrement transformer par le renouvellement de votre mentalité. Adoptez une attitude intérieure différente. Donnez à vos pensées une nouvelle orientation... Ainsi, vous serez capables de reconnaître ce qui est bon aux yeux de Dieu, ce qui lui plaît et vous conduit à une réelle maturité» (Rm 12.1-2, trad. A. Kuen).

«Vous n'êtes pas seuls, Dieu lui-même œuvre en vous. Sa bienveillance suscite en vous à la fois la volonté et l'action... Ne soyez pas de perpétuels mécontents ou hésitants. Mettez-vous en garde contre un aspect de contestation et de doute... Alors, vous pourrez vous présenter... nets de toute fausseté, en authentiques enfants de Dieu, au sein d'une humanité dégénérée et corrompue» (Ph. 2.13-19, trad. A. Kuen).

«N'entretenez aucun souci... Que tout ce qu'il y a de vrai, de noble, d'honorable, ce qui a une réelle valeur et qui est juste, pur, digne d'être aimé, occupe votre esprit, soit l'objet de vos pensées» (Ph. 4. 6, 8, trad. A. Kuen).

Enseigner les chrétiens à faire du Saint-Esprit et de la Parole leurs maîtres à penser, leur apprendre à ramener leur mémoire et leur conscience au rang de servantes du Seigneur, c'est réconcilier les chrétiens avec Dieu et avec eux-mêmes, c'est guérir l'Eglise et la préparer au combat¹.

Assurément, ce ministère de la Parole est de tous les jours, par la lecture personnelle de l'Ecriture et, tous les dimanches, par son écoute communautaire. Mais il y a lieu de l'exercer aussi dans le dialogue avec autrui, en particulier dans l'échange qui accompagne toute relation d'aide.

Ne craignons pas d'être concrets et pratiques. Après consultation et diagnostic, le médecin prescrit des remèdes, rédige une ordonnance.

1/ Ps 119.1-7.

Au terme d'un entretien, il est recommandé parfois de laisser par écrit une parole de l'Écriture que le patient aura à relire matin et soir.

Qui dira la portée d'une Parole reçue de Dieu, inscrite sur un papier fixé à l'angle d'un miroir dans lequel on se regarde chaque matin?

La vérité, inscrite au cœur et sur toute l'étendue de la mémoire, donne à la personnalité sa stabilité, participe au façonnement et à la croissance de sa stature. Non sans raison, Paul écrit aux Ephésiens:

«Entretenez-vous par des psaumes, par des hymnes et par des cantiques spirituels, chantant et célébrant de tout votre cœur les louanges du Seigneur; rendez continuellement grâces pour toutes choses à Dieu.» (Ep 4.14-15).

Concrètement: remplissez votre mémoire des bienfaits de Dieu.

L'homme à la recherche de son identité¹

Complexes et névroses

Monsieur Dupont est arrivé sous le coup de l'émotion. Son foyer était en crise grave, peut-être latente dès le premier jour puisque le mariage avait été décidé suite à la venue d'un enfant non désiré.

Cet aîné était le sosie de son père. Le second, une fille, longtemps proche de sa mère mais en totale rupture avec elle, avait quitté la maison à 19 ans et menait «sa» vie. Les deux enfants étant majeurs, leur mère envisageait le divorce.

M. Dupont était effondré. Il ne comprenait pas que son épouse en vienne à cette extrémité. Que n'avait-il pas fait pour elle? Son travail acharné lui avait permis d'offrir aux siens une vie aisée. Homme sans histoire, homme respecté professionnellement et ordonné en toutes choses jusqu'à paraître maniaque, il jouissait de la considération de tous, si l'on range sous ce terme les égards froidement polis que l'on peut observer entre gens bien élevés.

Le contraste entre cette réussite professionnelle et ce désarroi d'un homme soudain accablé, ne manquait pas d'étonner. Les raisons avancées par l'épouse pour engager un procès en divorce étonnaient

1/ Remarque de méthodologie: la mémoire de celle ou celui qui a vécu une thérapie n'est pas nécessairement fidèle. Il peut lui arriver de sélectionner, d'interpoler ou d'extrapoler inconsciemment paroles, faits, souvenirs... Le thérapeute, lui aussi, relatant cette même thérapie, peut en altérer la narration. Cependant, le récit autobiographique dépasse de beaucoup en intérêt et en reliefs instructifs ce qu'en dirait le thérapeute. Cette remarque est à placer en exergue à tous les exemples et récits rapportés dans ce volume et dans les suivants.

aussi. Elle déclarait ne pouvoir vivre une année de plus aux côtés de ce mari aussi froid, aussi poli, aussi mesuré, aussi interchangeable, aussi encombrant, aussi inutile qu'un piano droit fermé à clé! A l'appui de ce réquisitoire (elle le fit par téléphone, le mari m'ayant donné liberté de prendre contact avec elle), elle ajouta qu'ils faisaient chambres séparées depuis longtemps. Ils étaient devenus — mais ne l'avaient-ils pas toujours été? — des étrangers contraints d'habiter sous la même toit et de s'asseoir à la même table.

Elle était passionnée de musique, elle passait son temps libre «plongée dans des livres» alors que lui, hors de son travail, ne s'intéressait qu'à de menues occupations pratiques et aux sports qu'il ne pratiquait du reste pas. D'échanges, ils n'en avait aucun.

Était-ce le choc émotionnel devant la crise intervenue? En dehors de mes questions, suivies d'un long silence ponctué de réponses succinctes, il ne disait rien spontanément. Le dialogue s'avérait difficile. Et pourtant, il l'avait sollicité.

Je restais perplexe devant les raisons apparentes de cette situation conjugale en crise.

— Si vous êtes venu voir un pasteur, c'est que vous ne redoutez pas de requérir le secours du Seigneur. Est-ce que vous priez parfois?

— Oui.

— Pour que la lumière soit faite sur votre situation, vous accepteriez donc que nous demandions ensemble la sagesse de Dieu.

— Je vous laisse le faire.

— Vous seriez gêné de vous exprimer, vous le premier?

— Je ne sais pas prier à haute voix.

— Je peux comprendre que cela vous soit difficile si vous n'en avez pas l'habitude. Mais lorsque la situation est à ce point dramatique qu'on crie au secours, les mots viennent tout seuls sur nos lèvres.

A ma surprise, ses yeux s'embuaient. Derrière l'apparence de cet homme froid, il y avait donc une sensibilité refoulée, aujourd'hui

douloureusement éprouvée. Je n'insistai pas davantage. Tandis que je priais, il me vint la certitude que je devais mettre ma main droite sur les siennes.

Ce geste eut un effet inattendu. Monsieur Dupont éclata en larmes. Je continuais de prier, puis, après un silence qui lui permit de se reprendre, je dis :

— Ne vous en voulez pas d'avoir pleuré. D'abord vos larmes vous ont fait du bien. Et puis, elles m'ont rapproché de vous et me font mieux comprendre qui vous êtes en vérité. Je tiens d'abord à vous rassurer. Contrairement à ce que vous pensez peut-être, votre détresse ainsi exprimée atteste que vous êtes un homme ! Un homme sensible, avec lequel je me réjouis de faire un bout de chemin.

Visiblement mes propos le bouleversaient encore davantage. Mais visiblement aussi, ils contribuaient à le détendre, à lui donner un regard qui s'éclairait. Je continuais.

— Ce qui m'intéresse, c'est de vous mieux connaître. Parlez-moi de vous. Parlez-moi de vos parents, de vos rapports avec eux. Dites-moi où vous êtes né, où vous avez grandi. Parlez-moi aussi de votre pasteur, de votre instruction religieuse. Parlez-moi de votre jeunesse, de vos fréquentations, peut-être aussi de quelqu'un que vous auriez connu avant de rencontrer votre femme.

Ces suggestions nombreuses étaient intentionnelles. Elles l'assuraient que mon intérêt pour lui n'était pas en rapport avec sa situation seulement. Même si, selon son désir, le débat devait porter sur la demande de divorce, il était important que pour l'instant, lui, et non pas sa femme, soit au centre de ce débat, et y soit non dans sa condition d'homme accusé ou menacé, mais dans celle de la personne qu'il était, indépendamment de son épreuve présente. Enfin, et pour tout dire, ces questions s'accordaient avec un pressentiment à vérifier : le drame de cet homme et de son épouse, vraisemblablement, avait des racines dans leur mariage forcé, mais en tout cas, en ce qui le concernait, lui, dans la manière dont s'était formée sa personnalité.

Les nombreux entretiens que j'eus avec lui, puis avec son épouse, constitueraient un dossier important. Ses principaux aspects seraient applicables à beaucoup d'hommes, de femmes, de couples, aux prises avec des difficultés relationnelles dont ils ne comprennent ni la nature, ni le mécanisme. Ce phénomène est connu de tous les thérapeutes. Il est consécutif à une crise d'identité qu'on peut ramener à ces deux questions: Qui suis-je? Pourquoi ai-je des réactions et un comportement que je ne comprends pas moi-même?

Dans le cas du couple Dupont, il tombait sous le sens que la féroce diatribe de l'épouse envers son mari s'appliquait aux graves difficultés relationnelles de ce dernier. Il affirmait s'être marié par amour et non par obligation. Bien sûr, ils étaient devenus étrangers l'un à l'autre au point de faire chambre séparée, si bien qu'en apparence, leur amour s'était éteint. La vérité, c'est que leur rencontre amoureuse les laissait insatisfaits, marquée dès le début par une absence de maîtrise sexuelle chez lui. Ce qui avait aggravé son sentiment d'infériorité et de culpabilité.

Ses seuls souvenirs de prime jeunesse étaient liés à la notion du devoir: devoir d'école, devoir de bonne tenue à table, devoir de choses à faire ou à ne pas faire, devoir du comportement, à observer en toute situation. Il ne se souvenait pas qu'il eût jamais connu d'autres rapports de père à fils que ceux de cette exigence, parfois soldée par des rebuffades: «Tu échoueras, si tu ne te tiens pas mieux en mains...»

Il avait donc été ce garçon, puis cet homme rigide, appliqué, scrupuleux, en effet tendu comme les cordes d'un piano. Calqué sur le modèle de son père mais, à l'avance et en profondeur, inquiet de ne pas réussir, ainsi qu'on le lui avait prédit. Ses échecs sur le plan sexuel avaient contribué à le paralyser intérieurement.

Quant à sa mère, elle aussi peu expansive, aux activités limitées par une santé fragile, il ne se souvenait pas qu'elle l'ait jamais cajolé ou accueilli comme un enfant auquel on témoigne de l'affection. Hors les soins qu'elle apportait aux repas et à la tenue de la maison, elle n'avait guère laissé de traces dans son souvenir, sinon qu'il ne fallait pas la déranger. Il avait 17 ans lorsqu'elle était brusquement décédée.

Il gardait une vive reconnaissance à son pasteur. Il lui avait procuré beaucoup d'occasions de loisirs, dans le cadre du scoutisme. Il y rattachait ses seuls souvenirs heureux. C'est là qu'il avait appris à faire une place, dans sa vie, à des versets bibliques, mais aussi à la prière.

Faut-il s'étonner qu'un geste d'affection — cette main posée sur la sienne tandis que je priais avec lui — ait soudain fait jaillir ses larmes et, en quelque sorte, ébranlé cet homme en profondeur?

En effet, Monsieur Dupont traversait une crise conjugale grave. Mais sa situation dramatique en cachait une autre: une crise d'identité, et la plus importante des deux n'était pas celle pour laquelle il était venu me voir.

S'inspirant de Saint Augustin¹, quelqu'un a dit que «dans tout homme il y a un vide en forme de Dieu». Pour ma part, je dirais qu'en beaucoup d'hommes, il y a un vide en forme d'homme. Ce qui est l'autre face de la réalité. Une réalité à laquelle, aujourd'hui, des institutions d'aide de toutes sortes, sociale et psycho-sociale, veulent apporter remède alors que leurs bonnes intentions évidentes laissent souvent inchangée la situation de ceux dont elles s'occupent. Elles ont bien compris qu'un Monsieur Dupont connaît une solitude intérieure, à certains égards effrayante. Mais ce qu'elles offrent pour l'en guérir — une psychologie visant à rétablir des possibilités relationnelles — lui apprend à connaître ce qu'il devrait être ou ce qu'il devrait faire, mais ne lui en donne pas nécessairement les moyens. Quand les thérapies modernes enseignent que la plupart des maux dont nous souffrons sont d'ordre relationnel, elles disent vrai. Il saute aux yeux de tout observateur que, dans ce monde, comme dans le foyer de Monsieur Dupont, il y a essentiellement une crise de confiance mutuelle, de considération mutuelle, de compréhension mutuelle, de respect mutuel. Et Jésus qui le savait mieux que tout autre, l'a dévoilé à sa manière en rappelant ce que disait déjà Moïse: «Tu aimeras ton prochain *comme toi-même*»².

Quelle connaissance Monsieur Dupont avait-il de lui-même? Qui était-il? Qui lui avait jamais appris non seulement à se connaître mais encore à s'aimer? Quel amour lui avait manifesté son père? sa mère?

1/ «Tu nous as faits pour toi et notre cœur n'est en repos jusqu'à ce qu'il repose en Toi» (Confessions).

2/ Lv 19.18.

Et voici qu'à l'approche de la cinquantaine, dans l'ignorance totale de cet amour de soi, par conséquent dans l'incapacité d'aimer autrui, on vient lui dire: «Cette femme que tu dis aimer est désespérée de ne pas avoir été aimée par toi. Elle est tellement meurtrie, déçue, révoltée, qu'elle envisage le divorce comme la seule issue à sa souffrance trop longtemps supportée et maintenant devenue intolérable...»!

Qui oserait, après cela, dire à ce mari: «Tu devrais établir avec elle des relations de compréhension, d'affection, d'intérêt, d'amour, que tu ne lui as pas manifestées jusqu'ici»?

Jésus savait la vanité de tels propos. C'est pourquoi, reprenant à son compte l'exhortation de Moïse, il l'éclaire et communique le seul moyen de la vivre et, par là, d'en apporter aux autres à la fois l'enseignement et la manifestation. Ayant souligné que la relation d'amour envers les autres a l'équivalence de l'amour de soi, il précise que cette relation est subordonnée à Celui qui en est la source: «Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de tout ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée»¹. Parole souvent mal comprise. Et pour cause! L'homme a une connaissance de lui-même relative, déformée, même parfois gravement faussée. A des degrés divers, il en résulte une peur existentielle qu'il refoule sans cesse, qu'il cherche à maîtriser sans y parvenir en vérité. Cela se traduit par toutes espèces d'inhibitions insurmontables, devant lesquelles le repliement sur soi ou le mutisme sont des réactions courantes. Une autre issue est celle de la fuite: fuite dans l'activisme, dans le plaisir, dans la mondanité, dans une passion qui, momentanément, aveugle et trompe ce mal intérieur.

Il est important de le savoir: la personne sans identité, inhibée dès l'enfance, secrète, peu à peu et progressivement, autour de son soi-même apeuré et apeurant, culpabilisé et culpabilisant, un autre soi-même — on peut l'appeler aussi un faux soi-même — dont l'activité première sera de protéger constamment cet *ego* originel et malade et, finalement, de le remplacer par un *alter ego* viable et supportable².

1/ Mc 12.30.

2/ La psychologie use à ce sujet d'un vocabulaire connu. Elle parle du moi inconscient d'où émerge le moi conscient. Au fur et à mesure de la croissance de l'individu, l'être est constitué par l'hérédité, puis par les habitudes que lui transmet l'entourage familial, social ou ecclésial, puis par l'éducation et les souvenirs. Ce subconscient est aussi appelé le «ça». Il contient l'ensemble de la personnalité, son originalité, ses instincts, ses tendances, ses désirs et aspirations. Le moi conscient surgit de ce «ça» et connaît la censure de l'éducation

Résultat? Pour vivre socialement, le «moi» s'habille consciemment ou inconsciemment de ce que les psychanalystes désignent par le «surmoi». Pierre Daco l'appelle «la douane, la gendarmerie autonome et subconsciente de l'individu»¹, avec son action de canalisation ou de répression consciente des pulsions instinctives.

Dans son développement et son fonctionnement, ce mécanisme psychologique peut connaître des troubles, voire des accidents, consécutifs à une éducation opprimante, ou à une absence d'éducation, ou encore à des chocs émotionnels, avec leurs séquelles plus ou moins contrôlables appelées le refoulement.

Il ne faut pas confondre répression et refoulement. La première est consciente, agréée par le moi, donc libre et volontaire. Le refoulement, lui, est subconscient.

La physiologie constate que toute blessure de l'organisme voit celui-ci mobiliser les leucocytes pour éviter l'hémorragie, parer à l'infection et réparer les dommages. Il en va de même de notre organisme psychique. A la suite d'une blessure intérieure provoquée par une remarque injuste ou simplement négative, ou encore par un incident traumatisant, le tissu de cicatrisation peut prendre la forme d'un complexe — système de pensées et de sentiments constituant des barricades destinées à protéger la sensibilité de la personne dans le domaine où il y a eu blessures. Si ces barricades jouent leur rôle, elles font également barrage aux émotions naturelles qui sont alors refoulées².

Sans en être consciente, et surtout sans se les expliquer ni les maîtriser, la personne se voit dès lors entravée, même paralysée, par des sentiments d'infériorité ou d'anxiété, par des idées fixes ou même obsessionnelles. Le ministère de la réconciliation a la responsabilité de mettre en lumière ces boursouflures ou ces contrefaçons de la personnalité, d'aller à la découverte de leurs causes possibles, de travailler à rétablir l'identité première de la personne³.

Note 2, suite de la page précédente

et de la liberté des autres, c'est-à-dire aussi de l'éthique, fruit d'une idéologie ou d'une spiritualité.

1/ Op. cit. p.165.

2/ A noter qu'en cours de croissance, ces complexes peuvent disparaître. Mais il peut arriver aussi qu'une superstructure intérieure, constituée de barricades protectrices peu à peu élaborées, prenne autorité sur la personne véritable, s'y substitue même.

Note 3: voir page suivante

Chemins de guérison

Comment rejoindre ces complexés, ces névrosés, ces personnes dont l'apparence cache leur véritable personnalité? Comment leur restituer un amour d'eux-mêmes qui leur rendrait la possibilité d'aimer les autres? Il est certain que la psychologie offre dans ce domaine des enseignements précieux et des possibilités d'action réelles. Mais il convient ici de dire que le serviteur du Christ connaît, outre les adjuvants de la psychologie, une dynamique d'intervention autrement active: celle que le Christ propose. Il met en évidence l'amour de Dieu envers l'homme. Car l'absence de Dieu dans une vie d'homme, c'est l'absence de la composante essentielle de cette vie. En effet, l'amour de Dieu pour tout homme quel qu'il soit — donc d'autant plus si cet homme est angoissé, culpabilisé, traumatisé par son hérédité ou son éducation, ou par les circonstances de sa vie, ou par sa faute, ou par la faute des autres — vise à rendre à cet homme l'intégrité de sa personne originellement malade et perturbée. Autrement dit, il vise à le «sauver», au plein sens de ce verbe biblique.

La médecine est certes une grâce de Dieu. La psychologie et la psychanalyse également. L'une et l'autre peuvent contribuer à rétablir

Note 3 de la page précédente:

Cependant, la vie intérieure et son équilibre, la formation et le développement de la personnalité peuvent être perturbés par bien d'autres facteurs que les chocs émotionnels. Les dures conditions d'existence d'aujourd'hui ont pour conséquence des inadaptations de toutes sortes et provoquent, elles aussi, des blocages se traduisant par exemple par un comportement velléitaire, par la fuite devant les responsabilités, par toutes sortes de peurs, d'agressivités, de culpabilités, de troubles relationnels. C'est ce qu'en termes psychanalytiques on appelle une névrose.

Elle aussi peut être comparée à une structure intérieure artificiellement constituée de matériaux divers (pensées et sentiments) à l'abri desquels la personne trouve sa sécurité. Il ne s'agit plus d'un tissu de cicatrisation, mais d'un corps étranger à la personne.

Exemple connu: celui du timide qui, en société, offre le visage d'un dur. L'air effronté qu'il se donne est artificiel. C'est un décor à l'intérieur duquel sa timidité, véritable expression de son inadaptation à la société, a trouvé refuge. Il se donne donc pour ce qu'il n'est pas et, à la longue, épouse ce faux personnage. Sous cette apparence, il n'est pas heureux, regrette les troubles relationnels occasionnés par sa dureté effrontée. Il aimerait s'engager dans un processus visant à se réconcilier avec ceux que sa désinvolture affecte. Il travaille à se montrer conciliant, sans grand succès d'ailleurs, car le nouveau visage qu'il se donne n'est qu'un masque de plus sur sa personne. Sa névrose demeure donc entière, se renforce même, pour peu qu'il trouve sur son chemin un frère observateur mais maladroit qui l'exhorte à s'humilier d'être si dur, si effronté, mais ne l'aide pas à découvrir la racine de ce mal.

et réparer les mécanismes intérieurs perturbés. Mais ces thérapies ont des limites que ne connaît pas l'amour de Dieu. Dieu guérit ceux qui recourent à lui, c'est-à-dire ceux qui se laissent convaincre de son amour pour eux, de sa volonté de leur venir en aide, de sa possibilité de rétablir leur situation en faillite.

De toute évidence, M. Dupont était à la fois un complexé et un névrosé. Il fallait non pas l'en convaincre — il en était suffisamment traumatisé pour que je me garde d'ajouter à sa peine — mais l'amener à comprendre que la démarche première n'était pas que sa femme sursoie à son dessein de divorce. Car il avait à découvrir que cette perspective angoissante pouvait devenir facteur d'un total renouvellement de sa personne, donc de sa relation avec autrui et, de prime abord, avec sa femme et ses enfants.

Il était prévisible, en effet, qu'il pourrait renouer un dialogue avec son épouse si, en préalable à cette démarche, il consentait à remettre en question sa propre relation avec Dieu.

Cette réconciliation avec le Christ, puis avec lui-même et avec les siens, ne se fit ni en un instant, ni en un jour. Dieu peut aussitôt faire marcher un paralytique, ou rendre à un homme son équilibre psychique. Avec la même souveraineté, il opère semblable transformation par un long processus de guérison, de réparation, de croissance et de développement, à la mesure de la foi persévérante de celui qui est l'objet de cette grâce.

Le premier acte marquant dans la vie de M. Dupont fut l'œuvre d'une parole de l'Écriture. Il disait n'avoir jamais perçu que Dieu lui parlât personnellement. Entre deux personnes, la parole est le moyen de communication par excellence. Dieu, le premier, en use pour entrer en communion personnelle avec l'homme¹.

«Demandez, et l'on vous donnera» (Mt 7.7).

Au lendemain de cette requête commune, tandis que M. Dupont feuilletait sa Bible et lisait Esaïe chapitres 40 et 41, il fut soudain interpellé personnellement par quelques lignes de ce texte poétique:

1/ He 1.1-2.

«Pourquoi dis-tu: ma destinée est cachée devant l'Eternel? Ne le sais-tu pas? Ne l'as-tu pas appris?... Dieu donne de la force à celui qui est fatigué et il augmente la vigueur de celui qui tombe en défaillance. Les adolescents se fatiguent et se lassent mais ceux qui se confient en l'Eternel renouvellent leurs forces...» (Es 40.27-31).

Et plus loin :

«Toi que j'ai pris aux extrémités de la terre et que j'ai appelé d'une contrée lointaine, toi à qui j'ai dit: tu es mon serviteur, je te choisis et ne te rejette point! Ne crains rien, je suis avec toi; ne promène pas des regards inquiets, car je suis ton Dieu, je te fortifie, je viens à ton secours» (Es. 41.9-10).

Assurément, cette parole concerne d'abord Israël; cependant, elle peut être entendue par tout homme qui se met, comme M. Dupont, à l'écoute du Seigneur. De ce fait, l'Esprit saint lui assura que cette parole le concernait aussi. Dans son amour, Dieu se révélait personnellement à lui, l'exhortait à se ressaisir et à s'attendre à une action de secours.

Les entretiens subséquents en furent facilités. Le déblocage fondamental était opéré; il ouvrait, à l'action de l'Esprit, des secteurs de sa vie auxquels M. Dupont n'avait jamais porté attention et dans lesquels, inconsciemment jusqu'ici, il redoutait, voire refusait de faire incursion. Car c'était toucher à un passé qu'il n'aimait pas remuer. L'enfance, puis la jeunesse de M. Dupont avaient été marquées par son progressif repliement sur lui-même, consécutif à l'inexistence de rapports affectifs autant avec son père qu'avec sa mère. Les relations familiales n'avaient jamais dépassé le stade des obligations et des devoirs, avec des remontrances sentencieuses quand le résultat n'était pas celui qu'on avait attendu. Revenir sur ce passé impliquait que M. Dupont surmontât deux craintes: celle de prendre conscience de ce que ses souvenirs recelaient et celle de soulever des voiles volontairement tendus sur des aspects de sa personne qu'il avait préféré ignorer jusqu'à ce jour¹.

1/ C'est un travail comparable à celui d'un médecin débridant une plaie déjà partiellement fermée et cachée sous des pansements. Cela peut faire mal! C'est comparable aussi au travail d'un ouvrier qui, outil en main, fait tomber décor, stuc et moulage, lesquels voilent les fissures d'un mur ou donnent le change quant à son existence réelle, l'enjolivant en surface là où il s'avérerait simplement creux.

Manifestant du courage, M. Dupont continua le dialogue. J'étais simplement le témoin de la restructuration de son être intérieur par l'Esprit saint et par la substance de la Parole de Dieu. M. Dupont fit ainsi la découverte de sa vraie personnalité jusqu'ici jugulée sous les rêts du faux personnage auquel il s'était conformé pour conjurer ses peurs, masquer son complexe d'infériorité, parer à ses difficultés relationnelles.

Il y eut les incursions dans ses souvenirs d'enfance, la mise à nu de blessures affectives résultant de la froideur caractérielle de ses parents et de leur éducation rigide et décourageante. Il y eut la mise en valeur d'une affectivité jusqu'ici refoulée. Il y eut la réhabilitation d'un soi-même culpabilisé par son échec conjugal et les reproches de son épouse et parfois de ses enfants. Il y eut la découverte que, à l'encontre de ses propres jugements sur lui-même, il avait une sensibilité et des possibilités relationnelles. Refoulée à la suite de ses peurs et de ses échecs, il les avait canalisées dans des relations sociales et sa passion toute théorique pour les sports. Il y eut, en particulier, la mise à jour d'une forme de castration qu'avaient opérée en lui le comportement de sa mère souffrante, culpabilisante, inabordable, exigeante et autoritaire, autant que le comportement de son père. Sa sexualité affaiblie en avait été la conséquence.

Ce cheminement aboutit à un début de réconciliation des époux parce que, parallèlement, Mme Dupont accepta que semblable travail de guérison de la personne soit accompli à son sujet. Cela n'alla pas sans difficulté. L'obligation de se marier avait laissé en elle une racine d'amertume qui envenimait toute relation. Autant que son mari, si ce n'est davantage encore, elle avait contribué, par son comportement, à faire de son fils un portrait du père, et, de sa fille, une révoltée qui ne supportait plus l'atmosphère familiale. Cette guérison-là fut aussi un long travail dont il faut dire, du reste, qu'entre époux ou membres d'une même famille ou d'une même communauté, il ne connaît pas de fin. L'illusion serait, en effet, de croire qu'on est arrivé. La vérité, c'est que notre sanctification s'achèvera dans le royaume de Dieu.

* * *

L'histoire de Mme et M. Dupont est celle d'innombrables couples qui, bien que différente, lui est comparable par les blocages affectifs, relationnels et caractériels, par les incompréhensions, par l'absence de dialogue et de réelle connaissance de soi-même. La plaie des divorces et des suicides l'atteste. La prolifération des techniques de la prétendue maîtrise de soi l'atteste aussi. En vérité, l'homme est un être inadapté parce que, sous cinq aspects, il est en contradiction avec lui-même.

- Il y a ce qu'il est en réalité.
- Il y a ce qu'il croit être.
- Il y a ce qu'il veut être, en contradiction avec sa véritable destinée, et qu'il ne sera jamais.
- Il a ce que les autres voudraient qu'il soit, et il ne l'est pas.
- Il y a ce qu'il croit que Dieu veut qu'il soit, alors qu'en vérité Dieu lui demande simplement d'être lui-même.

Daco écrit: «Beaucoup d'hommes modernes sont inadaptés... écartelés entre leurs tendances profondes et leur comportement extérieur. Et le psychologue constate que, huit fois sur dix, le malade est inadapté non pas à son travail ou à son époque, mais à lui-même, par les nombreux conflits intérieurs qui agissent en lui». Et il ajoute: «Être un individu conscient exige l'harmonie de la totalité de l'être humain. Une harmonie qui vient de la cohérence. Sans elle, il n'y a ni amour, ni amitié possible. L'amour consiste à donner... sinon nous tombons dans le faux amour qui ne fait que recevoir et prendre, sans pouvoir jamais donner»¹.

Accompagner l'autre à la découverte de sa véritable identité et de celle du prochain, telle est l'une des tâches primordiales du ministère de la réconciliation.

Ce sont là des vérités élémentaires que la psychologie met aussi en lumière. La source de l'amour et de la capacité de donner, procède uniquement de l'amour de Dieu, donc de sa découverte. Des millions d'hommes l'ignorent. N'en faisons pas grief aux psychologues. Les ministres de la réconciliation en parlent-ils avec une telle force et avec une telle démonstration que les tenants de la psychologie en soient impressionnés sinon convaincus?

1/ Op. cit. p. 12.

Mais la vérité à souligner, en conclusion de l'histoire de ce couple, c'est que le ministère de la réconciliation requiert, outre des dons spirituels, des capacités dont la plus importante est certainement la persévérance. Car ce ministère exige un investissement de temps, de compassion, de sensibilité, de prière, de réflexion, de recherche de la pensée de Dieu, en bref, une consécration qui ne s'arrête pas à certaines mesures. Il faut le dire et le redire aux amateurs.

La psychose

La médecine tient le psychopathe pour un malade mental. Entre autres manifestations de son mal, il ne reconnaît pas son état morbide, il est assuré que le monde imaginaire dans lequel il vit est réel. A la suite des incompréhensions qu'il rencontre, il se croit persécuté.

Le serviteur de Dieu formé au ministère de la réconciliation n'est nullement préparé à rencontrer de tels malades. A moins d'avoir reçu une formation spécifique et d'être au bénéfice de dons de l'Esprit nécessaires à une telle situation, il pourrait même courir certains risques s'il prétendait s'en occuper. Car le psychopathe peut être soudain en proie à des crises de colère, voire de violence meurtrière.

Cependant, un double motif incite à porter attention à ce type de malades.

La schizophrénie est cataloguée au nombre des psychoses. Or, avant d'atteindre ce stade de gravité, elle se manifeste par des symptômes qui peuvent permettre à un serviteur avisé de parer à ce développement désastreux et même d'engager un processus de guérison. D'autre part, certaines manifestations de violence peuvent amener à confondre le démoniaque avec le schizophrène, ou vice versa; ou encore à omettre qu'effectivement, tel démon peut trouver abri momentané ou permanent dans un terrain psychique offrant une prédisposition à la schizophrénie.

Pour tout dire, la frontière entre une manifestation névrotique et une manifestation schizophrénique n'est pas toujours immédiatement décelable.

Par l'observation et les recherches qui l'ont accompagnée, on sait aujourd'hui que la schizophrénie a des racines parfois dans la toute petite enfance déjà. Elle se développe à partir d'une carence affective, le plus souvent entre la mère et l'enfant, plus tardivement entre la famille et l'enfant. Elle peut naître aussi d'une disharmonie des époux, d'une dislocation du foyer, avec les insécurités mais surtout les graves privations affectives qui en résultent pour l'enfant.

A cela s'ajoutent toutes les frustrations qu'impose une civilisation technicienne, impitoyable aux hommes. Elle attribue si peu de valeur aux émotions personnelles que certains être sensibles, violentés par leur environnement familial et social, échappent à leurs peines et à leurs angoisses en constituant, inconsciemment et en quelque sorte hors d'eux-mêmes, une personnalité entièrement artificielle. Leur fuite dans ce « nouveau moi » devient une sorte d'emménagement en résidence secondaire, les mettant à l'abri de ce qui viendrait les troubler de l'extérieur. Ils tiennent pour véritables leurs notions de la réalité. Les autres sont des anormaux dont les raisonnements ou les comportements les mettent en danger. D'où leur colère soudaine et parfois leur dangereuse agressivité, surtout s'ils sont en proie à des hallucinations.

Ce sont des malades qu'il faut protéger d'eux-mêmes, indépendamment de la protection dont pourrait avoir besoin leur entourage. Donc, leur hospitalisation est souvent nécessaire.

L'apôtre Paul l'enseigne à sa manière dans l'épître aux Romains ch. 7 et 8 : Tout homme est l'objet d'agressions du dehors, mais aussi de conflits intérieurs. Instinctivement, à son insu parfois, il dresse des barrages pour se voiler à lui-même et aux autres ces luttes et leurs effets. Cela peut prendre l'aspect de refoulements, ou alors d'auto-justification consciente, qui sont autant de mécanismes protecteurs et d'antidotes à son auto-destruction. Des forces considérables sont ici en mouvement.

En l'état normal des choses, par le raisonnement, par une foi confiante en Dieu ou en lui-même, dans l'amour et la compréhension de ceux qui l'entourent, il sort victorieux de ces combats intérieurs et travaille au rétablissement de son équilibre psychique. Mais, en dehors du secours de Dieu, dans un état affaibli psychiquement par hérédité ou à la suite de circonstances difficiles, il arrive aussi que cette lutte le trouve défaillant et détruise au fur et à mesure ses mécanismes de défense instinctive et naturelle. Les forces en jeu l'emportent sur sa capacité et sa volonté de défense. Devant cette menace, faute d'un terrain solide, ou à défaut de le trouver, il lui reste à fuir dans l'imaginaire, donc à y transposer la réalité telle qu'il la souhaiterait.

C'est ici que peuvent apparaître les symptômes d'une schizophrénie: manière bizarre de s'exprimer et comportement voisin de l'incohérence; émotivité bloquée jusqu'à l'insensibilité, alternant avec un déferlement soudain de détresse ou de colère; volonté déséquilibrée passant de l'apathie à la suractivité; hallucinations; idées de persécutions; dérèglements dans l'établissement des relations de causes à effets; paranoïa.

Lorsqu'on les observe à leur état bénin, ils laissent paraître une scission de l'être réel, évincé par un être fictif. Les choses se compliquent encore du fait que cet être fictif a lui-même deux faces, qui entrent en conflit l'une avec l'autre, dans des actions et des réactions que l'être réel ne peut écarter puisqu'elles émanent de la personne qu'il n'est pas.

La meilleure illustration que je connaisse de ce dédoublement de la personnalité est celle donnée par Frank et Ida Mae Hammond¹. Ce couple américain exerce un ministère de délivrance. Il a reçu du Seigneur des indications précises quant à la nature déroutante de cette forme de psychose et quant à la manière de libérer ceux qui en sont atteints. Car la schizophrénie offre un terrain de prédilection à l'action et à l'habitation démoniaque.

Imaginez vos deux mains tendues devant vos yeux et se faisant face, le pouce gauche touchant votre pouce droit. Ces deux mains représentent le double aspect de l'être fictif de la personnalité schizo-

1/ «Pigs in The Parlor» Ed. Impact Books, Kirwoord - Ma62122 USA p. 124-125.

phrénique. La vraie personne en cause n'est pas apparente mais rabougrie, comme refoulée à l'intérieur de la conjonction des deux poignets, lorsque les deux mains se font face. Cet être replié sur lui-même, à la suite de sentiments de rejet ou d'abandon, développe une double personnalité d'emprunt. La première, figurée par la paume et les doigts de la main gauche, est instable et souffre de solitude. Elle a peur des gens avec lesquels elle aimerait pourtant engager le dialogue. Elle est remplie de pitié d'elle-même, de découragement, jusqu'à connaître des pensées de suicide. A défaut de possibilités d'expression, elle caresse des fantasmes, poursuit des rêves, s'accuse de ne pas les réaliser. Car à défaut *d'être*, elle a surtout conscience de ce qu'elle *voudrait être*. Les doigts participent de ce portrait. L'auriculaire dit l'insécurité et les sentiments d'infériorité. L'annulaire compense cela par une convoitise capable même de débordements insensés. Le médus dominateur affiche des réactions revendicatrices consécutives au trait principal de la personne: un profond sentiment de rejet. L'index donne libre cours à des impulsions non contrôlées. Le pouce condense des sentiments de jalousie et des envies nombreuses.

L'autre main est un double «compensatoire» de la première. Elle non plus n'est pas réelle dans ses expressions. Ce qui la domine s'inscrit au cœur de la main et se prolonge dans le médus dominateur: une rébellion en réaction au rejet, nourrie par des racines d'amertume et de ressentiments liés à des souvenirs malheureux. Ce qu'elle affiche confine à la violence, à la vengeance, à l'impossibilité de pardonner et d'aimer, le tout enserré d'esprit de jugement, d'orgueil et de suffisance. Là encore, les autres doigts complètent ce portrait. L'auriculaire illustre le mensonge et la fragilité des illusions sur soi-même. L'annulaire est obstinément égoïste en compagnie du médus dominateur et méfiant. L'index est souvent accusateur alors que le pouce, pour se protéger de la peur et de l'esprit de persécution, cherche la confrontation.

La réunification de la personne

En résumé, le schizophrène ignore sa véritable identité et, en même temps, il la dissimule sous ce double aspect extérieur, complexé et

contradictoire. On peut comprendre qu'il ne soit pas aisé de discerner la part réelle de cette identité, qu'il soit même très difficile de la dépouiller du faux double-personnage sous lequel elle subsiste et auquel elle tient, puisqu'il est en quelque sorte la condition de son existence. On saisit en même temps que la guérison serait de rendre sa véritable identité à cet être dénaturé et maquillé. On goûtera d'autant mieux la remarque combien justifiée de E. Thurneysen en rapport avec la psychothérapie en général, et particulièrement applicable aux schizophrènes: «Les interventions ou les conseils rationnels ou moraux ne seront guère efficaces dans cet engrenage complexe d'une vie intérieure. On aura beau essayer d'encourager l'homme victime de tels troubles psychiques, lui demander d'être raisonnable, de se dominer ou que sais-je encore. C'est précisément ce dont il est incapable, et c'est cela sa maladie»¹.

Peut-on, cependant, mettre en doute la capacité du Seigneur de guérir de tels malades ou d'inspirer une thérapie adéquate? Poser la question, c'est donner la réponse, enrichie d'un aspect de la grâce que la psychologie et la psychiatrie ignorent ou méconnaissent alors que, soit l'Evangile par ses nombreux récits de guérison, soit les épîtres par leur enseignement, ne cessent d'en souligner l'importance.

Jean a dit: «Le Fils de Dieu paru afin de détruire les œuvres du diable»². Le Malin, en dépit de sa défaite à la croix, a une facilité d'accès particulière à des terrains psychiques traumatisés, affaiblis, en état de crise et de rébellion. Cela signifie qu'en pratique, le ministère auprès des personnes à tendance schizophrénique peut comporter tôt ou tard le combat contre les démons. Néanmoins, dans un tel ministère, dit Ida Hammond³: «Il y a trois personnes à considérer: la vraie personne, la personnalité rejet, et la personnalité rébellion». On est amené progressivement à repérer, sous sa superstructure schizophrénique, l'identité véritable de la personne. Une thérapie persévérante veillera à la mettre en évidence puisque le patient lui-même la méconnaît. Elle veillera aussi à rétablir parallèlement une communion entre cette personne et le Créateur. Et cela signifie, en pratique, l'amener à la connaissance et à la conviction de l'amour du Seigneur

1/ Op. cit. p. 163.

2/ 1 Jn 3.8.

3/ Op. cit. p. 128.

pour elle, également à la connaissance et à la conviction du dessein du Seigneur de la restaurer dans son intégrité. Cet aspect thérapeutique est important pour deux raisons.

1. Au nom de Jésus-Christ, on peut, certes, paralyser une action ou une influence démoniaque. Cela est du reste valable en tout temps et en toute activité thérapeutique. Mais l'expulsion d'un démon, hors du terrain dans lequel il se serait implanté, n'a de valeur que si la personne elle-même est parvenue à prendre conscience des caractères intrinsèques de son identité véritable. Ce sera l'œuvre de l'Esprit de les lui révéler, en particulier par l'appui de notre ministère. Ainsi accompagnée, elle pourra consciemment s'opposer à l'Adversaire, distinguer qui elle est, se détacher volontairement des personnages artificiels avec lesquels elle se confondait. Et si elle était démonisée, elle prendrait elle-même position contre l'Adversaire.

2. Il arrivera même, et c'est ce qu'il faut chercher, que le démon lâche son emprise au fur et à mesure que la personne prend conscience de son identité. Cela est particulièrement le cas lorsque le ministère nous met en présence, non pas littéralement d'un schizophrène, mais de quelqu'un ayant des tendances à la schizophrénie. Il convient de s'intéresser d'autant plus sérieusement à de telles personnes que tout délai permettrait à l'Ennemi d'accroître son emprise.

La brève description ci-dessus doit s'accompagner d'une dernière remarque importante. La thérapie de personnes affectées de troubles psychotiques illustre bien ce qu'est le ministère d'accompagnement. Car le patient, en même temps qu'il fait la découverte de sa véritable identité, apprend à réagir d'une manière nouvelle à ce qu'il éprouve, venant de lui-même ou venant de ses contacts avec les autres. Cet apprentissage est souvent décourageant pour le malade comme pour celui qui s'en occupe, car le patient connaît des échecs répétés. Quand un conducteur change de voiture, les automatismes acquis sont soumis à une véritable rééducation si, dans le nouveau véhicule, le tableau de bord et l'emplacement des leviers, des manettes et autres boutons, sont différents. Longtemps après l'achat, le conducteur parfois corrige encore son premier réflexe.

Autre illustration: Il est toujours plus facile d'apprendre correctement la position des mains dans le jeu d'un instrument que d'avoir, par la suite, à corriger ce jeu faussé par un mauvais enseignement.

Exhortation assortie: Armez-vous donc de persévérance, de compassion, de foi inébranlable. En effet, la tâche est de longue haleine, le patient est à relever sans cesse, et l'Adversaire s'avère tenace dans son refus de céder la place.

Plus que tout autre, ce ministère exige de ne jamais buter sur l'apparence, mais de discerner ce qu'elle recouvre. Comme le montre l'illustration des deux mains, un trait de caractère violent telle l'intolérance peut cacher une peur des autres, consécutive à un profond sentiment d'insécurité. L'aveu d'un sentiment d'infériorité, la condescendance devant une personne, même la confession d'une faute, peuvent n'être qu'un déguisement protecteur inconscient cachant, en profondeur, un ressentiment envers la dite personne. Ou encore, une timidité apparemment pleine de pudeur et de réserve peut voiler une convoitise sans prudence, etc.

Enfin, ce ministère nous réapprend ce que l'on sait et proclame souvent: l'homme est un pécheur. Lapalissade? Peut-être! Mais ce qui ne l'est pas, c'est la conséquence de cette vérité. Sont-ils nombreux, même parmi les chrétiens, à reconnaître et à enseigner que, hors la grâce de Jésus-Christ, le pécheur est engagé sur une voie de perdition? Le refus d'en prendre conscience est plus commun qu'on ne l'imagine. En vérité, nous ressemblons tous un peu à l'ivrogne que décrit M. Thurneysen¹: «Celui qui boit est prisonnier dans une sorte d'impasse existentielle, qu'il s'agisse de légèretés congénitales, d'un problème sans issue, ou encore d'une faiblesse de caractère insurmontable. Toutefois, le véritable mal n'est pas là non plus. Il est bien plutôt dans le fait que l'homme en question cherche à se tirer d'affaire tout seul... Il ignore la repentance. Il lutte contre la grâce. Et c'est là son véritable péché. Il lutte contre elle, comme une personne qui s'obstinerait à rester dans sa cellule alors qu'on ne demande qu'à lui ouvrir la porte. Il ne veut pas et ne peut pas admettre sa faiblesse. Il ne veut pas et ne peut pas capituler. Il se défend, en proie à un

1/ Op. cit. p. 218.

endettement farouche et s'enfonce encore plus dans son péché pour mieux se cacher devant Dieu. C'est à ce point précis que doit commencer l'entretien. Il faudra donc parler au nom de Dieu et de sa grâce, parler avec une insistance miséricordieuse et une miséricorde insistante, tout en se référant d'une façon claire et nette au vice précis qui est la forme prise chez lui par le péché».

En vérité, en ce sens, nous sommes tous un peu ivrognes. Le psychotique l'est aussi. Nous pourrons donc d'autant mieux lui être secourable. Nous saurons lui dire que nous sommes compagnons de sa misère et avons dû, nous aussi, retrouver notre véritable identité dans un face à face avec le Christ, avec l'aide de compagnons de route formés et équipés pour un ministère de guérison, dont finalement tous, peu ou prou, nous avons besoin.

La dépression

Quel thérapeute?

«Seigneur, si cet homme est aveugle, est-ce à cause de son propre péché ou de celui de ses parents?»¹.

Il ne faut pas inférer de la réponse de Jésus — «ni lui, ni ses parents ne sont à mettre en cause» — qu'il ne puisse y avoir un rapport entre le péché et le mal dont on souffre. Cette corrélation n'a que trop d'occasions de se vérifier dans la vie. Elle est du reste mise en évidence ailleurs dans l'Écriture².

La Bible enseigne clairement que l'homme peut avoir à souffrir de son hérédité et du péché collectif de la société dans laquelle il vit³. Elle ne le dit pas pour nous en culpabiliser ou pour nous en absoudre, mais pour souligner le besoin profond que nous avons tous de la grâce salutaire de Dieu, donc de son intervention secourable.

Si je le rappelle ici, c'est que les pages qui vont suivre mettent en lumière cette face du péché collectif, parallèlement la faiblesse de l'Eglise, mal préparée à secourir ceux qui souffrent, mal préparée aussi à leur révéler comment Dieu veut «manifester son œuvre en eux»⁴.

J'évoque ici l'incompréhension, voire la panique des chrétiens (...parfois aussi des bergers) devant les malades en état de dépression, conséquemment leurs hésitations, quand ce n'est pas leur refus de

1/ Jn 9.1

2/ Jn 5.14

3/ Ex 20.5; 1 Pi 1.18.

4/ Jn 9.3

s'en occuper spirituellement. J'évoque aussi leur recours immédiat et constant aux thérapeutes considérés comme seuls capables de s'en charger : les psychiatres.

Dieu sait quelle gratitude nous devons à de tels médecins, à leur écoute, à leur respect de l'autre, à leur intérêt envers les dépressifs, à leurs recherches pour les soulager, pour les secourir, et si possible les guérir. Cet éloge justifié ne change rien à l'autre face regrettable de la réalité : la déclaration d'incompétence des « bergers » lorsqu'ils sont confrontés à ce type de malades. Que tous n'y soient pas préparés ou n'en aient pas la vocation, cela est vrai. Mais il y a lieu de s'étonner qu'une telle situation soit admise du plus grand nombre. Trois faits viennent à l'appui de ce regret :

1. L'état dépressif, sauf exceptions accidentelles connues, est une réelle maladie de l'âme. Plus que toute autre, elle devrait donc retenir l'attention des chrétiens, mobiliser leur active sympathie, les inciter personnellement et communautairement à manifester l'œuvre de guérison que le Christ confie à l'Eglise. Si « l'Eternel est le Dieu de notre salut »¹, si son Oint est paru « pour guérir ceux qui ont le cœur brisé... et leur donner un vêtement de louanges au lieu d'un esprit abattu »², est-il concevable que nous laissions les dépressifs à la seule responsabilité de psychiatres dont nous reconnaissons la science et la compétence, mais dont nous ne partageons pas nécessairement les vues et les méthodes ?

2. Si ces dernières ont, à leur actif, des guérisons dont nous avons à nous réjouir, elles s'accompagnent aussi parfois de faits motivant notre interrogation. S'il est des guérisons certaines, d'autres s'avèrent singulièrement fragiles et temporaires. Elles laissent la porte ouverte... à une prochaine crise ! Périodes de répit et de maladie alternent, deviennent chroniques, cycliques. Je pourrais citer telle personne, dès longtemps suivie par un psychiatre, et qui, d'année en année, programme ses semaines de dépression !

Telle autre a vécu plus de deux cents heures de traitement chez divers psychiatres. Au terme de ce cheminement difficile, son état allait empirant. L'intervention de chrétiens pratiquant l'exorcisme rétablit

1/ Ps 27.9; 42-6.

2/ Es 61.1-3

la situation. Je n'ai nul grief à l'endroit des médecins qui ignorent la démonologie. Simplement, je souligne la responsabilité des chrétiens appelés à redonner sa place à ce ministère, appelés aussi à le pratiquer.

Il faudrait aussi relever la part importante qu'ont prise les neuroleptiques et autres médicaments anti-dépressifs au service des angoissés. Non pas qu'il faille le déplorer. Ce serait ne rien savoir du caractère redoutable de l'angoisse, pour ne pas approuver pleinement qu'il y soit momentanément remédié de cette manière. Mais, si efficaces que soient ces moyens, ils ne sont pas la guérison. Les psychiatres sont les premiers à le reconnaître, à dire les limites de leur science, même leurs tâtonnements devant la maladie. Nous serions donc mal venus de jouer les censeurs. Les médecins font avec les moyens de leur savoir. Avec raison ils pourraient nous demander ce que nous faisons, ou avons fait, nous, avec nos moyens! Que leur répondre? La vérité! En dépit de Celui qui nous adresse vocation de guérir, ces moyens restent souvent ignorés, négligés, méconnus.

3. Il viendra à l'esprit de plusieurs de suggérer une collaboration entre psychiatres et thérapeutes chrétiens. Elle existe. Cependant, elle est encore l'exception confirmant la règle. Cette rareté tient à deux raisons qu'il faut dire loyalement:

La psychiatrie, depuis un siècle, s'est développée en marge de l'Eglise (parfois, en juste réaction à son impéritie) et sans référence aux fondements et aux normes de la foi chrétienne. De fait, psychiatrie et foi ont pris, l'une par rapport à l'autre, de réelles distances. D'aucuns diraient: elles se sont superbement ignorées! Et ils n'auraient pas tort d'ajouter qu'elles en pâtissent encore l'une et l'autre.

Avec la même loyauté, il faut dire que cette situation évolue. D'abord, il y a des psychiatres chrétiens. Ensuite sont apparues, ici ou là¹, des maisons où les patients sont assurés de soins spirituels et de soins médicaux², donnés en collaboration par des psychiatres et thérapeutes chrétiens. Ce sont encore des exceptions confirmant la règle³.

1/ Je parle de la situation en Europe.

2/ Je ne fais pas, ainsi, mention d'hôpitaux psychiatriques où la collaboration pasteur-médecin est réduite à ce minimum (sauf rarissime exception!): le pasteur fait son travail d'aumônier, le médecin son travail de psychiatre. C'est du chacun son métier... et non une collaboration médico-spirituelle!

3/ Et encore certaines de ces «exceptions» posent-elles de redoutables questions. Telle clinique, dite «chrétienne», offre, en parallèle à la foi en Jésus-Christ, la sophrologie!

Ailleurs, la thérapie du pasteur et du médecin se limite à la reconnaissance réciproque de leur charisme. Il n'y a pas cette recherche et cette thérapie communes, pasteur(s)¹ et médecin(s) se soumettant ensemble à l'autorité du Christ (avec l'appui éventuel d'une équipe priant à leur côté)².

Enfin, il est des centres où cette recherche et cette thérapie se font par des chrétiens, hommes et femmes, dont c'est le charisme, mais sans la participation de médecins.

Gardons-nous de «mépriser... ces petits commencements»³. Nos remarques visaient simplement à intéresser ceux qui nous lisent et, par là, à rendre l'Eglise plus attentive à certains aspects du problème de la guérison intérieure.

La complexité du problème

Commençons par une clarification nécessaire. Il faut distinguer entre maladie mentale et dépression. Nous l'avons dit : débilité, démence, folie — aujourd'hui appelées psychoses — ne concernent pas nécessairement tout serviteur de Dieu. A moins qu'il soit médecin !

Par ailleurs, il faut savoir que la dépression altère parfois gravement la personnalité, plus encore ses moyens habituels de communication. Comme l'écrit J. Deschamps⁴ «les dépressifs ont franchi une frontière. Quoique proche, ils ne sont plus avec nous; ils sont seuls face à leur angoisse. Leur porte est close. Nous ne les atteignons plus... Un ressort est cassé quelque part dans la complexe et merveilleuse machine humaine; quelque chose de fondamental est déréglé, déréglant tout le reste».

Comment et pourquoi apparaît soudain et progressivement ce dérèglement ? Une énumération de toutes les causes possibles de la

1/ Pasteur dans le sens «thérapeute chrétien» c'est-à-dire aussi, ancien, diacre, diaconesse, personne formée à ce ministère.

2/ De tels lieux de guérison existent dans les pays anglo-saxons et, en France en particulier, dans le sillon de l'Eglise catholique romaine.

3/ Za 4.1.

4/ J.D. «Une traversée en solitaire». Ed. Ligue et Radio-Réveil, p.9-12.

dépression embrasseraient facilement tous les domaines auxquels le simple fait de vivre nous contraint quotidiennement à faire face.

Une heureuse santé n'empêche pas nécessairement un refroidissement. La dépression, elle aussi, peut atteindre quelqu'un de manière soudaine ou progressive. La crise peut provenir d'un excès de fatigue cérébrale ou physique, de troubles dûs à la croissance, d'une tension nerveuse ou morale excessive par rapport au tempérament ou à la force de caractère de la personne.

Chez certains, cette crise anodine ou profonde peut accompagner un vieillissement accentué par l'artériosclérose, être l'expression d'une angoisse devant la perspective de la mort.

S'il y a des aspects communs à certains types de dépressifs, chaque patient est un souffrant unique. Donc, à chaque fois, il y aura lieu de tenir compte de l'âge, du sexe, de l'hérédité, de l'état de santé, du caractère, du milieu familial, de l'éducation, du métier, de la position sociale, des circonstances passées ou présentes, du tempérament, de la foi, de l'appartenance familiale, ecclésiastique ou idéologique, des rapports de la personne ou de sa famille avec l'occultisme, des échecs et des conflits survenus, des interdits ou des rancunes jamais avoués, de la culpabilité consciente ou inconsciente. Et cette énumération n'a rien d'exhaustif...

Quelques notions de base

– Avant d'être une maladie, la dépression est le signal avertisseur d'un épuisement ou d'un dérèglement. Elle est donc alarmante dans le bon sens du terme. Il ne s'agit pas de l'interrompre mais d'aller à la découverte des causes de son déclenchement.

– Elle n'est réellement une maladie que si elle affecte durablement la personne, entrave son état d'esprit ou son activité. Elle est un aspect de notre nature charnelle et mortelle. Elle est discernable à un certain degré de développement. Elle est révélatrice de tendances profondes. Enfin, elle peut n'être qu'une des composantes de troubles psychiques.

— L'asthénie, fréquente escorte du dépressif, peut avoir une origine physique: troubles de croissance chez un adolescent, suites d'un accouchement, conséquences d'un choc accidentel ou opératoire, troubles du vieillissement. La précaution d'un avis médical est parfois recommandable. Une hypotension artérielle peut, entre autres symptômes, accentuer un état dépressif.

— Ces symptômes ne sont pas seulement ceux de l'épuisement. Ils peuvent aussi prendre l'aspect contraire, c'est-à-dire une excitation liée à un activisme désordonné et momentanément sécurisant pour l'angoissé.

— Le dérèglement que signale la dépression se traduit par une préoccupation de soi exagérée, acceptant en priorité toute suggestion négative. C'est pourquoi le dialogue avec le dépressif doit s'interdire toute appréciation et tout commentaire laissant entendre qu'il «devrait» ou «ne devrait pas». «Il ne sert à rien d'essayer de le détourner du mal qui le tenaille puisque sa terrible obsession en fait partie intégrante et que, s'il était possible de faire cesser la souffrance qu'il s'inflige ainsi désespérément à lui-même dans le labyrinthe qu'est devenue son existence, il serait guéri»¹.

— Jésus disait: «du cœur... sortent les mauvaises pensées»². Dans le cas de la dépression, il s'avère souvent que la morbidité des idées est l'expression d'un profond traumatisme affectif, d'un choc émotionnel, parfois en rapport avec des circonstances plus ou moins volontairement oubliées³.

— Il est facile d'incriminer le milieu familial et l'éducation. C'est aujourd'hui une mode. Par ailleurs, il est vrai que le sens inné d'une certaine justice, joint à celui d'une morale familiale de soumission, peut être à l'origine de tensions (colères, reproches, accusations, frustrations) qui engendrent les complexes ou les culpabilités à l'arrière-plan de certaines dépressions. Le chemin de guérison a des retours parfois obligés vers les souvenirs d'enfance.

— La culpabilité est une des racines de l'état dépressif. L'annonce du pardon reste sans effet quand le mal commis — celui des autres envers nous également — n'est pas mis en lumière, c'est-à-dire reconnu, confessé.

1/ J.Deschamps, op. cit. p.14.

2/ Mc 7.20.

3/ cf. le chapitre 5.

— Cette même annonce de la grâce sera sans lendemain si le dépressif, faute d'un clair enseignement, garde en lui la notion d'un Dieu justicier et autoritaire, ou s'il garde envers lui-même un verdict culpabilisant et dépréciatif de sa personne.

— Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que si la volonté joue dans la vie un rôle primordial, elle ne saurait être confondue avec la maîtrise de soi. Cette dernière est un fruit de l'Esprit¹ (le neuvième, équilibrant les huit autres!) et non un acte répondant à une nécessité. Le dépressif sait lucidement qu'il «devrait» agir. Il est malade précisément parce qu'il ne peut pas. Et l'exhorter à vouloir, même avec l'aide de Dieu, c'est l'angoisser davantage ou lui assurer un peu facilement qu'en s'attendant à Dieu, il va pouvoir marcher sur les eaux! On se plairait à dire: Démontrez-le-lui!

H.-L. de Biéville écrit:²

«Exhorter un dépressif à réagir, c'est inviter un cul-de-jatte à courir un cent mètres... La dépression consiste justement à ne plus pouvoir remonter la pente alors qu'on le voudrait. C'est une maladie de la volonté et de la vitalité, une maladie du vouloir vivre. En minimisant la souffrance, très réelle, du malade, on renforce son sentiment d'être incompris. On l'enfoncé. De même on n'arrive à rien en suggérant de remplacer chaque pensée négative par une pensée positive, du genre: 'Vous êtes abattu? Songez à vos privilèges. Vous souffrez? D'autres souffrent plus que vous, relaxez-vous.' Ces exercices mentaux, salutaires en temps normal, sont inefficaces en temps de crise dépressive, car un ressort est cassé en profondeur et ne peut se réparer de lui-même. Les bons conseils, même psychologiquement fondés, n'y peuvent rien.

Il faut comprendre que dans cet état de moindre résistance, le sujet est incapable de percevoir l'Evangile comme Bonne Nouvelle. Pourtant seul l'Amour infini du Christ pourrait le délivrer. Devant ce mur, il importe donc de trouver la brèche par laquelle le Christ libérateur pourra se faufiler et restructurer la personnalité en dérive.»

— Le dépressif a tendance à tout rapporter à lui-même. Sa dépression peut prendre la forme persistante et progressive d'un vertige devant une situation ou un état sans issue, ou encore avoir l'aspect d'une crispation épuisante autour d'une ou de plusieurs idées fixes. Les dévoiler ou encore les dénoncer, réagir en l'invitant à se prendre en mains et non plus en pitié, c'est désigner un mal réel. Mais, à le faire, on risque d'augmenter l'angoisse ou de renforcer l'obstination.

1/ Ga 5.22

2/ Christianisme du 20^e siècle No 33/1979.

Par ailleurs, en nier la réalité, dire que ce mal est imaginaire, ce serait le regarder de notre point de vue et apporter la démonstration regrettable... que nous ne comprenons rien au problème de l'autre!

Lorsque j'ai rencontré Madame Vilé, c'était une femme aussi dépressive que complexée, rivée à ses déconvenues sentimentales et à ses incapacités ménagères. Sa guérison, à la fois psychique et spirituelle, commença le jour où j'eus l'inspiration de lui trouver un nouveau champ d'activités! Elle y développa des dons naturels qu'elle ignorait ou méconnaissait. Ils la détournèrent d'elle-même et la réhabilitèrent à ses propres yeux. Il fallait cette réussite humaine pour qu'elle puisse se saisir de celle du Christ vainqueur et, avec Lui, revoir ses échecs passés et s'en guérir.

— L'erreur contraire consiste à se laisser impressionner par un tonus suractif. Chez certains, ce théâtre d'avant-scène peut cacher, en profondeur, des incertitudes et des peurs inavouées. En fait, la dépression associée à cette suractivité en est le signal d'alarme. Il ne s'agit pas d'en interrompre le « bruit » mais d'entraîner l'acteur à découvrir ce qui s'agite derrière le décor.

— Il y a des symptômes identiques pour des types de dépressions différentes: abattement au réveil, difficulté de concentration, perte d'énergie, humeur grise et morose, inappétance spirituelle. Retour à la normale, puis réapparition soudaine de la dépression. Les gens disent: « j'ai des hauts et des bas ».

Ou encore: fatigue morale et physique. Perte de sommeil. Apathie alternant avec des violences incontrôlables. Idées morbides, accompagnées de sentiments de culpabilité et de rejets de la part des autres. Combat épuisant dont les paliers de répit laissent à penser que la dégradation est constante et irréversible.

Ou encore: tensions intérieures grandissantes provenant d'une situation difficile. Epuisement nerveux associé à des sentiments d'injustice, à des colères rentrées, à une amertume destructrice. Déformation de la réalité, interprétation négative de paroles, de regards, de détails sans importance. Pitié de soi jusqu'à la démesure, vide intérieur conjoint à un isolement angoissant même insupportable. Idées de suicide.

Aucun de ces symptômes n'est propre à un seul type de dépressif. La médecine les range cependant sous trois aspects caractéristiques:

- *Endogène* ou constitutionnel, c'est-à-dire apparaissant progressivement ou soudainement, sans cause distincte;
- *Névrotique* en rapport avec la vie affective, relationnelle, peut-être aussi spirituelle, du patient;
- *Réactive*, c'est-à-dire en réaction à une situation ou à des événements passés ou présents.

Quant à savoir pourquoi, dans un même contexte, aux prises avec des mêmes événements, certains font de la dépression alors que d'autres y échappent totalement, cela s'explique difficilement. Tout au plus peut-on penser que la résistance à des agents dépressifs tient à la structure de la personne. Cette structure dépend, entre autres éléments, de l'hérédité, des expériences, des circonstances vécues et de l'éducation reçue. Il faut aussi relever la part de la formation religieuse. La juste importance donnée aux notions de péché, de grâce, d'interdiction, de liberté, de justice, d'amour, peut aider à l'heureux équilibre d'un enfant psychiquement faible, alors qu'une fausse notion de ces mêmes données peut, au contraire, déséquilibrer un enfant psychiquement fort.

Au stade de l'âge adulte, la personne révèle ses forces ou ses faiblesses. Le fait d'une foi authentique ne permet pas nécessairement d'éviter la crise de dépression. De plus, une mauvaise compréhension de la nature réelle de cette crise peut en aggraver l'intensité lorsque, à cause de sa foi, la personne se culpabilise d'être malade. Aux prises avec des pensées morbides ou suicidaires, elle peut même s'imaginer, à tort ou à raison, être habitée par un démon, et à tort de toutes manières, se croire abandonnée de Dieu.

H.-L. de Bieville dit très justement :

«On considérera le dépressif comme un homme à part entière et non, comme on le fait trop souvent, comme un «minus» ou comme un sous-homme incapable d'assumer sa vie. Il faut donc le rejoindre dans son humiliation et ses brouillards, évacuant de notre moi profond tout sentiment de supériorité, toute condescendance benoîte, toute idée de jugement. En particulier la dépression doit être considérée

telle une maladie, au même titre que les autres. Ce n'est pas une tare honteuse ou pécheresse! *'Il y a de l'hérédité dans la famille'* chuchote-t-on. Après tout, si notre vésicule peut être dérangée, pourquoi nos nerfs et notre psychisme ne le seraient-ils pas?»¹

— Avec les chrétiens dépressifs, il y a une difficulté supplémentaire: leur faire comprendre que leur maladie n'est pas nécessairement liée à une faute, à un interdit conscient ou inconscient, mais qu'elle est une infirmité de leur nature à tel stade du développement ou de l'organisation de leur personne. Leur seule responsabilité, c'est de consentir à se soigner et d'accepter que, à leur côté, quelqu'un ou quelques-uns s'y emploient.

— Il faut savoir aussi qu'un dépressif suicidaire peut perdre soudain tout contrôle sur lui-même, être torturé par une force qui non seulement le domine, mais le pousse à se supprimer. Il doit être surveillé, car il peut inopinément se jeter par la fenêtre ou avoir un autre geste fatal. En de tels cas, une thérapie sensée sera de l'hospitaliser afin de le protéger de lui-même. De plus, les médicaments administrés peuvent atténuer l'angoisse et épargner au malade ces crises aiguës.

— Oui, la dépression est une maladie complexe. Mais la certitude de l'amour, de la sagesse, de la puissance et de la compassion de Dieu est la raison première qui convainc un vrai «berger» d'accompagner celle ou celui qui en est affligé et, avec l'aide du Seigneur, d'envisager leur guérison.

Exemples classiques de l'Ecriture

Il en est de simples, tels celui d'Anne, la mère de Samuel² ou de la bien-aimée du Cantique des Cantiques³, ou de la Samaritaine⁴. Il en est de dramatiques, tels ceux d'Elie, de Jonas, de Jérémie. Et il y a les cas tragiques d'Abimélec, de Saül et de Judas. Nous en retiendrons trois, correspondant aux trois types évoqués.

1/ Op. cit.

2/ 1S 1.2.

3/ C.C. 5.6-8.

4/ Jn 4.

Anne (névrotique)

Personne à la fois comblée et pourtant malade. Laissons de côté la question de la polygamie et ne retenons que ce seul élément: la présence de la seconde épouse, fière d'être mère, servit de détonateur à un fait que Anne ne supporte pas: sa stérilité¹.

Certes, il est dans l'ordre des choses qu'une femme désire connaître la maternité. En Israël, toute femme enceinte participait au dessein salutaire de Dieu: la venue du Messie, postérité attendue.

Dans la vie de Anne, on peut penser que Dieu a prévu cette frustration. Elkana se montre un mari à l'amour attentionné: gestes et paroles attestent sa compréhension de la peine de son épouse. Rien n'y fait. Accentuée par la jalousie mesquine de Pennina qui ne rate jamais l'occasion d'abaisser et de mortifier Anne sans enfant, la dépression s'installe en elle. D'année en année plus gravement, avec ses symptômes connus: une indicible tristesse; des pensées de rejet; une amertume mêlée à de l'irritation et à un profond sentiment d'injustice; un blocage lui enlevant tout appétit; un enfermement sur elle-même la rendant sourde à toute parole de compassion.

Telle est la situation de beaucoup de dépressifs. Une ou des frustrations, plus ou moins conscientes, les amènent peu à peu à cet état d'abattement. La raison fondamentale, assortie de circonstances diverses: se comparant à d'autres, ils se croient lésés. Ils n'ont pas eu la part qu'ils estimaient leur revenir. Ils sont «mal partagés».

Ce sentiment de frustration peut concerner des détails de leur personne (leur figure, leur taille, leur teint), des circonstances personnelles (leur travail, leur chef, leur patron), leur mise à la retraite, leur rang social, leurs charges, leurs droits, leur état de célibat, de parents, etc. Ils en font littéralement une maladie.

La thérapie. Il est important de garder compassion, prévenances et attentions envers ces éprouvés. Sous cet angle, Elkana se montre bon thérapeute. Il sait mettre en valeur l'autre face des choses: «Est-ce que je ne vaudrais pas pour toi mieux que dix fils?» L'humour de sa question tendait à dédramatiser la situation, à en souligner l'aspect positif.

1/ 1S ch.1-2.11.

De tels propos seraient un peu faciles, ils resteraient une sorte de jeu du contentement, s'ils n'étaient pas accompagnés d'une démarche spirituelle.

Son mari aidant, Anne comprend — et c'est capital — qu'elle doit attendre de Dieu la réponse la libérant de son marasme. Il arrive que nous ayons à le dire à ceux et à celles qui ne voient que la dimension humaine de leurs difficultés.

Etre enceinte n'était pas la limite de l'espérance de Anne. Il y avait, bien sûr, le désir naturel de connaître la joie de la maternité, mais elle l'inscrivait dans une juste perspective.

Anne déclare qu'elle donne priorité à la souveraineté de Dieu: «si tu daignes»; conséquemment, elle Lui laisse souveraine décision. Cette humble confiance, dépouillée de revendication, est le premier pas d'une guérison intérieure.

Ensuite, elle associe l'exaucement à une entière consécration d'elle-même (un vœu solennel). Elle ne se présente pas devant Dieu avec un droit à la maternité. Elle a détrôné cette folle prétention¹ et reconnaît pleine autorité à la volonté et au dessein du Seigneur. Cette nouvelle «polarisation» de son être intérieur, avant l'exaucement, sera sa guérison effective. A se demander même si elle ne fut pas le facteur premier de sa soudaine capacité de concevoir.

En effet, la guérison est souvent d'abord celle de notre esprit. Les neuf mois de grossesse consolidèrent cette œuvre de restauration spirituelle, psychique et physique.

Il faut apprendre aux dépressifs à découvrir la ou les promesses de Dieu, à inscrire leur existence difficile sur la trame solide du règne et de la volonté du Seigneur. A partir de là (pensons aux trois premières demandes de Notre Père), envisager la guérison en les encourageant à se mettre au pas de cette démarche. Cette guérison peut prendre du temps. Son aspect primordial, c'est ce regard nouveau face à une situation encore inchangée.

1/ ...et son corollaire abominable: le droit à l'avortement.

Elie (réactive)

Ses hauts faits prophétiques... et miraculeux, sa foi «renversant les montagnes»¹, sa puissance dans l'Esprit lors de combats souvent solitaires et courageux, s'accordent mal avec l'état dépressif qui soudain le terrasse. Une preuve de plus que le chrétien le plus chevronné n'est pas à l'abri d'une telle crise. L'apôtre Jacques a relevé que Elie était un homme de la même nature que nous². Il souligne ainsi l'importance de l'Esprit saint, parallèlement la faiblesse constitutive de l'homme et l'obligation d'en tenir compte.

La dépression d'Elie surgit à un moment significatif. Sa plainte est à la fois une description de son mal et un diagnostic: «C'est assez! Maintenant, Eternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères»³.

Il vient de livrer un des grands combats de sa vie. Dans cet état d'épuisement, à la suite des menaces de Jézabel, il connaît une grave tension psychique. Il est dépassé, sinon submergé, par l'épreuve. Elle obscurcit, et sa vocation, et la grâce dont il vit. Seule subsiste la conscience de sa défaite. Face à cette réalité insupportable, la fuite, le désir de mourir, sont les seules issues qu'il entrevoit.

A l'arrière-plan de sa condition se retrouvent les six composantes d'un état dépressif de ce type:

1. La révolte mêlée à un sentiment d'injustice et d'abandon. Subtilement, Dieu est accusé. A deux reprises, Elie dit: «Je suis resté, moi seul»⁴.

2. L'amertume d'avoir consenti à un service exigeant – un total investissement de soi-même sans cesse renouvelé – et d'aboutir finalement à cette faillite.

3. Une dévalorisation de soi, de son travail, de son témoignage, mesurés à l'aune du résultat apparent.

4. Une vue angoissée de la réalité, ramenée aux seules dimensions de ce que l'homme peut concevoir.

5. Une tristesse débilatante, associée à la pensée que la mort est préférable à la vie.

1/ Jb 28.9.

2/ Jq 5.17.

3/ 1 R 19.4.

4/ 1 R 19.10 et 14

6. Elie bénéficie encore de la faculté de dormir (v. 5). Quand celle-ci est désagrégée par la dépression, le risque de suicide est réel, parce que, sans sommeil réparateur, la paralysie psycho-motrice s'aggrave et laisse le patient dans un état de véritable angoisse. Il ne peut plus penser, ni même prier. Il se voit à la merci de la fatalité. Paradoxalement, la mort est sa seule manière de subsister.

La thérapie. Elle est enseignée par l'Ecriture et il nous appartient de l'actualiser.

A deux reprises, Elie est invité à prendre du repos et de la nourriture.

Le repos est effectivement l'antidote au stress, aux tensions, à l'épuisement psychique et physique qui sont à l'origine de beaucoup de dépressions. Encore faut-il, suivant les cas, discerner comment le procurer à l'esprit, à l'âme ou au corps. Le repos n'est pas nécessairement l'inactivité. L'ordre donné à Elie d'avoir à marcher 40 jours, contribue d'une part à l'éloigner de Jézabel, d'autre part à rétablir par la marche son équilibre spirituel et psychique menacé. En ce sens, il faut aussi parfois agréer de recourir à des médicaments antidépresseurs sous contrôle médical. Ils peuvent contribuer momentanément à une détente nécessaire et faciliter une démarche spirituelle conjointe.

Ainsi Dieu nous apprend à prêter attention aux situations auxquelles les dépressifs sont affrontés (conflits, deuils, difficultés familiales, conjugales, professionnelles) et, dans la mesure du possible, à envisager des solutions qui en tiennent compte. C'est une des applications de l'avertissement apostolique de ne pas se contenter d'exhortations qui ignoreraient l'aspect pratique de nos propos¹.

Quant aux repas auxquels Elie est invité, ils représentent un double aspect de ce repos. D'une part, ils restaurent la personne, d'autre part, les anges qui les préparent évoquent la thérapie d'accompagnement affectif, compréhensif, compatissant, patient, dont la personne en dépression a besoin.

1/ Jq 2.16.

L'interrogation: «Que fais-tu ici, Elie?» n'a rien d'une parole de reproche. Elle est une invite à l'homme découragé d'exhaler sa plainte. La répétition de celle-ci¹ souligne la patience de l'interlocuteur à entendre et à réentendre les raisons de cette lamentation, même si elles peuvent paraître empreintes de pitié de soi.

En pratique, le ministère auprès des dépressifs doit être marqué de cette patience leur accordant liberté renouvelée de dire tout ce qu'ils ressentent. Il importe de savoir, en effet, que la maladie développe en eux une sensibilité en rapport avec leur sentiment d'insécurité et d'abandon. Ils ont donc besoin d'éprouver de la sympathie, de s'assurer de l'appui réel de notre affection, d'avoir la garantie que nous ne les abandonnerons pas. Ils la perçoivent dans notre attitude et notre comportement plus que dans nos déclarations. D'où l'importance de notre présence paisible et constante. Ils cherchent en nous un miroir reflétant ce qu'ils espèrent et ce dont ils doutent: une image positive d'eux-mêmes. Ce qui explique la tendance des dépressifs à s'accrocher à leur thérapeute, en même temps qu'ils lui manifestent parfois de la mauvaise humeur, voire de l'agressivité. Ils ressemblent à l'enfant qui se montre désagréable parce qu'il est ainsi assuré de retenir notre attention.

La dépression que connaît Elie est instructive d'une autre manière encore. Jusqu'ici, il avait une vue objective, et de son ministère, et de l'état spirituel du peuple auquel il appartient. Etre seul contre tous, rencontrer publiquement ses contradicteurs et même ses adversaires, le laissait sans crainte. Il était assuré de l'appui de Dieu. Soudain, tout s'effondre. Sa tâche lui apparaît démesurée et accablante. Il n'est pas jusqu'à Dieu lui-même qu'il considère comme mal informé, voire inconscient de la gravité de la situation! Le procès que Elie fait à Dieu se solde par une plaidoirie dans laquelle le prophète se présente comme le seul, sinon le dernier, à disposer d'une juste vue des choses! En d'autres termes: tout tourne autour de lui.

Le dépressif présente souvent cette appréciation subjective de la réalité.

* * *

1/ 1 S. 19.10,14.

Il est intéressant de noter que Dieu ne commence pas par contester le prophète. Il nous apprend ce que confirme le dialogue avec un dépressif : toute discussion visant à une prise de conscience plus objective des choses est non seulement vouée à l'échec, mais risque de plonger le patient dans un accablement supplémentaire. En effet, sa démonstration subjective constitue le rempart derrière lequel il s'abrite et peut subsister. Le démolir sous prétexte que son point de vue est erroné, c'est le précipiter dans une insécurité accrue, avec les risques qu'elle engendre.

Le seul geste de Dieu est de convier le prophète, non pas à une vue corrigée de la situation, mais à une connaissance mieux éclairée du Seigneur qui en est le maître. Il prend le temps et la peine d'apporter à Elie une révélation renouvelée de sa propre Personne divine. En d'autres termes, il ne corrige pas Elie, mais rectifie l'image que le prophète avait de Dieu, image déformée par les épreuves, et les tensions, et les dangers qu'il traversait. Cette pierre d'angle, réajustée dans l'esprit et le cœur du prophète, devient la pièce maîtresse d'une consolation — juste traduction ici : d'une consolidation — de la personne de Elie, c'est-à-dire aussi de sa guérison.

Au secours d'une personne en dépression, cette thérapie — repos, repas, révélation — doit être retenue, dans une application qui demande discernement et sagesse. Avec la compassion et l'intelligence que donne l'Esprit. A l'école de Celui qui est «murmure doux ou léger»¹ ou, comme le dit la Tob «bruissement d'un souffle ténu», nous avons à tenir compte des raisons physiques, psychiques, circonstancielles, sociales, qui peuvent éclairer le cheminement d'une crise de dépression.

Cela, c'est la part du discernement; une part dans laquelle le don (charismatique) du discernement des esprits ou le don de connaissance (par révélation, une vue pragmatique de la situation) peuvent jouer un rôle éminent.

La part de la sagesse, c'est d'aider la personne à prendre conscience du mécanisme de ses réactions, afin qu'elle les intègre et les réajuste dans une connaissance renouvelée du Seigneur et de ses desseins.

1/ 1 R 19.12.

A noter que la parole connue: «Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu»¹ peut ici trouver une application encourageante pour la personne en cause. Son épreuve lui apprend, non seulement à mieux connaître le Seigneur, mais à se mieux connaître elle-même dans sa faiblesse, donc à acquérir, par la foi, ce fruit de l'Esprit qu'est la maîtrise de soi.

Judas

Commençons par écarter tout malentendu! Si la tentation du suicide est présente à la pensée des personnes en état de dépression, il y a lieu de ne pas en parler à la légère, comme si ce geste fatal trouvait sa justification dans je ne sais quel courage, quel honneur, ou souveraine liberté!² On a usé et abusé de ce vocabulaire pour expliquer, voire approuver, certain suicide de personnalités confrontées à une faillite morale, ou politique, ou physique (un cancer!). On en est même aujourd'hui à recommander l'euthanasie volontaire alors qu'elle est un acte de révolte ou d'indépendance de l'homme à l'égard de son Créateur³.

Cependant, il faut éviter de charger cet acte d'une condamnation supplémentaire, en laissant entendre que celui qui s'ôte la vie commet le crime suprême. Assurément, ce geste est une flagrante désobéissance au commandement: «Tu ne tueras pas»⁴. Il est l'exaltation irréfléchie et mensongère d'une liberté ou d'un pouvoir dont l'homme disposerait. Il est la manifestation d'un doute fondamental quant à la volonté de Dieu de nous secourir et, jusque dans l'épreuve, de nous frayer une issue autre que la mort. A cause de cela, il est un geste d'incrédulité.

Et pourtant, le suicide reste un acte à propos duquel nos condamnations risquent aussi d'être condamnables! Souvenons-nous des

1/ Rm 8.28.

2/ Il y a chaque année 400 000 suicides officiellement dénombrés dans le monde (Christianisme au 20^e siècle, N° 43/1979).

3/ Le Dr. P. B. Schneider, médecin-chef de la Polyclinique psychiatrique universitaire de Lausanne écrit: «On doit constater en toute honnêteté que ces actes n'ont rien à voir avec la véritable liberté intérieure, mais qu'ils sont au contraire la conséquence de processus presque toujours morbides». 49^e rapport Société vaudoise d'hygiène mentale (Prophylaxie du suicide, 1950).

4/ Ex 20.13.

amis de Job. Ils furent vertement repris pour avoir parlé avec « folie »¹ du drame dans lequel ce « serviteur » connaissait la tentation du suicidaire: l'attraction vers un soi-disant repos². Le Notre Père nous apprend à prier et à demeurer vigilants devant toute tentation. Il ne nous apprend pas à prononcer des condamnations à l'égard de ceux qui y succombent³.

Ayant donné à ces remarques préliminaires toute leur importance, on peut alors parler de la tentation du suicide à la fois avec rigueur et compassion, et la cerner dans ses aspects humains autant que démoniaques.

Les symptômes. Sur la trame de l'histoire biblique, on reconnaît à Judas deux compagnons de malheur: Saül et Achitophel⁴. En effet, tous deux s'ôtèrent la vie au terme de circonstances qui ont leurs similitudes dans la destinée de Judas.

En confirmation de ce qui vient d'être dit, notons premièrement que l'Ecriture ne prononce aucune parole de jugement au sujet de leur geste ultime.

Relevons ensuite que le comportement de ces hommes est marqué d'un trait caractéristique et déterminant. L'opinion flatteuse qu'ils ont d'eux-mêmes — ils refusent constamment de s'amender — contribue à les endurcir. Ils ne peuvent pas avoir tort. Ils ne peuvent pas perdre la face. La moindre atteinte à ce qu'il faut bien désigner par leur suffisance ou leur orgueil, engendre en eux un processus d'irritation, de dépit, d'amertume. Leur aveuglement tient à ce refus de se voir tels qu'ils sont. Des exemples:

Le haut fait de David vainqueur de Goliath est l'occasion pour Saül de manifester une véhémence symptomatique⁵: il prend ombra-ge des qualités d'autrui. Par comparaison, il se voit rabaissé. Envers

1/ Jb 42.8.

2/ Jb 3.13.

3/ Pour nous en garder, j'évoque encore l'histoire dramatique d'une chrétienne. A la cons-ternation de sa famille et de ses amis, — personne n'aurait pu l'imaginer — elle s'est ôtée la vie. Sans en avoir la preuve, je présume pourtant que ce geste insensé, aussi absurde que cela puisse paraître, était une ultime démarche de foi. Elle avait saisi l'Evangile comme un appel à la sainteté, comprise comme un appel à la perfection. Cela correspondait du reste à son caractère perfectionniste. Désespérée de ne pas y atteindre, et dans l'ignorance de la grâce quotidiennement vécue, elle a envisagé de rejoindre le Christ par un renoncement à elle-même, confondu avec un renoncement à vivre.

4/ 1S 31.4; 2S 17.23.

5/ 1S 18.8 et 17.

David qu'il jalouse, il nourrit des sentiments de haine et, avec lâcheté, cherche comment, par personne interposée, il peut les assouvir. Il prête à autrui sa propre méchanceté et ainsi se donne bonne conscience à lui-même. Pris en flagrant délit de désobéissance, et obligé d'avouer sa faute, il admet de la confesser devant Dieu mais ne supporte pas d'avoir à la reconnaître devant ses semblables¹.

Un détail, lui aussi significatif, nous est transmis au sujet d'Achiphel: il a une si haute opinion de lui-même qu'il considère ses propres avis comme marqués d'une autorité divine². Tellement qu'au jour où les faits lui en apportent un démenti, il ne supporte pas de s'être trompé et va se pendre³.

Ce même état d'esprit se retrouve chez Judas et donne un éclairage particulier à la question que pose sa part de responsabilité dans son suicide.

On le qualifie de traître. Cette grave accusation pourrait être formulée à l'égard des autres disciples. Ils s'étaient tous engagés à suivre Jésus. En l'abandonnant à l'heure de son arrestation, en le reniant comme Pierre le fit, ils se montraient renégats autant que Judas. Cela conduit à la question: Pourquoi Pierre connaît-il une repentance libératrice alors que Judas n'envisage que le suicide?

Quand Judas prend conscience des graves conséquences de son acte, le dégoût qu'il a de lui-même l'emporte sur toute autre considération. En jetant dans le temple le prix de sa trahison⁴ — les trente pièces d'argent — il traduit sa confusion intérieure. Il ne peut plus, ni toucher, ni même voir cet argent maudit. Il lui fait horreur, de la même manière qu'il se prend lui-même en dégoût. En rapport avec les réflexions qui l'amènèrent à son geste fatal, voici les paroles qu'on lui prêterait:

«Est-ce vraiment moi, Judas, qui ai fait cela? Moi, j'ai mis la main à cette faillite, à cette abominable trahison? Je serais cet homme-là, averti de son égarement et obstiné à ne rien entendre? Je ne peux y croire. Cette vision des choses m'horrifie. Elle m'est insupportable. Je ne saurais consentir à vivre plus longtemps dans la peau de cet homme décevant et inqualifiable. Je me fais justice!»

1/ 1S 15.30.

2/ 2S 16.23.

3/ 1S 17.23.

4/ Mt 27.3.

Voilà Judas ! Après Saül et Achitophel, à cause de l'opinion qu'il a de lui-même, il ne supporte pas d'avoir à se reconnaître tel qu'il est. Il n'admet pas sa faillite. Il se condamne parce qu'en lui la grâce se heurte à l'endurcissement irrémédiable de l'orgueil.

Attribuer ce raisonnement à tous les dépressifs serait excessif. Cependant, quelques-uns de ses traits, larges ou ténus, marquent les pensées et sentiments d'hommes et de femmes en lutte avec eux-mêmes, incapables de donner un nom, un contenu, une origine, voire une forme précise à ce qu'ils ressentent. Ils sont « minés ». Ils parlent de vague à l'âme, de moral bas. Ils n'ont plus goût à rien. Ils sont prisonniers d'une grisaille intérieure et ne comprennent pas ce qui leur arrive. Leur état n'a certes rien d'enviable et ne peut que susciter la compassion. Mais leur refus d'eux-mêmes, leur tension constante entre leur moi réel et celui auquel ils aspirent, explique leur épuisement.

Beaucoup de dépressifs sont les victimes de la haine inconsciente qui les habite, en réaction à leurs faiblesses, à leur incapacité, à leurs frustrations, à leur sentiment d'impuissance. Elle a pour terreau réel ou imaginaire l'humiliation vécue... ou refusée : une parole blessante, une circonstance adverse, une injustice, une incompréhension, une privation, un regard méprisant, une difformité physique, et d'autres causes encore, grandes ou petites. Celles-ci constituent l'humus dans lequel se développe le processus qui, un jour, prendra l'aspect d'une dépression.

L'enfant donne un coup de pied à la porte à laquelle il s'est heurté. Cette vindicte du faible, à l'âge adulte, connaît d'autres manifestations : celle de la colère rageuse ou encore celle de l'autoritarisme despotique. Mais son contraire procède de la même source. Quand la rage destructrice explose au dedans, ses dégâts ne sont pas moins destructeurs. La personne déteste ce qui l'infériorise par rapports aux autres. Elle se prend en haine et, sans parole, s'invective moralement. Inconsciemment, elle travaille à son auto-destruction.

Voyez le témoignage de Marianne. Je reprends mot à mot ce qu'elle m'a dit puis écrit :

«Quand je pense à ma vie d'enfant, je touche à des plaies encore vives. Il y avait la terrible honte de mon père alcoolique. Il n'était pas méchant, mais aucun de ses enfants n'a pu réellement parler avec lui. Certaines fois, il menaçait de se tuer et nous avions peur. Je redoutais d'affronter les gens qui devaient certainement lire en grosses lettres rouges sur mon front: son père boit! Je me suis coupée des autres par peur d'être rejetée. Comment pouvait-on aimer la compagnie d'un ivrogne? Son amour me manquait et, dans mes fantasmes d'adolescente, j'avais un père merveilleux qui me prenait sur ses genoux, un père auquel je pouvais tout dire.

A l'école enfantine, la maîtresse nous avait dessiné un fruit — un pruneau — que nous devions colorier. Lorsque j'ai eu fini, j'ai dessiné dans le coin de la feuille un 'bébé' pruneau. J'étais très fière de mon œuvre, mais cela m'a valu une punition publique et j'en ai ressenti une très grande honte, ajoutée à celles que j'éprouvais déjà. Je réalise aujourd'hui que cela a bloqué quelque chose en moi et je sens la rage monter dans mon cœur. Car, depuis que j'ai été ainsi humiliée, j'ai cessé de vivre, je n'ai pu qu'exister. J'ai cessé de créer et je suis devenue spectatrice. Récemment, j'ai eu comme une vision. J'étais derrière une prison à barreaux et je regardais une petite fille courant dans les champs, accueillie dans les bras de son père...

Une peur colle à la peau, peur d'être extravertie, d'être exaltée, de faire du bruit... J'ai même peur des enfants... J'ai réalisé peu à peu qu'ils sont une menace pour moi... Ils me prendraient l'amour que je désire recevoir... Je les jalouerais de l'amour que je n'ai pas reçu...

Je n'ai jamais été enfant, je n'ai jamais eu liberté de me tromper sans que mon père m'accuse...

Je sais maintenant que j'ai peur d'être spontanée. Je vis sous un esprit de contrôle m'accompagnant même dans mon obéissance à Dieu... Comme je ne peux agir sur Lui, j'ai découvert que je me manipule moi-même, car si je venais à lâcher ce contrôle, qu'est-ce que Dieu ferait de moi?

Quand je fus éprise de M. X, ce fut une épreuve terrible. Je ne me pardonnais pas mes pensées adultères. La culpabilité m'a dominée et je me suis encore plus renfermée sur moi-même.

Je me suis souvent demandée pourquoi, à l'école et maintenant encore, j'attendais toujours le dernier moment pour faire ce que je devais faire. J'ai compris que cela venait des moqueries de ma sœur. Je sais maintenant que j'ai développé le mécanisme suivant: puisqu'elle est regardée par les garçons, moi je serai la fille intelligente. Evidemment, j'étais déjà très déséquilibrée à ce moment-là et je n'étais pas du tout sûre d'être intelligente. C'est pourquoi je ne travaillais pas beaucoup et attendais le dernier moment pour me préparer. Ainsi, si je ratais, ce n'était pas parce que j'étais bête, c'était parce que je n'avais pas travaillé!

...En fait, je ne peux affronter l'échec. Tous ces souvenirs réveillés et mis hier au grand jour me révoltent et je sens une rage terrible monter en moi...

...Ce matin, j'ai dit à Dieu: si la colère que je ressens me fait grincer des dents, c'est parce que tu me forces à reconnaître que je suis vulnérable; et cela je ne peux pas l'accepter. Je ne peux pas accepter que j'aie souffert et souffre encore de ces

choses. Et si je reconnais que certains événements m'ont blessée, cela brise la carapace d'invulnérabilité que je me suis fabriquée. Le reconnaître blesse mon orgueil, car cela veut dire que je n'ai pas été capable de maîtriser la situation, que j'ai échoué encore et une fois de plus! ...Une marée de colère contre Dieu m'emporte. Et cette colère, je veux la garder, car c'est elle qui me prouve que j'existe... Mais, au fond de moi, je sens monter la peur. La peur d'aimer, la peur de donner. Peur de ce que cela va me coûter si je décide d'aimer et de donner. J'ai peur de donner de ma personne. Si je donne et si j'aime, les gens vont en profiter, ils vont me manger. Cela va me coûter ma vie... Et j'ai peur, car je veux garder ma vie. Si on me la prend, il ne restera rien de moi, je serai anéantie! C'est une peur viscérale qui me vient du plus profond de moi-même et qui m'écrase...

...Aimer, c'est ouvrir une porte par laquelle les autres pourront entrer et me faire mal. Voilà ma conception de l'amour. Aimer signifie souffrir; souffrir et accepter la souffrance. C'est la honte et la faiblesse. Donc aimer, c'est faire preuve de faiblesse. Celui qui aime est un faible. Et la faiblesse est méprisable. Je n'ose pas donner par peur d'être rejetée. Je pense de nouveau à l'incident de l'école enfantine. Ce petit fruit que j'ai dessiné était une manière de donner quelque chose de moi-même. J'ai été punie. Je réalise que cette conséquence-là est beaucoup plus profonde que celle qu'aurait opéré un blocage sur le plan artistique. Encore maintenant, je me retiens parfois de faire plaisir à des personnes que je considère supérieures à moi-même, je me retiens de m'approcher d'elles par cette même peur du rejet.

...Cette notion de l'amour est aussi à la base de ma peur de l'amour sexuel... l'acte par excellence où on laisse tomber toutes les défenses, où on se livre totalement à la merci de l'autre! Si je montre que j'ai eu du plaisir, c'est avouer que j'ai besoin de cet amour. Je deviens donc vulnérable. Il va en profiter pour me faire mal. Je ne veux pas souffrir, car celui qui souffre est faible. Et je veux être forte...

Je crois tous les mensonges de l'Ennemi qui me dit que je n'existerais plus si je me donnais totalement à Dieu... Je résiste car je veux être moi... Je sens les griffes de la peur qui me retiennent. Cette peur est si profonde qu'elle me fait renâcler devant tout ce que Dieu ou les hommes peuvent me demander...»¹.

La thérapie. Nous voilà bien loin de Judas... Je n'en suis pas certain. A l'égal des autres disciples, il était appelé à reconnaître ses limites, son caractère faible, ses dissimulations, son hypocrisie, son amour de l'argent faisant de lui un avare et un voleur. Il aurait pu consentir à une régénération intérieure semblable à celle qui était en cours d'opération, par exemple chez Pierre... Il aurait alors avoué que la circoncision de sa chair, l'observation du sabbat, la connaissance de la loi, la prière des psaumes, la guérison des autres, la vue des miracles opérés par Jésus, n'avaient pas atteint en profondeur son état d'homme pécheur, et que son seul vrai besoin était encore une circoncision du cœur...

1/ Soit dit en passant, Marianne a rencontré le Christ. Il l'a non seulement guérie, mais lui a confié un ministère.

Aveu humiliant, difficile. Le consentement à cette grâce ne va pas de soi; même le simple aveu de sa nécessité requiert parfois le secours de Dieu. Il ne saurait nous l'imposer et s'attend à ce que nous le Lui demandions.

Cette thérapie est primordiale, sur le chemin d'une vraie repentance. Elle est un antidote à la religion et aux idéalismes nourriciers d'orgueil et d'illusion sur soi-même, pourvoyeurs d'images (d'idoles) de soi ou de Dieu qui ne sont que de fausses représentations.

Jeanne Deschamps écrit: «Nous avons tous vu, dans notre enfance, un certain tableau représentant Jésus debout devant une porte fermée; il n'y a pas de poignée visible, car on ne peut lui ouvrir que de l'intérieur, par un libre choix. Mais Lui, une fois qu'il est entré, il ferme la porte derrière lui. A moins d'un refus conscient de la sanctification libératrice que sa présence établit progressivement en nous, aucune puissance contraire ne peut demeurer attachée à notre personne et perturber notre communion avec Dieu, même si notre psychisme demeure momentanément en plein désarroi»¹.

Comme chacun devant le Christ, Judas a longtemps tergiversé. Au lieu de choisir, il a donné priorité à ses sentiments de révolte et d'incrédulité. Il s'est laissé envahir par des pensées d'une violence inouïe, finalement hostiles à Jésus. En pensées et bientôt en actes, il a rejoint ceux qui, scandalisés comme lui par les paroles du Seigneur, se retiraient et, de plus en plus ouvertement, manifestaient leur réprobation.

Le dépressif ne peut, à la longue, rester neutre. La non-décision, le choix constamment retardé, la porte à la fois ouverte et pourtant bloquée, c'est l'illusion supplémentaire, celle à laquelle l'Adversaire apporte un appui certain. Car dans l'histoire de Judas, Satan joue un rôle déterminant. En effet, il ne faut pas cacher que le diable est, à sa manière, lui aussi pourvoyeur et transitaire de tout ce qui, en nous, serait duplicité, peur et violence, force destructrice des autres et de nous-mêmes. Cela est visible chez Judas. Et l'on entend Jésus dire: «L'un de vous est un démon»².

La question sera aussitôt posée: Puisque Jésus le sait, pourquoi ne s'interpose-t-il pas avec autorité et ne le chasse-t-il pas?

1/ J. Deschamps op. cit. p.28.

2/ Jn 6.70.

Il faut rappeler, ici, une vérité importante: Il ne sert de rien de chasser un démon si l'homme qu'il habite reste en désaccord avec le Christ. Quand Jésus ferait acte d'autorité contre la volonté réelle et profonde du démonisé, il serait Seigneur autoritaire et non salvateur. Et le démon, contraint de sortir, attendrait le moment d'être de nouveau accueilli par celui qui finalement lui ressemble, pour le moins est en accord de pensées ou de sentiments avec lui.

Ainsi Jésus ne peut que se taire, constater avec tristesse que celui qu'il aime devient son ennemi et bientôt son traître. Viendra même l'heure où les circonstances permettront, non plus au démon mais à Satan en personne, d'envahir Judas. Dans une ultime tentative — Jésus lui donne le pain de la Cène — Judas est appelé au salut. Cette grâce étant une fois de plus repoussée, alors, dit la Parole, «Satan entra en Judas»¹.

Ne jouons pas avec les mots, ni avec les personnes concernées. Il serait criminel de laisser entendre que la dépression est signe de démonisation. Cela serait d'autant plus scandaleux que cette pensée inquiétante n'est déjà que trop présente à l'esprit de beaucoup de dépressifs. Cependant, gardons-la à l'esprit et, pour le moins, faisons connaître au dépressif qu'à cultiver en sa personne des pensées et des sentiments d'amertume, de frustration, de haine et d'accusation, il offre à l'Adversaire une possibilité d'aggraver encore son état.

Marianne a dû consentir à une découverte lucide et éprouvante. Il y avait certes, dans sa vie, la part prépondérante de la responsabilité des autres, à commencer par celle de son père. L'institutrice a ignoré les dégâts qu'elle avait provoqués dans la vie de son élève. Mais il ne suffit pas de confesser le tort des autres. Il importe d'entrer soi-même dans le chemin de la repentance. Elle n'est pas uniquement, comme on le croit trop souvent, l'aveu des fautes commises. Elle est cela, certes, mais elle est surtout un consentement à la grâce de Dieu. Il s'agit de découvrir et de saisir que tout aspect, tout détail, toute circonstance, tout incident, perturbateur ou destructeur de notre passé ou de notre présent, *est réparable*, et, à certains égards, *restituable* par le Christ, si l'on consent à entendre et à croire qu'avec amour et persé

1/ Lc 22.3.

vérance, au-delà de toute mesure, il veut pour nous, avec nous, et jamais sans nous, cette reconstitution de nous-même.

Pour l'accompagnement des dépressifs, cette démarche de la grâce inlassable de Dieu est primordiale. Loin d'empêcher l'examen nécessaire, parfois jusque dans le détail, des circonstances qui peuvent être à l'origine d'une dépression, cette grâce y encouragera. Liée à l'Esprit de révélation, elle permettra que soit mis en lumière tel incident que voilait une mémoire, non pas défaillante mais, en l'occurrence, volontairement oublieuse. Le Saint-Esprit, en effet, pénètre les zones traumatisées devant lesquelles l'être conscient dresse des barrages camouflés par l'oubli.

Dans sa thérapie appelée «la guérison des souvenirs», Ruth Carter-Stapleton¹ conduit ses patients dans une prière évoquant et reprenant une à une les circonstances coercitives d'un événement.

Sa démarche est une illustration en même temps qu'une application de la Parole d'Hébreux 9.14 enseignant la corrélation entre «l'ombre» du culte sacrificiel de l'Ancienne Alliance et la «réalité» accomplie par le Christ, et que ce culte sacrificiel annonçait. «Si le sang... et la cendre (avec laquelle on faisait l'eau de purification) procurent la pureté de la chair, combien plus le sang de Christ qui, par un Esprit éternel s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera-t-il votre conscience des œuvres mortes, afin que vous serviez le Dieu vivant.» Le Christ est Seigneur du passé comme du présent, des choses à venir comme des souvenirs douloureux et refoulés. Sa présence invoquée — «là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, j'y suis»² — Il devient celui devant lequel l'événement traumatisant est revécu dans son détail...

Dans une attitude de prière ou, plus directement encore, dans une prière dialoguée avec le Christ, le patient est invité à dire le mal qui lui a été fait (éventuellement qu'il aurait commis). Ensuite, il est convié à laisser Jésus l'en détacher (ou l'en nettoyer) puis l'en guérir. Enfin, sa libération étant déclarée, il est invité à entrer pas à pas dans la paix que Jésus donne, prémice d'une véritable régénération intérieure. La même démarche est alors répétée en faveur des personnes volontaire-

1/ Thérapeute américaine.

2/ Mt 18.20.

ment ou involontairement fautives et avec lesquelles le patient était en froid ou en rupture. Il lui est proposé d'inviter le Christ à l'accompagner en prière auprès de ces personnes et d'agréer sincèrement que la grâce leur soit accordée. En effet, il est écrit: « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »¹.

A l'appui de cette thérapie, Madame Carter rapproche, d'une part le triple reniement de Pierre et l'effondrement moral qu'en ressentit l'apôtre, d'autre part le triple traitement du Seigneur pour l'en guérir. Dans la cour de Caïphe, à l'heure où Pierre reniait son maître, il y avait un feu allumé. Sans omettre la scène de la croix où la grâce est déclarée, Jésus ressuscité invite Pierre à nouveau autour d'un feu. Et là, par trois fois il demande: « Simon, fils de Jonas (et non Pierre), m'aimes-tu ? »².

L'amour, le pardon, le rétablissement de l'apôtre dans son ministère (« pais mes brebis »), telle était la réparation qui accompagnait la grâce. Elle fut signifiée à Pierre par le détail saisissant et évocateur de cette scène « autour d'un feu ».

Ainsi apparaît dans l'Ecriture la différence fondamentale entre le remords de Judas et la repentance de Pierre. Le remords est le vain tourment d'esprit des orgueilleux, avec son tragique dénouement. La repentance est l'humble aveu d'un être qui avoue sa misère et confesse son besoin de salut. Entre le remords et la repentance, il y a toute la distance... du choix. Elle est à la fois effrayante et ténue. Elle a l'épaisseur d'une décision d'un moment qu'on ne choisit pas toujours mais qu'il faut saisir à l'instant où il se présente.

Un homme disait un jour: « Oh ! moi, si je me convertissais à Dieu, ce serait par dépit ».

Sans nécessairement le dire, beaucoup de nos contemporains font ce même raisonnement. Ils ne discernent pas qu'il cache un refus de la grâce, et finalement un subtil orgueil. Ce qui en résulte, hélas ! n'a rien de léger. A moins d'une épreuve salutaire, les obligeant à un retour sur eux-mêmes et à une découverte de la grâce, ils s'endurcissent. Et c'est la pire des conditions. L'épître aux Hébreux le dit en toutes lettres:

1/ Mt 6.12.

2/ Jn 21.9, 15-17.

« Craignons, tandis que la promesse d'entrer dans son repos subsiste encore, qu'aucun de vous ne paraisse être venu trop tard... La parole qui leur est annoncée ne leur sert de rien. Ils l'entendent mais elle ne trouve pas leur foi... » (He 4.1-2).

A l'évidence, cela n'est pas une invite à garder le silence et à laisser nos contemporains s'installer dans un tranquille endurcissement. Paul écrivait à Timothée :

« Prêche la Parole, sois zélé pour elle, proclame avec insistance ce message. Peu importe que l'occasion t'en paraisse favorable ou non, qu'il soit bien ou mal accueilli. Parle à la conscience de tous, démontre, convaincs, réfute les erreurs, censure le mal, encourage ceux qui font le bien, exhorte et donne à tous l'enseignement dont ils ont besoin » (2Tm 4.2).

Donc, exhorte et donne à tous l'enseignement¹... Aux contemporains croyants ou ignorants, ou dépités, ou endurcis...

* * *

Une théologie saine et vivante n'est vraie que pour celui qui la met en pratique. Jésus dit : « Si quelqu'un fait la volonté de mon Père, il connaîtra... ».

Qu'à son écoute, tout chrétien devienne serviteur et réconciliateur.

1/ Cet enseignement vise moins à censurer qu'à former au service. Le volume 3 complète cette formation. Voyez-en la table des matières à la page 191.

Table des matières

1	La réconciliation, un ministère à définir	9
2	Le ministère de la réconciliation	29
3	Formes et structures	45
	<i>Douze propositions élémentaires</i>	
	Savoir écouter	48
	Savoir questionner	51
	Etre libre de fausse curiosité et d'esprit de jugement	53
	Etablir le diagnostic	58
	User d'une méthode appropriée	60
	Premier pas	63
	Déculpabilisé, responsable, encouragé	67
	Libéré d'un esprit de réussite, attendre et persévérer	72
	L'Esprit de prière	75
	Discerner l'Adversaire	77
	Eviter la dépendance	79
	Homme ou femme de bon sens	84

4	Aspects élémentaires du ministère de la réconciliation	89
	L'assurance du salut	89
	Le pardon inconditionnel	94
	La propre justice	97
	Demain la sainteté	101
	Les chrétiens attiédis	105
	Les sceptiques	108
	Les inquiets	114
5	La mémoire restaurée	125
6	L'homme à la recherche de son identité	141
	Complexes et névroses	141
	La psychose	153
7	La dépression	161
	Exemples classiques de l'Ecriture	170

Les adresses de la Ligue à travers le monde

<i>Suisse:</i>	90, route de Berne, CH-1010 Lausanne
<i>France:</i>	15, avenue Foch, 68500 Guebwiller
<i>Belgique:</i>	23, avenue Giele, 1090 Bruxelles
<i>Canada:</i>	1701, rue Belleville, Ville Lemoyne (Québec) J4P 3M2
<i>Afrique francophone:</i>	08 B.P. Abidjan 08, Côte d'Ivoire B.P. 15167 Kinshasa 1, Zaïre B.P. 4085 Antananarivo, Madagascar

La Ligue pour la lecture de la Bible

est un mouvement interecclésiastique et international. Son but est d'encourager la lecture quotidienne de la Parole de Dieu.

Par ses publications, elle cherche à stimuler une foi vivante et personnelle en Jésus-Christ. Ses périodiques avec notes explicatives sont destinés à faciliter la lecture personnelle de la Bible.

<i>Le Lecteur de la Bible</i>	(en Europe), pour les adultes
<i>Pain de ce jour</i>	(au Canada), pour les adultes
<i>Partage</i>	pour les débutants
<i>1^{re} approche de la Bible</i>	5 fascicules d'introduction à la lecture de la Bible
<i>Rendez-Vous</i>	pour les adolescents
<i>Explorateur</i>	pour les enfants dès 10 ans
<i>Mini Lecteur</i>	pour les enfants de 8 à 9 ans
<i>Tournesol</i>	bandes dessinées pour enfants

Table des matières du troisième volume
«Pour que nous soyons visités»

- 1 La guérison intérieure
Deux témoignages
Commentaires pratiques
- 2 Rompre le filet
Quitter son père et sa mère
La masturbation
L'homosexualité
L'anorexie
- 3 Aspects complémentaires
Péché, culpabilité, pardon
Confrontation psychologie et foi
- 4 Prière – Jeûne – Parole
- 5 Limites d'un ministère
Confrontés à l'apathie
L'imposition des mains
Thérapie chrétienne en Afrique
- 6 La communauté, un lieu de guérison
- 7 Conclusions

Ce deuxième volume a pour complément les ouvrages suivants:

Dieu nous veut compagnons

Théologie pratique volume 1

Le premier volume décrit en détail cette vérité de toujours: être croyant, c'est avoir part au service concret que Dieu confie à tout disciple. Bible en main et témoignage personnel à l'appui, l'auteur rappelle la diversité et les conditions de ce service. Il en précise les aspects courants ou exceptionnels. Il met en valeur l'équipement et les instruments nécessaires à sa pratique. Il en montre les exigences et les tentations, sans cacher les difficultés et les joies qu'il comporte. En bref, il nous prépare à être serviteurs et servantes de Dieu et des hommes. Un diplôme d'université, une connaissance d'érudit, une bonne plume, un don d'orateur peuvent trouver leur place et leur usage dans la caisse à outils d'un ouvrier; mais leur utilité n'est réelle que s'ils sont mis en pratique. Un tel savoir, dans la dépendance du Christ et à son école, fait de nous d'abord des hommes ou des femmes riches d'authentique humanité...

Pour que nous soyons visités

Théologie pratique volume 3

Ce troisième volume développe de nouveaux aspects du ministère de la réconciliation.

Il propose une thérapie chrétienne des maladies habituellement laissées aux soins des psychiatres. Il traite aussi de questions difficiles telles la masturbation et l'homosexualité. En confirmation des enseignements du volume 2, des exemples vécus et des témoignages personnels disent la valeur d'un service accompagnant une visitation de l'Esprit saint.

Une parole prophétique du Christ fait dire à beaucoup de souffrants: J'étais malade et vous m'avez soigné. Ce livre actualise, à sa manière, cette obéissance attendue de l'Eglise. Dans un ordre progressif, il ins-

truit ceux et celles qui voudraient s'y former. Voyez la table des matières de ce troisième volume à la page 191.

Pour que nous soyons libérés

Théologie pratique volume 4

Ce quatrième volume est un complément important au ministère de la guérison. Plusieurs ouvrages du même auteur en ont parlé, en particulier «L'Occultisme à la lumière du Christ» et «Echec à l'oppresseur». Dans ce nouveau livre, l'enseignement précédemment donné est repris dans ses grandes lignes. Par contre, il est formulé avec des précisions, parfois des simplifications qui, sans altérer en rien l'enseignement de l'Écriture, en facilitent la compréhension et la pratique. Il faut relever que la résistance aux idéologies délétères et le combat contre les puissances destructrices de la personne et de la société humaine restent encore incompris même ignorés du grand nombre. L'Eglise elle-même les méconnaît. C'est dire que cette instruction renouvelée, vient à son heure.

Pour que notre service trouve son lieu

Théologie pratique volume 5

Paroisses, communautés, églises de maison, sont les secteurs privilégiés d'une vie dans la foi. Là opèrent les charismes de l'Esprit Saint, s'édifient les familles, s'apprend le partage des biens, se réconcilient ceux que l'existence aurait laissés hostiles et indifférents.

L'Eglise locale est à la fois un organisme et une institution. Aller à la découverte des ministères qui la constituent, instruire ceux qui en ont la charge mais n'en connaissent pas toujours la pratique heureuse, tel est le contenu de ce cinquième volume. Il remet en honneur le sacerdoce de tous les croyants. Il leur enseigne la part à prendre de la tâche des pasteurs, des diacres, des anciens, des catéchètes, des visiteurs, et de bien d'autres encore.

En bref, il forme à la vie du Royaume puisque telle est la promotion à laquelle les chrétiens ont à se préparer communautairement.

Ce deuxième volume de la Théologie pratique
a été achevé d'imprimer en avril 1986
sur les presses de l'Atelier Grand SA
imprimeurs-éditeurs au Mont-sur-Lausanne (Suisse)

Pour que nous soyons réconciliés

La réconciliation est la démarche de Dieu envers l'homme. Elle conduit à l'unité avec soi-même et avec le prochain. Cette évidence s'écrit facilement, mais bute parfois contre de véritables obstacles, signes de nos maladies relationnelles.

Savoir écouter et questionner, établir un diagnostic plus ou moins assuré, est encore relativement simple. Cela reste à la portée de toute personne préparée à une telle tâche. Mais repérer la ou les causes d'un dérèglement, d'une angoisse, d'une dépression, d'un trouble du comportement, d'un blocage spirituel, d'une carence relationnelle, discerner comment y remédier, cela est une tout autre affaire.

Le risque réel de ce ministère, c'est que le patient soit soulagé d'avoir trouvé une oreille attentive et un cœur compatissant, mais reparte encore et toujours malade, ou à la recherche de sa libération. Si Jésus nous demande d'être compatissant, il nous demande aussi de libérer et de guérir.

